VAN DAMME ON ICE & SCHWARZENEGGER ON FIRE !!!

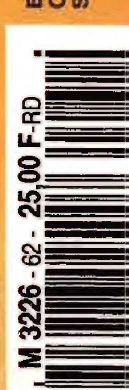


Belgique : 180 FB - RCI : 2800 CFA
Canada : 7,25 $ - Espagne : 700 Pts
Suisse : 8 F

Du manga au cinéma,

L'Enfer des Larmes de

CRYING FREEMAN



SOMMAIRE


MORT SUBITE: P. 26.


ERASER : P. 8.

IMPACT 62, une publication **Jean-Pierre PUTTERS/MAD MOVIES** 4 rue Mansart, 75009 Paris

directeur de la publication Jean-Pierre Putters **rédacteur en chef** Marc Toullec

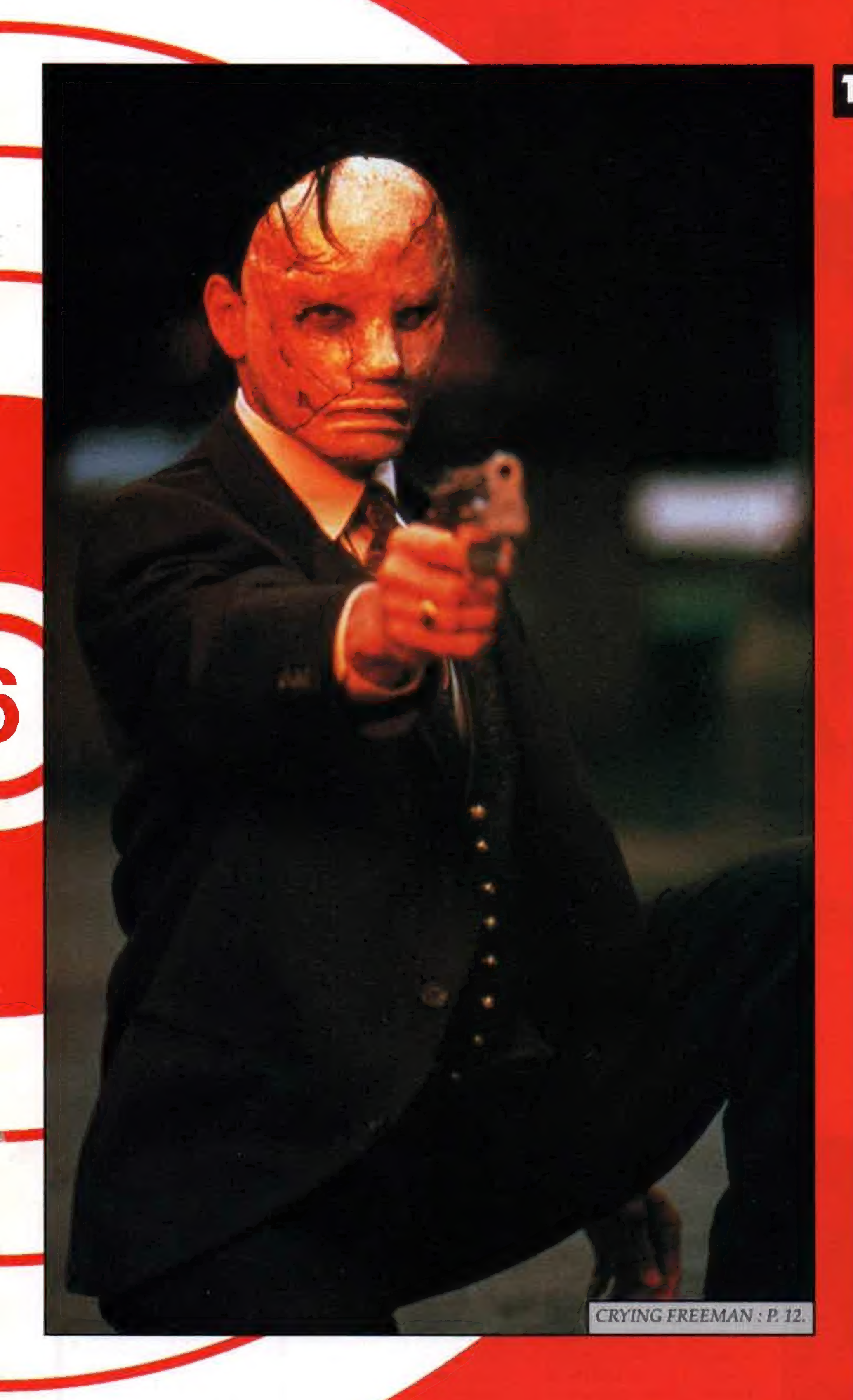
secrétaire de rédaction Vincent Guignebert **comité de rédaction** Didier Allouch - Marcel Burel - Julien Carbon - Guy Giraud - Damien Granger - Vincent Guignebert - Jean-Pierre Putters - Marc Toullec **collaborateurs** John Choumchoum - Alexis Dupont-Larvet - Bill George - Cyrille Giraud - Jack Tewksbury - Zébulon **correspondants** Olivier *Los Angeles* Albin - Alan *London* Jones - Emmanuel *Los Angeles* Itier

maquette Vincent Guignebert

composition Ze Crying Freemen **photogravure** Beauclair **impression** ISTRA BL **distribution** NMPP **dépot légal** avril 1996 **commission paritaire** n°67856 **n°ISSN** 0765-7099 **n°62** tiré à 60.000 exemplaires

remerciements Michel Burstein - Carole Chomand - Sharon Crow - Carlos DaSilva - Nathalie Dauphin - Sophie Davy - Laurent Erre - Edith Filipacchi - Sylvie Forestier - François Frey - Christophe Gans - Martine Grimault - Chrisphone Jouvet - Sandrine Lamantowicz - Bruno Maccarone - Elizabeth Meunier - Juliana Olinka - François Vila - Laurence Zylberman

ÉDITO


CRYING FREEMAN : P. 12.

Tout le monde ne peut devenir cinéaste, c'est sûr, ou même scénariste. Faut bien qu'il reste sur le pont quelques personnes pour voir les films, pour les chroniquer. Mais bon, lorsqu'un ami, ex-confrère dans la presse ciné, réalise son premier long métrage, ça fait chaud au cœur, ça fait plaisir. Pour lui et les spectateurs qui iront se payer sa toile. Une jolie toile ma foi, pleine de malfrats sauteurs, de sociétés secrètes, d'honneur et de contrats à remplir. Elle s'appelle **Crying Freeman** et l'homme derrière la caméra, Christophe Gans, dernier journaliste en date à passer de l'abstrait au concret, du rêve à la réalité. Beau tout de même de vivre un rêve, même si ce rêve se construit à la force de bras, de volonté, d'opiniâtreté, de goût et de talent. L'accès au rêve, au cinéma autrement dit, faut le mériter. Autrement plus difficile que de décrocher un pompon sur un manège.

Bertrand Tavernier, François Truffaut, Olivier Assayas, Nicolas Boukrief (comme Gans, un transfuge de *Starfix*)... Ils sont nombreux en France les critiques, les journalistes à franchir le cap, à sauter à l'eau. Au point de forger une véritable tradition, celle de l'individu qui écrit sur le cinéma et qui obtient finalement de mettre ses théories en pratique. Sur la pellicule. Derrière certaines plumes se cachent des réalisateurs. Dans la profession, y'a pas que des cinéastes frustrés qui crachent leur rancœur par des mots assassins et des formules mesquines. Ceux qui le veulent vraiment, qui désirent vraiment crier «moteur», y parviennent. À condition de se donner les moyens, de se pousser au cul, de ne pas attendre que le gigot tombe tout cuit dans l'assiette en maugréant que les producteurs sont de toute manière des vendus, des cons. Et des idiots congénitaux incapables de repérer le manuscrit de **Citizen Kane** dans une pile de **Deux Enfoirés à Saint Tropez** ! Bien que certains, tout de même, soulèvent le problème par des initiatives aussi humiliantes pour le cinéma français de divertissement que le sénile **Fantôme avec Chauffeur** et l'accablant **Anges Gardiens**. **Les Anges Gardiens**, vous savez, cette chose difforme où l'on rit des pédés, des Belges, des femmes, des asiatiques. Mais pas des beaufs !

Si l'exemple de Christophe Gans nous touche, nous interpelle quelque part, c'est qu'il tient parole. Qu'il ne trahit pas dix ans de militantisme actif, d'intransigeantes revendications, de sévères coups de gueule, de formules impitoyables à expédier attaché(e)s de presse et distributeurs en thalasso. Dix ans de militantisme au service du cinéma de genre. Et, quand il crie enfin «moteur», il fait du cinéma de genre. Celui que l'on aime. Beau de rester fidèle, contre vents et marées, à ses idéaux cinématographiques. On en a tellement vu, pleins de nobles intentions et d'orgueilleuses certitudes, se dégonfler comme des baudruches et, en désespoir de cause, baisser les bras, se creuser la boîte crânienne pour tourner des soaps idiots, plein de sable, de bikinis, de bécasses et de cocotiers. Ceci dit, ça fait bouillir leur marmite !

Pendant que **Crying Freeman** pointe du sabre sur les écrans hexagonaux, un autre met les voiles pour Hong Kong, convoqué fissa par Tsui Hark lui-même. Pour jouer les perfides occidentaux dans un polar ? Pour faire du trempoline dans un film d'arts martiaux ? Non, Julien Carbon, notre bien aimé pilier d'*Impact/Mad Movies*, file à la hong-kongaise mettre la dernière main à un scénario destiné au plus talentueux des cinéastes de cette minuscule et si productive portion de Chine. Ce n'est évidemment pas un remake chinois du **Camion** de Marguerite Duras ou une version asiatique de **Joselito, L'Enfant à la Voix d'Or**, fleuron du cinéma franquiste. Le Carbon, qu'un certain mimétisme pousse à porter des longs manteaux et de petites lunettes noires (la mode printemps/été/automne/hiver du **Syndicat du Crime** de chez John Woo), met les bouts pour distiller de l'action frénétique, des cascades sidérantes et des souris moulées dans des combinaisons seyantes se livrant à des pirouettes pas possibles. Une noble cause. La nôtre. La vôtre.

Marc TOULLEC

La roue de la fortune

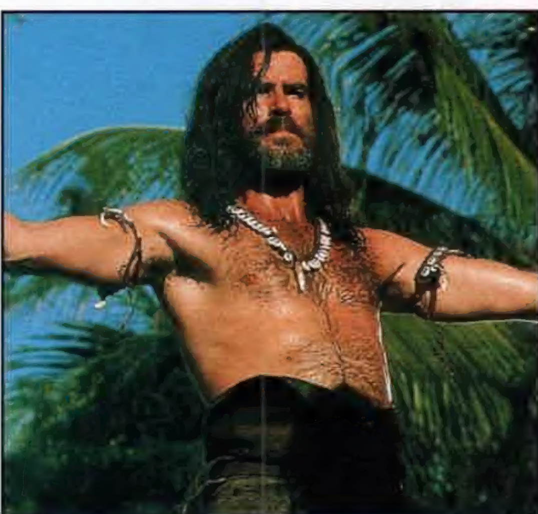
The Winner va-t-il donner une nouvelle impulsion à la carrière d'Alex Cox ? Elle ronronne depuis un moment, depuis le four noir de **Walker** en 1987. Avant : le cinoque **Repo Man**, le destroy **Sid & Nancy**, le western parodique **Straight to Hell**. Après : **Highway Patrolman** (sorti très furtivement en nos contrées), le téléfilm *BBC* **Death and the Compass**, un **Richard III** très confidentiel. Doué d'un tempérament pas conventionnel du tout et d'un humour iconoclaste, Alex Cox vient de terminer **The Winner**, lequel risque fort de le remettre en selle et de le rappeler à la mémoire de la critique.

The Winner se déroule à Las Vegas (après **Casino**, **Leaving Las Vegas** et **Showgirls** !), capitale du jeu où un certain Philip (Vincent d'Onofrio) gagne des sommes colossales. Depuis cinq semaines, il ne cesse d'empocher des gains astronomiques. Une chance insolente, qui suscite quelques convoitises. Celles de Kingman, patron de l'un des établissements essorés, et de Louise (Rebecca de Mornay, la nurse psychopathe de **La Main sur le Berceau**), chanteuse locale prête à tout pour rafler la mise... «*The Winner débute comme un film noir avec une femme fatale directement sortie de* **Gilda** *et se termine en film d'horreur baroque. Quant à Wendy Riss, la scénariste, elle possède la vitalité d'un Sam Shepard jeune, le même sens des dialogues puissants et un humour aussi irrésistible*» s'enflamme Alex Cox qui omet de mentionner la présence à bord de Michael Madsen, grand abonné des rôles de sadiques depuis **Kill me Again** et **Reservoir Dogs**.

■ *Vincent d'Onofrio & Rebecca De Mornay dans THE WINNER* ■

EXPRESSO

■ par **Jack Tewksbury** & **Emmanuel Itier** ■



■ *Pierce Brosnan dans ROBINSON CRUSOE* ■

Pierce l'ermite

Peu avant **GoldenEye**, Pierce Brosnan s'isole, se met au vert, à l'ombre des cocotiers, quelque part en Nouvelle Guinée. Quoi de mieux pour jouer les ermites que d'incarner un naufragé ? Et plus particulièrement Robinson Crusoé, le personnage sorti de l'imagination de Daniel Defoe. Mise en scène par l'Australien George Miller (pas le bon, l'autre, celui de **L'Homme de la Rivière d'Argent** et de **L'Histoire sans Fin 2**) et Rod Hardy (un autre Australien, moins compromis celui-la), ce **Robinson Crusoé** illustre de manière très fidèle le roman original. Un marin anglais, unique survivant au naufrage de son navire, visite de fond en comble l'île où il a échoué, s'y installe, joue à cache-cache avec la folie qui le guette et les McGuyver écolo. Il trouve un compagnon en la personne de Vendredi, un indigène promis au banquet d'une tribu cannibale. Robinson surmonte le racisme et vit dès lors une amitié comme jamais il n'en a connu. Son séjour sur l'île prend une tournure nettement plus mouvementée lorsqu'il se frotte aux anthropophages d'un atoll voisin, ceux qui cherchaient à manger son compagnon, et à des intrus de race blanche. Évidemment, le naufragé finit par retrouver ses pénates, riche d'une expérience unique.

Moins esseulé est Pierce Brosnan dans le **Mars Attacks !** de Tim Burton puisque, dans l'invasion d'extraterrestres hideux, l'entourent Jack Nicholson, Natalie Portman, Jim Brown, Sarah Jessica Parker et Lukas Haas. ■

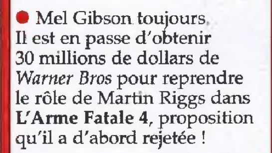
■ *Pierce Brosnan & William Takaku dans ROBINSON CRUSOE* ■

EXPRESSIMO

● *Warner Bros* harcèle actuellement Bruce Willis pour que celui-ci accepte la vedette d'**Executive Privilege**, thriller dans lequel un flic suspecte un membre dela famille du Président des États-Unis de meurtre. Son enquête sera compliquée par l'intervention des services secrets, évidemment à la botte des coupables.



● La presse à scandale à l'honneur dans le cinéma hollywoodien. Le producteur Arnold Kopelson (**Seven**, **L'Effaceur**) engage Costa-Gavras pour **Mad City**, histoire d'un reporter sans scrupule qui transforme, pour la beauté du scoop, un preneur d'otages en héros des médias. Il devra ensuite rétablir la vérité car le «héros» n'est pas vraiment un enfant du Bon Dieu. Une idée similaire est à la base de **A Season in Purgatory**, actuellement en développement chez *Icon*, la compagnie de production de Mel Gibson. Dans **A Season in Purgatory**, un journaliste invente de toutes pièces une ridicule conspiration gouvernementale. Renvoyé, il est réembauché par sa gazette car l'invraisemblable scandale politique serait authentique !



● Mel Gibson toujours. Il est en passe d'obtenir 30 millions de dollars de *Warner Bros* pour reprendre le rôle de Martin Riggs dans **L'Arme Fatale 4**, proposition qu'il a d'abord rejetée !

● Producteur, le cinéaste Michael Mann (**Heat**, **Le Dernier des Mohicans**) tient les rênes de **City of Industry** réalisé par John Irvin (**Hamburger Hill**, **Le Contrat**). Interprété par Harvey Keitel, **City of Industry** présente deux frères impliqués dans un braquage sanglant. L'un d'eux y laisse sa peau, l'autre ne vit que pour le venger. Réalisateur, Michael Mann le sera très prochainement pour les besoins du remake de **Chacal** dont l'original, remontant à 1973, porte la signature de Fred Zinnemann. **Chacal** raconte comment un tueur professionnel met le Général de Gaulle dans la ligne de mire de son fusil à lunette. Le remake choisit de renouveler l'opération, mais le liquidateur, à la solde de la Mafia russe, vise le patron du FBI.

● Dans **Dernière Limite**, le cinéaste Bill Duke prouve qu'il possède des compétences dignes des plus talentueux réalisateurs de polar. Dans **Sister Act II**, il montre aussi qu'il peut être un mercenaire à la solde des séquelles inutiles. D'autant plus attendu est son nouveau projet, un retour à son genre de prédilection. Il s'agit de **Hoodlum** (traduisez par Loubard), évocation réaliste de la guerre que se livrent deux gangs pour le contrôle du Harlem des années 30, l'un mené par un Noir (Lawrence Fishburne, flic à la dérive dans **Dernière Limite**), l'autre par un Blanc.



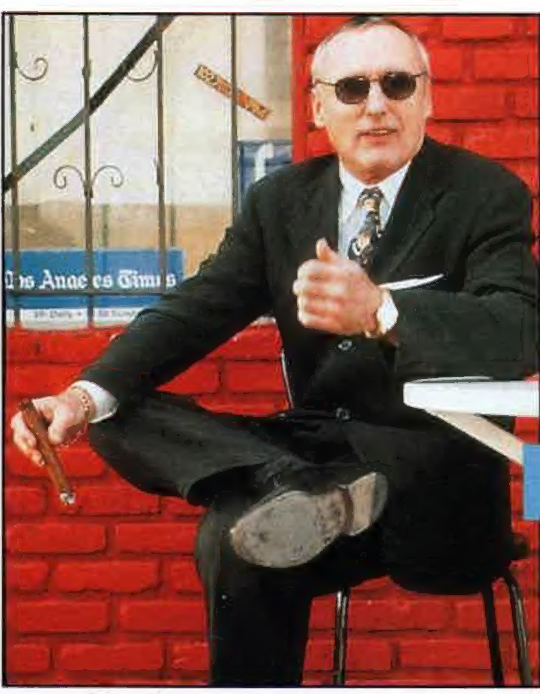
● Pas contents du tout les grands studios hollywoodiens, *Universal* en tête de liste pour les 20 millions de dollars alloués via **Daylight**, de constater que Sylvester Stallone accepte désormais de figurer dans de toutes petites productions de 10 millions US, un budget égal à la moitié de son cachet. Ainsi, pour le minimum syndical et un pourcentage sur les recettes, l'ex-Rambo sera la vedette de **Copland**, un polar intimiste à la **Serpico** signé d'un inconnu, James Mangold, et produit par les duettistes de **Dernières Heures à Denver**, Gary Woods & Cathy Konrad. Le film traite de racisme et de corruption au sein de la police new-yorkaise. Sylvester Stallone projette également de rejoindre son frère Frank sur le plateau de **Restless Gun**, un western moderne dans lequel un cow-boy solitaire (Frank Stallone) défend sa ville natale contre l'emprise d'un gang de pistoleros. Sly ne sera présent à l'écran que pendant vingt minutes. Plus sérieuse sera sa participation à **Wanted : Dead or Alive**, écrit par ce bon vieux John Milius. À Stallone d'y incarner le chasseur de primes Josh Randall interprété par Steve McQueen dans une mythique série TV.

● Vedette d'**Executive Decision**, Kurt Russell palpera sous peu dans les douze millions de dollars pour **Breakdown** du débutant Jonathan Mostow (seulement un téléfilm *HBO* à son actif). Il y personnifiera un homme qui se lance sur les traces de sa femme dont il découvre la voiture vide et accidentée dans le désert.

● Après un clip pour Mylène Farmer et un thriller (**The Funeral** présenté au Festival de Cannes), Abel Ferrara reste solidement attaché à son genre de prédilection, à savoir le polar. Il y revient avec **One Tough Cop** d'après un livre autobiographique de Bo Dietl. Le film détaille donc l'histoire vraie d'un flic new-yorkais accusé d'entretenir des liens on ne peut plus troubles avec la Mafia locale. L'interprète principal ne sera ni Harvey Keitel ni Christopher Walken, mais le jeune Mark Wahlberg, remarqué dans **Basketball Diaries**.

● Avant de se lancer dans le **Eyes Tight Shut** de Stanley Kubrick, le couple Nicole Kidman/Tom Cruise se donne la réplique dans **Criminal Conversation** de Carl Franklin (**Le Diable en Robe Bleue**). Nicole Kidman y interprète un professeur, épouse d'un avocat new-yorkais compromis dans une sombre affaire de conspiration politique. Face à elle, son tendre et cher pourrait être le méchant de l'histoire. Tom Cruise s'intéresse de plus en plus à **A Five Year Plan**. Son personnage : un voleur d'élite qui se fait passer pour un propriétaire de yacht afin, lors d'une régate, de vider d'autres bateaux de leur contenu le plus précieux, à savoir des œuvres d'art et des joyaux.

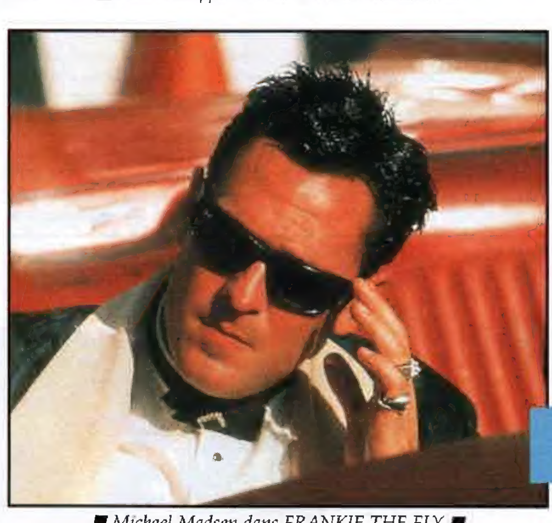
La «pulp» du fond !



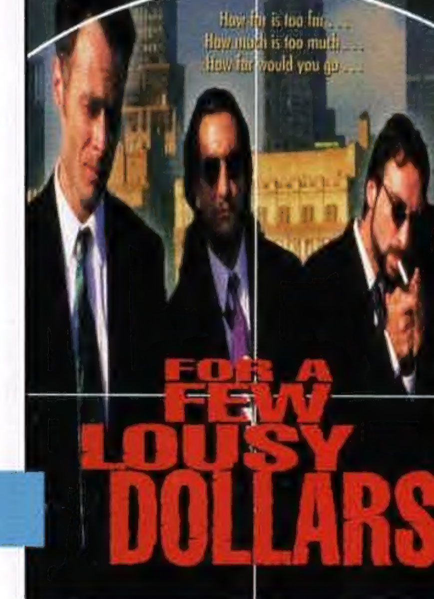
■ *Dennis Hopper dans FRANKIE THE FLY* ■



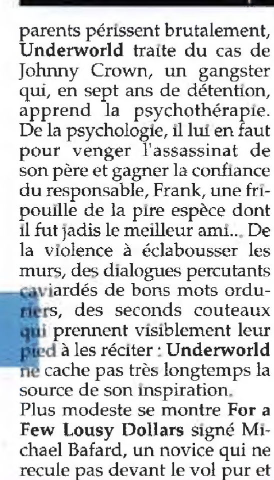
■ *Denis Leary dans UNDERWORLD* ■



■ *Michael Madsen dans FRANKIE THE FLY* ■



Les émules de Quentin Tarantino et de la violence cool commencent à proliférer. Certains donnent dans l'exotisme (vient de sortir au Japon un remake-plagiat de **Reservoir Dogs** au costume près), dans le road-movie semi-parodique (**L'Amour et un .45**), dans l'abondance (**Get Shorty**), la parodie politique («Les Guignols de l'Info»)... Ce sont désormais les petits producteurs indépendants, flairant le filon juteux, qui s'y mettent, veillant cependant à ce que leurs rejetons présentent bien. Il présente effectivement bien, **Frankie the Fly** de Peter Markle, un film dont la distribution intègre tout de même Dennis Hopper, Daryl Hannah, Kiefer Sutherland, Michael Madsen et Tia Carrere. Un cast d'estimable standing. Frankie «la Mouche», c'est Dennis Hopper, un malfrat sympathique à la solde depuis deux décennies d'une honorable famille de la Mafia. Un boulot pour lequel il ne récolte que de maigres revenus et peu de considération. Mais, prendre ses distances, il n'en a pas le courage. Un beau jour, Frankie rencontre Margaret (Darryl Hannah), une prostituée doublée d'une actrice porno accro à la cocaïne, dont il persuade le réalisateur attitré, un joueur invétéré, de produire un «vrai» film, histoire de valoriser les talents de comédienne de la belle. Après quelques déboires et une intimidation musclée, Frankie imagine un délirant scénario : monter une fiction dans laquelle il tuerait Sal, le parrain local pour qui il turbine depuis des lustres. Vaniteux, Sal ne résiste pas longtemps à la proposition, ignorant encore que le projet d'assassinat n'a rien de fictif...



Chez *Keystone*, on croit dur comme fer à **Underworld**, un polar ultra-éprouvant, où se produisent Denis Leary, Joe Mantegna, Annabella Sciorra, Robert Davi et Traci Lords (en strip-teaseuse) sous la direction de Roger Christian (ancien décorateur, de **La Guerre des Étoiles** notamment, converti à la mise en scène via **Transmission de Cauchemars** et **Lorca and the Outlaws**). Écrit par Larry Bishop à la suite d'un mauvais rêve où ses parents périssent brutalement, **Underworld** traite du cas de Johnny Crown, un gangster qui, en sept ans de détention, apprend la psychothérapie. De la psychologie, il lui en faut pour venger l'assassinat de son père et gagner la confiance du responsable, Frank, une fripouille de la pire espèce dont il fut jadis le meilleur ami... De la violence à éclabousser les murs, des dialogues percutants caviardés de bons mots orduriers, des seconds couteaux qui prennent visiblement leur pied à les réciter : **Underworld** ne cache pas très longtemps la source de son inspiration.

Plus modeste se montre **For a Few Lousy Dollars** signé Michael Bafard, un novice qui ne recule pas devant le vol pur et simple des costumes noirs et chemises blanches de **Reservoir Dogs**. Ceci dit, le Steve McQueen du **Guet-Apens** de Sam Peckinpah arbore très exactement la même panoplie. L'intrigue de **For a Few Lousy Dollars** sent néanmoins le réchauffé à plein nez. Trois petites frappes, tuyautées par un autre truand, commettent le casse de leur vie - piquer la caisse d'un restaurant appartenant à la Mafia locale - une caisse qui contient en fait les bénéfices de jeux illégaux. Le parrain allégé dépêche aussitôt son exécuteur favori, le Midnight Rambler, à leur extermination et au retour dans ses poches des 500.000 dollars disparus. Le film de Michael Bafard ferait illusion, à l'image d'**Underworld** et **Frankie the Fly**, si la ringardise et l'amateurisme ne s'y épanouissaient pas aussi complaisamment.

Si tous les fans de Quentin Tarantino se mettent à emboîter le pas au Grand Frère, nous ne sommes pas sortis de l'auberge ! Surtout que le succès de **Usual Suspects** et la bonne réputation de **Dernières Heures à Denver**, voisins de palier de Tarantino, auraient tendance à apporter de l'eau à leur moulin. Quant aux inconditionnels des originaux, en attendant le retour du Maître au polar, ne leur reste plus qu'à voir et revoir **Pulp Fiction** qui vient de sortir à la vente en vidéo et, surtout, en laser sous-titré, chez *Delta Vidéo*.

EXPRESSIMO

● Malgré une soixantaine bien entamée, Clint Eastwood n'envisage pas de prendre sitôt sa retraite. Deux projets à un stade avancé sur son agenda. Ce sont **Absolute Power** et **Midnight in the Garden of Good and Evil** d'après un scénario de John Hancock (**Un Monde Parfait**) et le best-seller de John Berendt. Dans **Absolute Power** dont il est le réalisateur-interprète, il est question d'un malfrat chevronné, témoin malgré lui de l'assassinat de la maîtresse du Président des États-Unis par des hommes des Services Secrets. Écrit par William Goldman (**Marathon Man, Les Hommes du Président**), le film ne dissimule pas que la disparition toujours énigmatique de Marilyn Monroe, un temps intimement liée à John Kennedy, serait la source principale d'inspiration. Dans un registre très différent, **Midnight in the Garden of Good and Evil** se déroule dans le sud reculé des États-Unis, théâtre d'un meurtre particulièrement sordide dont est accusé un négociant en œuvre d'art, assassinat impliquant aussi pouvoir local, vaudou et amour prohibé. Clint Eastwood en sera tout modestement le metteur en scène, abandonnant la vedette à un comédien encore inconnu à ce jour. Jack Nicholson et Robert Redford se sont déjà portés volontaires.

● Deux projets juteux actuellement pour David **Seven** Fincher. Le premier, **The Game**, d'après un scénario retouché par Andrew Kevin Walker (**Seven** justement), présente un riche résident de San Francisco participant malgré lui à un jeu mortel dans le style de ceux du **Prix du Danger** et **Running Man**. Jodie Foster est également de la partie. Le jeune et surdoué cinéaste s'intéresse également à **Fight Club**, décrit comme une *«fantaisie noire à la Kafka»*. Le récit, vraiment déjanté, présente d'abord un spécialiste du marketing hébergé par un cinglé qui l'accepte chez lui tant que celui-ci le frappe le plus violemment possible. C'est le point de départ d'une histoire qui embraye ensuite sur une secte d'hommes d'âge moyen et de race blanche dont l'occupation principale consiste, par sportivité, à agresser leurs concitoyens et à faire péter des immeubles. Tout pour nuire à la civilisation. Implorons David Fincher de mettre effectivement en scène **The Game** et **Fight Club** !

● Du pain sur la planche pour Wolfgang Petersen (**Alerte !**, **Dans la Ligne de Mire**). Il dirigera prochainement Harrison Ford en héroïque Président des États-Unis dans **Air Force One**, puis réalisera un autre thriller, **Red Corner**, déboires d'un avocat injustement accusé de meurtre aux prises avec les Triades et le gouvernement chinois.

● Il n'avait que l'embarras du choix et il a choisi **Appt Pupil** d'après Stephen King. Il, c'est Bryan Singer, réalisateur très convoité de **Usual Suspects.** **Appt Pupil** raconte une très étrange amitié entre un gamin et son mystérieux voisin, Kurt Dussander, un ancien nazi, officier dans un camp de concentration, parvenu à échapper à la vigilance des agents du Mossad et des services secrets. «Appt Pupil», la nouvelle, fit déjà l'objet d'une première adaptation cinématographique en 1988 avec Nicol Williamson dans le rôle du nazi et Ricky Schroder pour partenaire. Mené par Alan Bridges, le tournage stoppe net au terme de dix semaines de boulot. Restait encore un quart des scènes à mettre en boîte lorsque les producteurs, ruinés, mirent les bouts.

● Le film-catastrophe revient en force à Hollywood puisque deux projets rivaux pointent à l'horizon, traitant tout deux du cas de volcans rentrant en irruption dans des zones urbaines très très peuplées. *Universal Pictures* investit 70.000 millions de dollars dans **Dante's Peak** que tournera Roger Donaldson (**La Mutante**) dès mai. Probable que Michael Douglas accepte les 20 millions de dollars de la production pour personnifier un volcanologue tentant de sauver une petite ville d'un flot de lave en fusion. Chez *20th Century Fox*, on s'attelle sévère à **Volcano** qu'Oliver Stone enlève in extremis des mains du plus modeste Mick Jackson (**Bodyguard**).

● Après **Mission Impossible**, Brian De Palma ne quitte pas vraiment le monde opaque de l'espionnage. Décrit comme un «techno-thriller», **Ambrose Chapel** concerne un journaliste de Miami propulsé dans une machination politique dont la victime est le Président des États-Unis. Psychologiquement programmé, conditionné, son apparition dans un journal télévisé bénéficierait à des gens pas forcément bien intentionnés à l'égard des États-Unis.

● Lauréat de l'Oscar pour **Leaving Las Vegas**, Nicolas Cage fonce dans l'action à tout va. Après **The Rock** auprès de Sean Connery, il donnera la réplique à John Travolta dans le **Face Off** de John Woo où un flic prend, au sens propre, la personnalité et l'aspect d'un truand pour infiltrer un gang. Il y aura ensuite **Con Air**, une sorte de **Piège de Cristal** situé sur un cargo où un prisonnier trouve refuge lors de son transfert d'une prison à l'autre. Le réalisateur en est Simon West, auteur de plein de pubs démentes pour *Nike* et *Coca Cola*.

Brigade spéciale



■ *Chris Penn, Michael Madsen, Chazz Palminteri & Nick Nolte dans MULHOLLAND FALLS* ■

«J'aime depuis toujours ***Les Professionnels, La Horde Sauvage*** *et* ***Les 12 Salopards****»* proclame le Néo-Zélandais Lee Tamahori, que le puissant **L'Âme des Guerriers** installe à Hollywood. Naturel donc que le cinéaste, pour ses débuts aux États-Unis, opte pour un sujet en communion avec ses goûts, le scénario de **Mulholland Falls** en l'occurrence. Ses héros : quatre flics qui forment la brigade d'élite de Los Angeles au milieu des années 50. Ce sont Max Hoover (Nick Nolte), Coolidge (Chazz Palminteri, l'interrogateur grugé de **Usual Suspects**), Eddie Hall (Michael Madsen) et Relya (Chris Penn). Fait notable : deux membres du **Reservoir Dogs** font partie de la bande ! Ce quatuor possède ses propres règles, n'hésite pas à violer la loi si besoin est. *«Mais je ne considère pas* ***Mulholland Falls*** *comme un film policier traditionnel avec poursuites de voitures et règlements de comptes. Mes personnages n'utilisent que très rarement des armes. Il s'agit pour eux de découvrir qui a tué cette fille. Comment ? Dans quelles circonstances ? Et pourquoi avec cette sidérante brutalité ?»* explique Lee Tamahori. Qui a donc tué Allison Pond (la divine Jennifer Connelly) ? Une femme fatale au centre de l'intrigue : **Mulholland Falls** ne pouvait s'orienter que vers le film noir. *«Le film noir sexy et stylisé»* assure le réalisateur qui ajoute que l'histoire se partage entre love-story et thriller sur le mode de l'enquête serrée. Une enquête qui intègre la participation d'une impressionnante pléiade de comédiens. Outre les interprètes des quatre flics, le générique mentionne Melanie Griffith, Treat Williams, Andrew McCarthy, John Malkovich, Rob Lowe, Bruce Dern, Ed Lauter et Daniel Baldwin.
Du thriller rétro, Lee Tamahori passe au survival avec **Bookworm** sur un manuscrit de David Mamet. Un récit qui implique un intellectuel (Anthony Hopkins) cocufié par sa femme qui entretient une laison avec un photographe (Alec Baldwin). Après le crash de leur petit avion, les deux hommes doivent se serrer les coudes pour survivre dans l'immensité glacée et hostile de l'Alaska. Un **Délivrance** avec Hannibal Lecter en mari floué en somme !

Les coulisses du pouvoir

Depuis **Dans la Ligne de Mire** et **Danger Immédiat**, le thriller politique prospère à Hollywood. On ne dénombre plus les scénarios compromettant les plus hautes sphères du pouvoir et des services secrets. **The Shadow Conspiracy** se classe dans cette mouvance, à la fois motivé par l'attentat d'Oklahoma City et les diverses agressions contre la Maison Blanche (dont le crash de ce petit avion contre son plus beau platane).

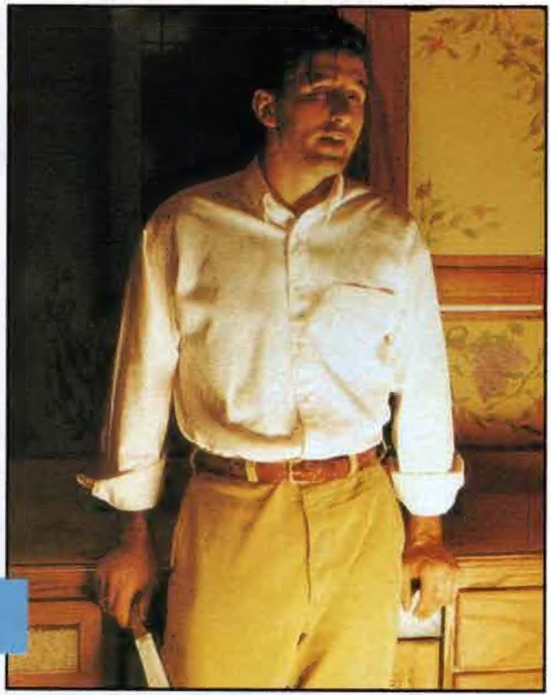


■ *Charlie Sheen/Linda Hamilton dans THE SHADOW CONSPIRACY* ■

Comploté par George Pan Cosmatos (**Rambo II**, **Tombstone** et «film doctor» sur **Color of Night**), **The Shadow Conspiracy** met en scène Bobby Bishop (Charlie Sheen), proche conseiller du Président des États-Unis, un personnage inspiré par George Stephanopoulos, l'un des membres les plus influents du cabinet de Bill Clinton. La carrière toute tracée de Bobby Bishop connaît un sérieux revers lorsqu'il croise le chemin d'un universitaire agonisant. Avant de rendre son dernier souffle, celui-ci lui murmure quelques mots dans le creux de l'oreille, une ultime confidence façon **L'Homme qui en Savait Trop**. Évidemment, le jeune homme porte le chapeau du meurtre. Incapable de se disculper, il se planque de la police et d'un tueur lancé à ses trousses. Il trouve heureusement en son ex-petite amie, la journaliste Amanda Givens (Linda «Sarah Connor» Hamilton), une précieuse alliée. À eux de découvrir les secrets du Capitol et de la Maison Blanche...
Ses influences, George Pan Cosmatos n'en fait pas un secret d'État. Ce sont **Les Trois Jours du Condor**, **Les 39 Marches** et **Le Troisième Homme**. À lui de se montrer à la hauteur de ses ambitions dans ce «suspense political thriller» notamment tourné à Washington, dont les monuments affichent désormais des allures menaçantes !

Le jeu avec le feu

Quentin Tarantino toujours et encore. Il tient le poste de producteur au générique de **Curdled**, un thriller orienté tueur en série. Réalisé par le débutant Reb Braddock, **Curdled** découle de la passion de Gabriella (Angela Jones aperçue dans **Pulp Fiction**) pour les tueurs et tout ce qui touche à l'interdit. Citoyenne de Miami, cette ravissante brune d'origine colombienne brûle non seulement de comprendre la mort, mais surtout de l'approcher au plus près, de la ressentir au plus profond de son être. Pour cela, Gabriella se lance sur les traces d'un serial killer très productif, un dingue appelé Blue Blood par les médias. Tour à tour fascinée et obsédée, la jeune femme mène sa propre enquête pour approcher le tueur, pour assister à son prochain meurtre. Sa quête prend une tournure pour le moins surprenante lorsqu'elle tombe sous le charme de ce «monstre» qui ne répond pas vraiment aux critères physiques de l'éventreur de service. Évidemment, puisque c'est William Baldwin (déplorable dans **Sliver** et **Fair Game**) qui l'interprète. S'ensuit une liaison très très particulière dont elle pourrait être la victime. À vouloir flirter avec Satan, la belle risque fort de connaître le sort des victimes de Blue Blood...
Pour la petite histoire, Daisy Fuentes, animatrice vedette de *MTV* USA, fait ses débuts de comédienne dans **Curdled**, un terme qui désigne autant le frisson que la coagulation du sang dans la plaie. ■



■ *William Baldwin dans CURDLED* ■



La revanche du Chinois !

Depuis les piètres résultats américains du **Chinois** (1980) et du **Retour du Chinois** (1985), Jackie Chan s'était résigné à ne plus espérer grand chose du box-office hollywoodien. Et ce n'est pas sa participation folklorique aux deux premiers **Cannonball** (en karatéka casse-briques !) qui lui permirent de rentrer dans le club très fermé des ténors du film d'action US. Mégastar dans toute l'Asie, Jackie Chan restait aux States une vedette dont la notoriété ne dépassait guère les salles obscures des Chinatown. Un projet avec Stallone par ci, un western au conditionnel avec Coppola par là... Le calme plat, jusqu'au jour où *New Line* (la firme productrice des **Freddy**, de **Mask**, **Seven** et autre **Mortal Kombat**) s'intéresse à **Rumble in the Bronx**, comédie d'action qui s'achève par l'intrusion d'un gros aéroglisseur dans les rues de New York. Sensiblement remonté, **Rumble in the Bronx** sort dans une impressionnante combinaison de 1.500 écrans, précédé d'une intensive campagne de marketing. Malgré tout, la partie n'est pas gagnée d'avance. Et, ô surprise, il fonctionne dès le premier week-end. Résultat des courses : des recettes finales qui plafonnent autour de 35 millions de dollars. 35 patates US, c'est un maximum pour Van Damme, autant que **Judge Dredd**, et mieux qu'**Assassins**, un tout petit peu moins que **Piège à Grande Vitesse**. Bref, à retardement et en un seul film, Jackie Chan en remontre aux cadors de l'action occidentale. Il en remontre à tel point que *New Line* se précipite sur les deux derniers Jackie Chan en date que sont **Thunderbolt** de Gordon Chan (où un pilote/mécano est «engagé» par la police pour stopper des courses automobiles aussi prohibées que meurtrières) et **First Strike**, alias **Police Story 4**, de Stanley Tong (où un flic kamikaze passe d'une enquête ordinairement agitée au démantèlement d'une conspiration nucléaire). De la *Golden Harvest*, avec qui Jackie Chan travaille depuis le tout début de son vedettariat, **Thunderbolt** et **First Strike** passent chez *New Line*, détenteur des droits télé-ciné-vidéo pour le monde entier, excepté l'Asie où les films ont déjà amorti leur budget. Évidemment, la razzia se poursuit sur l'ensemble du catalogue des films (25 chez *Media Asia*) de Jackie Chan, intégralement négociés au dernier American Film Market de Los Angeles. Sous l'impulsion de Quentin Tarantino, la puissante *Miramax* et sa filiale «asiatique» *Rolling Thunder* avaient, l'an dernier, senti le vent tourner en faisant l'acquisition, pour l'Amérique du Nord, de **Police Story 3**, **Mister Dynamite**, **Opération Condor**, **Crime Story** et **Drunken Master 2**.
En France, où Jackie Chan se porte bien (la cassette de **Niki Larson** s'est vendue autour des 40.000 exemplaires !), **Rumble in the Bronx** devrait sortir prochainement en salles cet été, ainsi que l'inestimable **Drunken Master 2**. En vidéo, version sous-titrée français dans une collection faramineuse de films de Hong Kong, se profile le très violent **Crime Story**.
Cruellement, Jackie Chan gagne ses galons de star planétaire à l'heure où son mentor, l'homme qui l'a découvert ainsi que Bruce Lee, Lo Wei, rend l'âme à 76 ans.

TELEVISION

● Démarrage sur CBS, le 29 mars dernier, de ***Nash Bridges*** avec Don Johnson. Écrite par Carlton Cuse (***Les Aventures de Brisco County***), cette nouvelle série marque le retour du héros de ***Deux Flics à Miami*** sur le petit écran après un passage sans éclat au cinéma. ***Nash Bridges*** raconte les enquêtes d'un flic de Chicago. «*Un feuilleton très classique dans la lignée de* ***Hunter***» disent les critiques américains. On attend de voir.

● En mai, aux USA, c'est la saison des pilotes. Les chaînes testent les téléfilms qui pourront peut-être donner lieu aux série vedettes de l'automne prochain. Voici quelques-uns des pilotes les plus attendus :
- **Clueless** : un téléfilm inspiré du film homonyme et mis en scène par la même réalisatrice, Amy Heckerling. *ABC* prouve sa totale confiance en ce projet en ayant déjà commandé treize épisodes sur la seule vision d'une copie de travail du pilote.
- **Daytona Beach** : toujours sur *ABC*, produit par les créateurs d'***Alerte à Malibu***.
- **Enemy** : mélange de polar et de science-fiction chez *Fox*. L'histoire d'un officier militaire victime d'expériences génétiques.
- **Lawless** : un ex-agent du gouvernement devient détective privé. Daniel Baldwin interprète le rôle principal de cette production *Fox*.
- **Millenium** : probablement le plus attendu des pilotes. Une série produite par le créateur des ***X-Files***, Chris Carter. L'histoire d'un ancien agent du FBI mêlé à d'étranges affaires. Le rôle principal sera tenu par Lance Henricksen.
- **Phonecalls from the Dead** : une série fantastique produite par Tobe Hooper pour *Paramount*.
- **Public Morals** : une comédie policière produite par Steven Bochco pour *CBS*.
- **Dangerous Mind** : le succès surprise de l'été dernier outre-Atlantique devient un téléfilm, sans Michelle Pfeiffer. En attendant une série ?

● Fans de Leslie Nielsen, attention ! Votre héros préféré va faire une apparition dans la série ***Due South***, dont les vedettes sont deux officiers de la police montée canadienne. Rien d'étonnant quand on sait que le papa du Lieutenant Drebin était lui aussi policier à cheval au Canada.

● Steven Spielberg a pris les commandes d'une série policière. Après l'échec de ***Champs***, la première production *SKG Dreamworks*, jetée à la poubelle d'*ABC* pour cause de mauvais audimat, le papa d'ET a mis la main à la pâte. Il est le co-créateur de ***High Incident*** pour cette même chaîne. Le quotidien d'une patrouille de policiers dans une banlieue californienne.

«Enceint» dans JUNIOR, Big Arnold perd en bedaine ce qu'il gagne en puissance de feu !



■ *John Kruger (Arnold Schwarzenegger) : des sulfateuses sophistiquées dignes d'un* ***Terminator 2*** ■

L'EFFACEUR

ERASER

Le 14 août prochain sortira sur les écrans français ERASER, alias L'EFFACEUR, une nouvelle démonstration de force d'Arnold Schwarzenegger. Arnold dans le rôle d'une gomme humaine. Il efface, il raie de la surface du globe, il élimine de la circulation pour sauver la vie de témoins gênants. Un boulot de haute protection pour l'agent John Kruger, légende de son service, pris en tenaille entre le sens du devoir et des supérieurs qui apprécieraient sa démission. Une action qui promet d'être frénétique, apocalyptique, caviardée de ces effets spéciaux qui permettent de réaliser l'impossible, de montrer Arnold volant de ses propres ailes...

Lorsqu'on trône au sommet de la pyramide des stars du film d'action, un problème se pose à plus ou moins long terme. Un problème qui se nomme renouvellement. Arnold Schwarzenegger a souvent été flic. Dans **Le Contrat**, **Un Flic à la Maternelle** et **Last Action Hero**. Flic moscovite dans **Double Détente**. Porteur du treillis dans **Commando** et **Predator**. Super espion dans **True Lies**. En quelques personnages, Arnold quadrille le terrain
Pour son retour aux tromblons après la maternité involontaire infligée dans **Junior**, Arnold Schwarzenegger aurait très bien pu se rabattre sur l'un des personnages-clichés qui font rentrer des dollars dans les caisses. Flic toujours et encore, simili 007 une fois de plus. Ou garde du corps, détective, tireur d'élite, tueur sentimental. Des emplois déjà mille fois fois tenus par d'autres, usés jusqu'à la corde. Pour conserver son titre de méga-vedette à l'échelon planétaire et marquer sa suprématie sur une concurrence très vindicative menée par Bruce Willis et Stallone, l'Autrichien cherche l'oiseau rare. Le personnage qui rendra vert de jalousie ses rivaux. John Kruger est celui-là. Un type qui sort des sentiers battus de l'action made in Hollywood.

John Kruger exerce la noble profession «d'eraser», à savoir «d'effaceur». Un job au service d'une très officieuse agence gouvernementale, consistant tout simplement à supprimer toute trace de l'existence d'une personne placée sous le régime de protection des témoins, afin de lui éviter tous les désagréments consécutifs à un témoignage dans un procès contre un ponte de la pègre. «*Dans L'Effaceur, je suis le marshall John Kruger et je fais partie d'un commando d'élite supposé gommer toute trace d'un citoyen dont la collaboration permettra de compromettre un trafiquant de drogue puissant ou un parrain de la mafia*» expose Arnold Schwarzenegger. «*John Kruger est le meilleur dans sa catégorie et c'est pour cette raison que ses partenaires le surnomment The Eraser, L'Effaceur. Le personnage m'a immédiatement emballé dans la mesure où il s'agit d'un homme qui contrôle l'identité, le nouveau départ dans la vie d'une personne condamnée à mort par l'empire du crime*». Cette personne : Lee Cullen, à savoir la craquante Vanessa Williams (star de la chanson outre-Atlantique) dont il falsifie avec précaution le prétendu assassinat. Il met son appartement sans dessus dessous, réduit en miettes le mobilier, lui demande de jouer les cadavres le temps de quelques polaroïds. Officiellement, Lee Cullen n'est plus de ce monde. Son ange gardien soigne sa disparition dans les moindres détails. Dans les vestiges calcinés de son modeste pavillon, la police découvre un corps perforé de quelques balles. Tout se serait parfaitement déroulé si un ripoux, infiltré dans le même service que L'Effaceur, n'avait pas vendu la mèche. Il faut désormais à John Kruger protéger la belle tandis qu'une myriade de tueurs harcèlent le couple en fuite. Ceux-ci ont tout intérêt à ne pas rater leur cible car, si elle survit à leurs assauts, Lee Cullen compromettra les plus hautes sphères du gouvernement compromis dans un vilain trafic d'armes. Un scandale politico-financier qui ferait passer l'Iran Gate pour du négoce d'amateurs. La chasse est ouverte. John Kruger aura rapidement la désagréable surprise de constater que son supérieur et mentor (James Caan) complote contre lui. L'agréable surprise de l'aventure : la love-story avec sa protégée. Une liaison dangereuse cependant car, à travers elle, L'Effaceur revit une tragédie passée.

S'agirait-il d'une chasse orchestrée avec la bénédiction des autorités fédérales américaines ? Le témoignage, généralement acquis, de quelques agents aurait été le bienvenu. «Niet» répondent les huiles du FBI. Arnold, pourtant si proche de la Maison Blanche, le regrette. «*Nous avons passé un certain temps à essayer de convaincre le FBI et l'antenne gouvernementale qui s'occupe tout particulièrement de la protection des témoins de nous fournir des informations sur leurs méthodes de travail. Ils n'ont rien voulu entendre. Impossible de leur soutirer quoi que ce soit. En désespoir de cause, nous nous sommes renseignés auprès d'anciens flics du service. Par des voies détournées, nous sommes également parvenus à joindre des témoins sous protection, détenteurs d'une nouvelle identité, afin de recueillir leur impression, leur* ■■■

John Kruger sur deux fronts : une bagatelle pour un «effaceur» qui en a vu d'autres

sentiment lorsqu'ils ont dû tout abandonner pour survivre, lorsqu'ils ont dû repartir de zéro. Nous tenions impérativement à savoir ce qui se déroule intimement dans la tête d'une personne au cours de cet «effacement», coller de plus près à ce choc psychologique découlant de votre disparition de la circulation. Quand vous ne pouvez plus vous permettre de porter le nom que vos parents vous ont donné» continue la star. Un souci de crédibilité, de vraisemblance au bénéfice des auteurs de cette mégaproduction hollywoodienne sur laquelle circulent les inévitables rumeurs de budget inflationniste. «*Nous ne voulons vraiment pas aller aussi loin dans les dépenses que* ***Waterworld****, mais si vous cherchez à montrer du jamais vu à l'écran, il est impératif d'y mettre les moyens*» se défend Arnold Kopelson.

Le budget de **L'Effaceur** aurait franchi les 100 millions de dollars, une somme confiée à un réalisateur actuellement très sollicité. Charles (anciennement Chuck) Russell, l'homme aux commandes de **Mask**, l'une des productions les plus rentables de la décennie. «*Charles et moi nous connaissons depuis un moment déjà. Nous avons même travaillé ensemble sur un projet de remake-suite de* ***La Planète des Singes****. Malheureusement, parce que nous ne sommes pas parvenus à nous entendre, sur un plan purement artistique, avec ses financiers, le film n'a pu à ce jour se monter. Reste que nous voulions vraiment conjuguer nos capacités. Lorsque le producteur Arnold Kopelson m'a contacté pour* ***L'Effaceur****, j'ai aussitôt pensé à Charles, surtout que le film intègre un nombre incroyable de séquences à effets spéciaux digitaux. Et ce genre de trucages, il connaît ça mieux que n'importe quel autre cinéaste*». Personne n'ira prétendre le contraire, mais la présence de Charles Russell derrière la caméra n'équivaut pas à celle d'un John McTiernan, d'un visionnaire du cinéma d'action. D'un bonhomme qui enferme le producteur dans son bureau. Arnold Kopelson, quant à lui, ne quitte pas le plateau de **L'Effaceur.** Les mauvaises langues prétendent qu'il en serait presque à ravir le fatidique «moteur !» à Charles Russell qui, il est vrai, arrive bon dernier sur le projet, après que les deux Arnold se soient mis d'accord sur l'ensemble des grandes options artistiques. Frustrant quelque part, non ?


Kruger et Lee Cullen (Vanessa Williams) : l'ange gardien et sa protégée


L'Effaceur pique une crise et défonce un plancher !

Plus que le réalisateur de **Mask**, c'est donc le producteur Arnold Kopelson qui tire les ficelles, conforté dans son rôle de nabab par les scores faramineux de **Seven**, d'**Alerte !** et du **Fugifif** au box-office. C'est Arnold Kopelson qui achète le scénario de Tony Puryear voici trois ans, commandite quelques réécritures afin de l'ajuster à la personnalité d'Arnold Schwarzenegger. Quatre scribouillards après, **L'Effaceur** obtient le feu vert de la star avide de personnages neufs, encore vierges de toute présence à l'écran. «*John Kruger ne va nullement dans le sens des protagonistes de bande dessinée comme dans* ***Terminator*** *ou* ***Last Action Hero****. Il se montre nettement plus humain, reçoit des coups qui font vraiment très mal, perd du sang... Il n'est pas à l'épreuve des balles à l'image de certains de mes précédents rôles. De plus, John Kruger se bat contre lui-même, contre sa mauvaise conscience, sa culpabilité. Il se sent responsable de la mort, par le passé, de sa femme liquidée par la Mafia. Il n'a pu la sauver et porte toujours cette croix. Oui, John Kruger est un personnage à dimension humaine*». Sans doute. N'empêche que L'Effaceur se livre à quelques exploits dignes de l'espion de **True Lies**. Des pirouettes délirantes que n'a pas osé le dernier **James Bond**.
«*Dans une séquence, John Kruger s'aperçoit que sa propre organisation l'a trahi. À l'intérieur d'un avion, il affronte donc ceux qui furent hier ses partenaires. À la suite d'une rafale de mitraillette, la dépressurisation le projette à l'extérieur. Il tombe dans le vide et rattrape un parachute au vol. Il l'enfile tandis que l'appareil le poursuit. Là, il sort son arme pour abattre l'avion*» décrit Arnold Kopelson. Une scène d'autant plus époustouflante que les effets spéciaux sont totalement invisibles : Arnold Schwarzenegger semble réellement entre ciel et terre, promis à la mort. «*Afin que ces quelques minutes soient réussies, Arnold a*

ARNOLD : la suite du programme

Honnêtement, il faudrait à Arnold Schwarzenegger plusieurs vies pour mener à bon port tous les projets qui lui tiennent à cœur. **Spiderman**, il aimerait bien le concrétiser, mais James Cameron galère à monter le film pour de sombres et complexes raisons juridiques. Le différend se règle devant les tribunaux. À vitesse d'escargot. Faute de ne pouvoir incarner le méchant et tentaculaire Dr. Octopus dans les aventures de l'Araignée, Arnold se rabat sur un autre personnage de bande dessinée. C'est le réfrigérant Mr. Freeze pour **Batman & Robin** de Joel Schumacher. Un super-vilain capable de transformer en bloc de glace le justicier qu'interprètera prochainement George Clooney, remplaçant de Val Kilmer. Décidément un film de substituts puisque Arnold lui-même succède à Patrick Stewart et Sylvester Stallone, un temps pressentis pour enfiler le collant de Batman.

S'il délaisse définitivement Fallen rédigé par Nick Kazan (**Le Mystère Von Bulow**), dans lequel il devait incarner un détective aux trousses d'un serial killer qui se révèle être Satan en personne, Arnold se braque sur **With Wings as Eagles**, une production *Paramount*. Ecrit par Randall Wallace (**Braveheart**), **With Wings as Eagles**, que devrait réaliser John Frankenheimer, offre à l'Autrichien de personnifier un officier allemand, un idéaliste trahi par le dogme nazi. Rebelle au pouvoir du Troisième Reich, il prend la défense d'un groupe de prisonniers alliés du Stalag Luft III. Plutôt que de les envoyer devant le peloton d'exécution, l'Officier préfère rentrer en guerre contre les siens. Le tournage de **With Wings as Eagles** est programmé pour août, juste après celui de **Jingle all the Way**, une comédie familiale dans laquelle un père, véritable bourreau de travail, prend soin de se racheter aux yeux de son petit garçon en lui faisant un inestimable cadeau.

Une fois ces deux films bouclés, Arnold verra probablement plus clair concernant le remake de **La Planète des Singes**, actuellement sur une voie de garage, et dont Chris Columbus (**Maman, J'Ai Raté l'Avion**) tient actuellement les rênes après que des cinéastes comme Oliver Stone, Phillip Noyce et Charles Russell s'y soient impliqués. Dans un hangar voisin stationne **Les Croisades** de Paul Verhoeven, vaincu par la débâcle financière d'une compagnie, *Carolco* actuellement en liquidation, incapable de lui assurer un budget de plus de 100 millions de dollars. Mais, au siège de Jérusalem, Arnold y croit au point de mener personnellement les négociations avec *Warner Bros*, nouvelle terre d'accueil de cette imposante fresque épique.

dû sauter d'une hauteur de soixante mètres, accroché à un câble qui sera gommé en post-production. Nous avons demandé à notre vedette de répéter cinq fois la prise». Cinq essais pour distancer de quelques encablures les plus performantes voltiges de **Point Break - Extrême Limite**, référence ultime dans le domaine du parachutisme sans parachute.

Les séquences anthologiques à décoller les papiers peints, **L'Effaceur** paraît vouloir en accumuler tellement que les derniers succès du film d'action ne pourront pas un seul instant soutenir la comparaison. Une évidente volonté d'en donner toujours plus. Ici, lorsqu'une locomotive percute une limousine immobilisée sur les rails, le studio, *Warner Bros* en l'occurrence, ne mégote pas sur les dépenses. «*Nous avons utilisé une véritable motrice rentrant dans une véritable limousine de plein fouet. Douze caméras furent nécessaires au tournage de cette incroyable cascade*» éructe Arnold Kopelson, visiblement heureux de braconner sur les terres de Joel Silver, jusqu'ici grand mamamouchi de la destruction à grande échelle des bâtiments et des véhicules. En la matière, **L'Effaceur** ne se limite pas à quelques étincelles. Les artificiers vont loin, très loin. Lorsque John Kruger expédie quelques projectiles sur un fourgon, ce dernier est arraché du sol par l'explosion. Même programme pour la camionnette, chargée d'hommes armés jusqu'aux dents, qu'arrose généreusement L'Effaceur. Le paradis des dynamiteurs en somme, pour un film dont le facteur risque est minime. «*Au terme du «nettoyage» de la maison de Lee Cullen, Vanessa Williams et Arnold sortent en trombe, quelques secondes avant l'explosion. Vanessa affichait une certaine inquiétude à l'idée que le souffle, les flammes la tannent de seulement quelques mètres. Pour la rassurer, Arnold n'arrêtait pas de lui dire qu'avec sa police d'assurance, elle ne risquait pas grand chose. Trop chère pour que nous autres producteurs prenions des risques inconsidérés*» témoigne un Arnold Kopelson guère préoccupé d'assister à la transformation de sa star en toast grillé recto-verso.

Vrai que la sécurité et les performances des effets spéciaux n'exposent pas Arnold Schwarzenegger et ses doublures à des facteurs inconsidérés. «*Aujourd'hui, les effets spéciaux digitaux permettent d'écarter le danger. Des plans à effets spéciaux,* ***L'Effaceur*** *en compte pas moins de 185. Une partie appréciable de ces images, vous les trouvez dans la scène du restaurant. Là, un gigantesque aquarium explose sous l'impact des balles. Et ses pensionnaires s'évadent. Ce sont des alligators recréés à partir d'une dizaine de marionnettes en animatronique et de reptiles digitaux. Le résultat à l'écran atteint nos espérances, mais la somme de travail est impressionnante car, sur le plateau, il a fallu repéré très précisément les pas des comédiens pour intégrer ensuite les animaux*». Autrement dit, la confrontation Arnold-sauriens compte parmi les moments forts d'un **Effaceur** qui n'en manque pas. Mais l'attraction majeure demeure Arnold Schwarzenegger lui-même, sensiblement aminci, loin du culturiste outrancièrement gonflé qu'il fut pendant longtemps. «*Je perds progressivement de mon volume, de ma masse musculaire. J'ai, dans ce but, stoppé toute prise artificielle de suppléments alimentaires*». Entendez par là ces pilules ultra-vitaminées qui multiplient les tours de bras et de poitrine.

Non, pour rentrer dans la peau de L'Effaceur, Arnold s'affine au point que sa ressemblance avec Charlton Heston frappe. Naturel qu'il souhaite lui emboîter le pas sur une nouvelle **Planète des Singes**. Cette démarche d'harmonisation de son physique, de «fonte», la star l'entame discrètement dès **Terminator 2**, l'accentue dans **True Lies**, l'affirme dans **L'Effaceur**. À bientôt 50 ans, Schwarzie ne cherche plus à impressionner la galerie en roulant les mécaniques, en bombant le torse. Il serait plutôt tenté d'étaler force physique et puissance de feu en jouant l'apaisement. Le «Relax, vous avez été effacée» qu'il envoie à Vanessa Williams et au public en suggère beaucoup.

■ *Cheveux en brosse, muscles bandés, mâchoires serrées et pétoire fumante . Arnold est en terrain connu* ■

■ **Emmanuel ITIER** ■



■ Crying Freeman, un héros de manga qui s'épanouit enfin en chair et en os ! ■

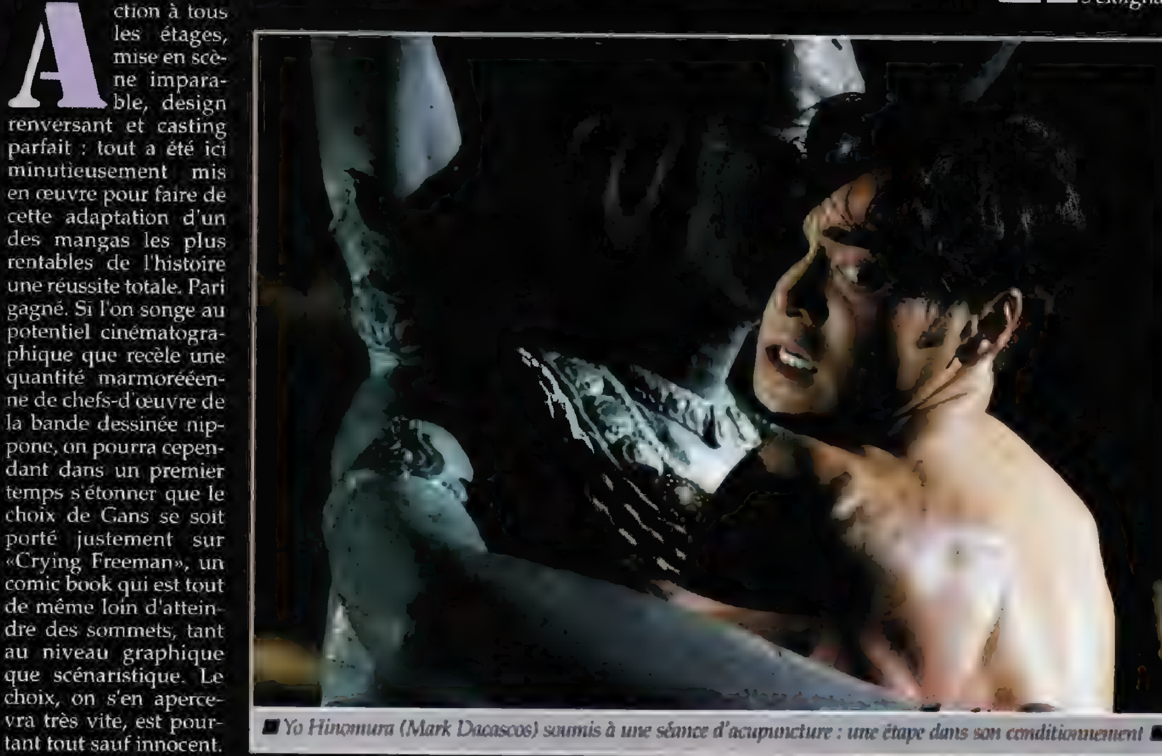
Un assassin «lacrymal» pour une apologie de la baston romantique !

CRYING FREEMAN

Auriez-vous seulement imaginé qu'un Français nous donnerait un jour un polar survolté où des yakuzas chargent sabre au clair un tueur impassible ? Auriez-vous pensé qu'il était seulement possible de transposer la frénésie des mangas au grand écran ? Vous l'avez rêvé ? Christophe Gans l'a fait. Bienvenue dans le monde merveilleux de CRYING FREEMAN, un film d'action comme on en n'avait pas vu depuis des lustres. Yiha !

Une horde de gangsters nippons fuit dans une forêt épaisse. Une détonation claque comme un coup de tonnerre, venue d'on ne sait où. Un mafieux s'effondre. Quelque part dans les ténèbres, un tueur d'une beauté minérale lève le canon de son arme : c'est le Freeman, l'exterminateur attitré des 108 Dragons.
Ouch ! Et dites-vous que ce que nous vous racontons là n'est rien d'autre que quelques secondes du début du film. Vous allez découvrir les aventures d'un tueur terrible, un exécuteur infaillible. L'outil de mort de la plus célèbre triade du monde. Signe distinctif : il verse une larme après chaque contrat.
Ce tueur presque parfait voit cependant son destin basculer le jour où sa route croise celle de la belle Emu, une jeune femme présente lors d'un de ses meurtres. Devant l'éliminer, il tombe finalement amoureux, tandis que la police le traque et que des guerres terribles agitent la mafia nippone, lentement dépecée par le Freeman.

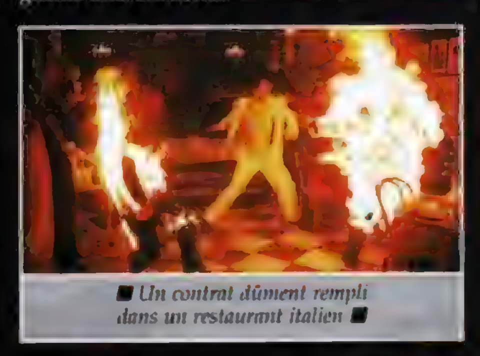
Action à tous les étages, mise en scène imparable, design renversant et casting parfait : tout a été ici minutieusement mis en œuvre pour faire de cette adaptation d'un des mangas les plus rentables de l'histoire une réussite totale. Pari gagné. Si l'on songe au potentiel cinématographique que recèle une quantité marmoréeenne de chefs-d'œuvre de la bande dessinée nippone, on pourra cependant dans un premier temps s'étonner que le choix de Gans se soit porté justement sur «Crying Freeman», un comic book qui est tout de même loin d'atteindre des sommets, tant au niveau graphique que scénaristique. Le choix, on s'en apercevra très vite, est pourtant tout sauf innocent.


Yo Hinomura (Mark Dacascos) soumis à une séance d'acupuncture : une étape dans son conditionnement

Si l'on fait l'impasse sur ses débordements post-bondiens et sa représentation quasi-parodique du gangstérisme asiatique, le manga «Crying Freeman» est finalement une histoire tout ce qu'il y a de plus classique, celle d'un tueur malgré lui qui rencontrera l'amour sur sa route. Un sujet basique, typique du B movie d'antan, qui permet toutes les ouvertures, toutes les expérimentations, et surtout l'expression à chaque plan d'un amour total du cinéma. Point par point ce que fut il y a bientôt vingt ans de cela le **Danger Diabolik** de Mario Bava, dans lequel le génie italien détournait un fumetti médiocre pour en faire le seul film d'action pop-art de l'histoire du genre. En grand amateur de **Danger Diabolik** et à un moindre niveau du **The Crow** d'Alex Proyas, Gans a retenu la leçon : ce n'est pas avec les chefs-d'œuvre du comic-book que l'on fait les meilleurs films.

Le nom de Bava n'est bien sûr pas ici par hasard. Dans **The Drowned**, son sketch lovecraftien ouvrant le sympathique **Necronomicon**, Gans s'éloignait dès les premières secondes de l'univers du maître de Providence, pour marcher directement sur les traces du grand Mario, grâce à un enfant en collerette déboulant d'**Opération Peur**, et surtout d'un plan d'une main crispée sur une couverture de velours rouge, que le maître lui-même lui aurait envié.
Tout cela pour dire que bien plus qu'un film-manga - dont il présente toutes les apparences - **Crying Freeman** est avant tout le film d'un cinéaste européen, portant haut les couleurs d'un cinéma populaire aujourd'hui disparu. Celui des sixties, celui des boulevards où on bouffait en double-programme du spaghetti western et de l'horreur gothique, des kung fu hystériques et des péplums grandioses. ■■■

■ ■ ■ Ce qui ne suffirait cependant pas à faire de **Crying Freeman** une œuvre exceptionnelle, la nostalgie étant, on ne le sait que trop bien, un très médiocre carburant scénaristique. Mais là où le film devient réellement passionnant, c'est surtout parce qu'il dépasse très largement le cadre de l'hommage ou de la citation, en se plaçant sur un terrain «exotique», jusqu'ici inexploré. En plongeant son cinéma dans l'Asie mystérieuse des yakuzas tatoués de la BD «Crying Freeman», Christophe Gans fait en effet ici feu de tout bois, laissant se télescoper les courants majeurs de trente ans de cinéma asiatique, des gunfights d'un John Woo au machiavélisme des gangsters du nippon Hideo Gosha, de la sauvagerie magnétique d'un Bruce Lee aux délires esthétiques d'un Kenji Misumi. C'est dans ce mélange a priori contre nature que **Crying Freeman** devient paradoxalement un film majeur. Dans ce désir du cinéaste d'unifier en 100 minutes chargées jusqu'à la gueule tous ses héros.


■ *Un contrat dûment rempli dans un restaurant italien* ■

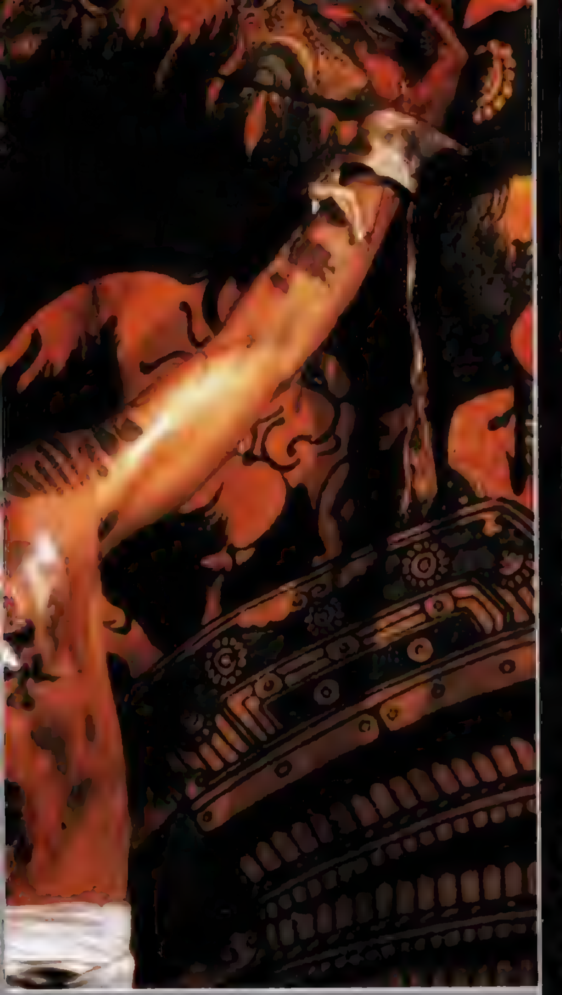

■ *Ryuji Hanada (Masayo Kato) : un yakuza dans la tradition, vivace*

Le parti-pris était cependant ultra-risqué. Comment ne pas échapper à l'impression de compulser un petit bréviaire du cinéphile, un catalogue d'influences ? À cette question, qui est sans doute celle que devront désormais se poser tous les cinéastes de cette fin de siècle ayant décidé d'œuvrer dans le film de genre, Gans donne une réponse étonnante. Parce que sa vision n'est jamais celle d'un asiatique, parce que le désir est ici toujours plus fort que la nostalgie, c'est toute une culture populaire qui est réinterprétée, réinventée. Comme ces Italiens qui revisitaient l'histoire du vieil Ouest, Gans tire donc du manga une esthétique nouvelle, révolutionnaire, qui fait se croiser des yakuzas monolithiques et un flic occidental qui restera toujours aux portes des mystères de l'Asie, une Japonaise en trench coat blanc issue d'un giallo de la grande époque et une occidentale en kimono, bref la peinture classique japonaise et les couvertures de Pierre Joubert qui illustraient ce bon vieux Bob Morane.
Pour tout cela il ne faut donc rater sous aucun prétexte **Crying Freeman**. Parce qu'en sortant de la salle, la tête emplie du fracas des gunfights, étourdi par le parfum de l'aventure, on se dira que oui, c'est bien un Français qui a fait ça, et que finalement, les abrutis qui soutiennent depuis des années que les européens ne savent pas faire de films d'action n'ont plus qu'à aller se rhabiller. Bon sang, ça fait du bien !

■ **Julien CARBON** ■

Metropolitan Fimexport présente Mark Dacascos dans une production **Davis Films/Ozla Pictures/Yuzna Films** *CRYING FREEMAN* (France/Japon/USA - 1995) avec Julie Condra - Tcheky Karyo - Rae Dawn Chong - Yoko Shimada - Masaya Kato - Byron Mann - Mako **photographie de** Thomas Burstyn **musique de** Patrick O'Hearn **scénario de** Christophe Gans & Thierry Cazals d'après des personnages créés par Kazuo Koike & Ryoichi Ikegami **produit par** Samuel Hadida & Brian Yuzna **réalisé par** Christophe Gans
24 avril 1996 **1 h 40**


■ *Lady Hanada (Yoko Shimada) : une épouse «rangée» et «docile» qui adhère*



jusqu'à la mort ■

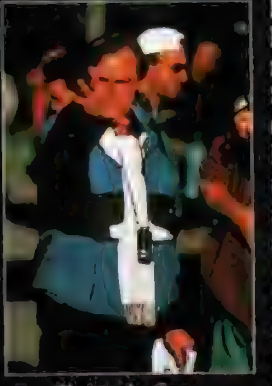


aux thèses de son époux ■

à cheval sur le dragon

CHRISTOPHE GANS

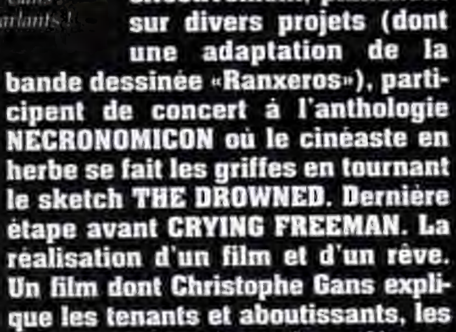
Christophe Gans, on le connait bien ici, à IMPACT & MAD MOVIES. Et pour cause, il assure dès ses 22 ans les commandes de STARFIX, magazine phare de la presse cinéma. Mais, avant de tenir les rênes de cette regrettée revue où il tresse des couronnes de lauriers à David Cronenberg, John McTiernan, Paul Verhœven et John Carpenter, le Gans avait déjà sévi. Des courts métrages d'arts martiaux méridionaux, un fanzine voué au culte de la série B, du cinéma made in Hong Kong et du fantastique, un court métrage de fin d'études après passage à l'IDHEC (SILVER SLIME, un coup de chapeau à Mario Bava et Dario Argento)... Un palmarès qui s'enrichit ensuite d'émissions TV telles RAPIDO auprès d'Antoine de Caunes et LES ENFANTS DU ROCK, de la confection d'une collection vidéo chez SCHERZO. Beau curriculum-vitae. Reste que Gans ronge son frein à essayer de monter son premier long métrage. Frustrant. Aux oubliettes «GNOMES» et ses korrigans, aux oubliettes «TROOPER» et ses bastons de science-fiction... La France ne compte pas de producteur sensible à des projets aussi résolument différents que ces parties de ping-pong conjugales dans des chambres de bonne, les chouchous du Centre National de la Cinématographie et de l'Avance sur Recettes. Pas d'entrepreneur sur la même longueur d'ondes ? Si ! Un seul, Samuel Hadida, distributeur d'EVIL DEAD, CREEPSHOW, des meilleurs John Woo et autre SEVEN. Un homme de goût qui lance ensuite KILLING ZOÉ et TRUE ROMANCE. Ses deux-là étaient faits pour se rencontrer. Ils se rencontrent effectivement, planchent sur divers projets (dont une adaptation de la bande dessinée «Ranxeros»), participent de concert à l'anthologie NECRONOMICON où le cinéaste en herbe se fait les griffes en tournant le sketch THE DROWNED. Dernière étape avant CRYING FREEMAN. La réalisation d'un film et d'un rêve. Un film dont Christophe Gans explique les tenants et aboutissants, les influences, les joies et les galères...



Christophe Gans : des gestes parlants !

En fait, à y regarder de plus près, *Crying Freeman* n'est pas vraiment ton premier film dans le genre puisque quelques rumeurs prétendent que, dans ta jeunesse, tu tournais des films d'arts martiaux, de cape et d'épée...

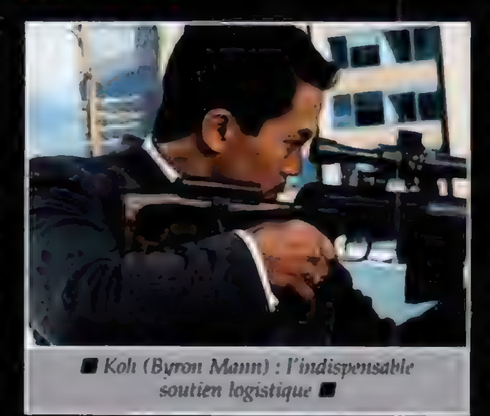
Grâce à **Crying Freeman**, j'ai fait avec les moyens d'un long métrage ce que je bricolais, étant gosse, dans l'arrière-pays cannois, à Antibes. De 12 à 16 ans, j'ai ainsi intensément tourné des films super 8. Certaines personnes garnissent leur album de famille de photos, moi j'ai mes courts métrages où je tue systématiquement tout le monde. Notamment des copains, l'ami Nicolas Boukrief, son frère... Ma mère me donnait sa bénédiction dans la mesure où je sévissais avec un solide alibi. J'avais toujours de bonnes raisons pour me livrer à ces massacres, un prétexte romantique, une histoire de femme... Mes principes étaient chevaleresques dans la mesure où je m'inspirais des films chinois de sabre, des productions *Shaw Brothers* avec Ti Lung et David Chiang comme **La Rage du Tigre**, dont je me régalais alors. Pas de violence gratuite ! Les copains et moi enfourchions nos bicyclettes, nos mini-vélos, pour tourner en rase campagne, habillés de kimonos. Nous nous battions si ■ ■ ■



■ ■ ■ bien que nous revenions couverts de plaies, de bosses et de griffures. Exact que **Crying Freeman** descend directement de mes courts métrages d'arts martiaux. Lorsque j'ai mis en scène la séquence où Mark Dacascos manie le sabre, je me suis revu à 13 ans, brandissant une épée de bois enroulée dans du papier aluminium. Quand les gens me disent : «Tu t'en es pas mal sorti du tout, d'autant que tu n'avais jamais fait ça auparavant», je leur réponds : «Mais si, je l'ai souvent fait, il y a longtemps». D'une certaine manière, j'avais sur **Crying Freeman** l'expérience d'un artisan aguerri ! Il m'en fallait de l'expérience, car je n'avais qu'une journée pour mettre en scène cette séquence où Freeman en découd avec Lady Hanada et l'Inspecteur Netah. Je l'ai tournée en roue libre, plaçant instinctivement les caméras là où il fallait, sans découpage... J'avais attendu toute ma vie de pouvoir réaliser cette scène, et je n'avais que quelques heures pour la concrétiser ! Je me haïssais. Malgré tout, ces quelques minutes fonctionnent merveilleusement auprès du public.

Pouvoir avoir choisi de porter «Crying Freeman» au cinéma, sous forme de film live, alors qu'il existe nombre de mangas d'action. Pourquoi «Crying Freeman» et pas «Golgo 13» ? Explique-nous les motifs de ton choix ?

Très simple. «Crying Freeman» est une bande dessinée intéressante, notamment du fait de son métissage, contrairement à la majorité des mangas qui viennent buter sur les limites du marché auquel ils s'adressent. «Golgo 13», par exemple, fonctionne essentiellement sur le suspense et sur une violence exubérante. Il n'y a rien qui puisse toucher d'autres spectateurs ou lecteurs que les amateurs de suspense et d'ultra-violence. A l'intérieur du gekiga, autrement dit du manga d'action, «Crying Freeman» essaie de toucher un public plus large que d'ordinaire. Peut-être est-ce une démarche involontaire. Quoiqu'il en soit, ce sont surtout de jeunes cadres, de jeunes adultes qui dévorent du manga d'action. «Crying Freeman», quant à lui, se destine autant aux femmes qu'aux hommes. Les femmes grâce à l'abondance d'éléments romanesques, principalement dans les deux premiers volumes de la bande dessinée, ceux que j'ai portés à l'écran. «Crying Freeman» déborde sur un public autre que celui généralement acquis à la cause du gekiga. J'ai immédiatement été frappé par la féminité de l'histoire, y compris dans le style même de la narration. Il se trouve que «Crying Freeman» correspondait à mon souhait de réaliser un film d'action que les femmes puissent aimer. Pourquoi ? Parce que cela m'a toujours contrarié de sortir au cinéma avec une amie et de l'entendre dire, après la projection, qu'il s'agit là d'un film pour tarés machistes, pour mongolos. Pour, dans le pire des cas, homosexuels refoulés ! Mesdames, mesdemoiselles, j'ai depuis juré de vous attendre au tournant avec un film d'action que vous puissiez aimer. Et cela ne signifie pas que je doive édulcorer, biffer tout ce qui bâtit les caractéristiques du genre, tout ce qui transmet l'excitation.



■ Koh (Byron Mann) : l'indispensable soutien logistique ■

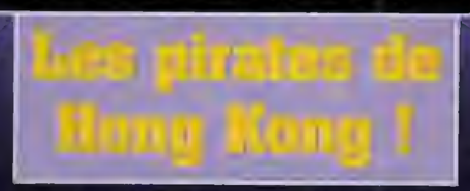


■ L'inspecteur Netah (Tcheky Karyo) : il trahit Interpol ■

Non seulement **Crying Freeman** m'offre la possibilité de rallier les femmes à ma cause, mais, de plus, il me donne l'opportunité d'une variation sur le néo-polar de Hong Kong. Tout spécialement **The Killer**. Sans le copier toutefois, ce qui n'est pas évident lorsqu'on aime un film au-delà de tout, au point que vous devez couper le cordon ombilical qui vous relie à lui, que vous devez régler vos comptes avec ce film obsédant. **Crying Freeman** me permettait ainsi de voyager dans l'univers de John Woo, de **The Killer**, sans pour autant en reprendre toutes les composantes, sans fonctionner de la même manière. Autant **The Killer** fonctionne sur des motifs très masculins, la fraternité virile par exemple, autant **Crying Freeman** se construit sur les rapports qu'hommes et femmes peuvent entretenir à l'intérieur même de ce cadre. Voilà pourquoi je considère que **Crying Freeman** s'inscrit dans la lignée de **The Killer** sans pour autant le copier. De toute manière, c'est un film impossible à copier. Ce serait absurde d'y prétendre. Ma théorie : ne pas imiter un film de ce niveau, car seul son auteur peut atteindre l'innocence même, la quintessence de son idée. Copier cette idée, c'est la reproduire mécaniquement. Il faut impérativement gérer ses influences sans jamais tomber dans le vol, le plagiat. J'espère l'avoir évité dans **Crying Freeman**.

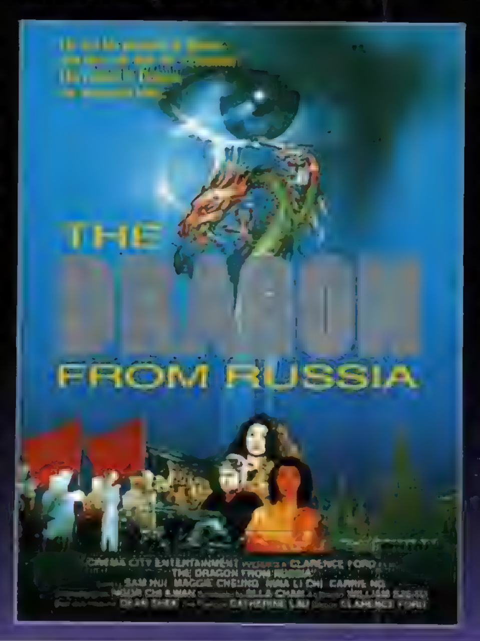
Justement, en quoi les gunfights de *Crying Freeman* se différencient-ils des gunfights de *The Killer* par exemple ? On ne peut pas dire qu'ils soient totalement dissemblables !

J'ai cherché l'équilibre idéal entre les gunfights de John Woo et ce que j'apprécie tout particulièrement dans les films japonais de samouraï, à savoir une valorisation maximale de l'espace. Le



Qu'on se le dise ! Hong Kong est un pays merveilleux où il est possible de faire à peu près tout ce que l'on veut, au mépris de ce que l'on appelle de ce côté-ci de la Grande Muraille «Les Saintes Lois du Copyright». Vous ne nous croyez pas ? Vous avez tort. Tandis que les pontes de la *Gaumont* s'arrachent les cheveux devant les copies détournées des **Nikita** et **Léon** de Luc Besson, les patrons des grands studios japonais, probablement les plus visés de tous les producteurs du monde, jettent l'éponge dès le milieu des années 80 devant l'avalanche de plagiats des hits du manga qui envahissent les écrans de la péninsule anglaise. Qu'on en juge ! Tandis qu'une obscure compagnie hong kongo-taïwanaise met en place un remake live de ***Dragonball*** où un mongolo en pyjama chevauche un nuage en coton hydrophile en lançant des éclairs sur des figurants à peine maquillés, des financiers avisés lancent dès la fin des années 80 un décalquage rigolo de **Ricki-Ho**, grand hit «adult» du dessin animé nippon, qui passé à la moulinette chinoise devient un film de baston crétinoïde, où des viandeux gominés s'arrachent les tripes en roulant des yeux en billes de loto !

Succès imparable dans toute l'Asie, «Crying Freeman» n'échappe pas à la règle et fait en 1990 l'objet de deux «adaptations» (le mot est un peu fort) joliment gratinées. Dans **Killer's Romance** en 1990, signé par le trop méconnu Philip Ko (qui est probablement un cousin éloigné de Matt Murdock, vu ses talents de réalisateur), Simon Yam (le playboy fumeur de cigare d'**Une Balle dans la Tête**) endosse la défroque du Freeman et cherche à retrouver à Londres la très jolie Joey Wang (l'héroïne des **Histoires de Fantômes Chinois**) qu'il doit éliminer alors que l'amour lui interdit de commettre son terrible forfait. Empruntant quelques éléments au manga de Koike et Ikegami, le film s'effondrera lamentablement au box-office hong kongais, malgré quelques gunfights très minablement pillés à John Woo, et restera uniquement dans les mémoires de quelques fans cinglés, qui crieront au chef-d'œuvre incompris devant ce Bis particulièrement inutile.



L'échec de ce film n'intimidera cependant pas Fok Yiu Leung (Clarence Ford pour les Américains, allez savoir pourquoi), réalisateur auquel on doit quelques divertissements assez décoiffants comme **Naked Killer** et **The Greatest Lover**, mais surtout **Iceman Cometh** (une comédie dans laquelle Poiré et Clavier ont probablement piqué les seuls gags corrects des **Visiteurs**), et qui en 1990 signe le très réjouissant **Dragon from Russia**. Bénéficiant d'une publicité tapageuse (il s'agit du premier film de Hong Kong tourné en ex-URSS), **Dragon from Russia** disparaîtra pourtant en quelques jours des charts locaux. Il s'agit pourtant d'une adaptation assez fidèle de «Crying Freeman», où le spectateur médusé peut assister aux acrobaties de Sam Hui, ex-grande star de la canto-pop, qui tente de jouer les tueurs tristes sans jamais toucher le sol, tandis que la sublime Maggie Cheung, qui paye ici visiblement ses impôts, joue les vierges effarouchées avec un manque de conviction tout à fait étonnant. De cette aventure terrifiante, on retiendra néanmoins une poursuite dans le métro de Moscou tout à fait réussie, et cette scène hallucinante où Hui, déguisé en Spirou, plonge sur un malfrat devant les portes du Peninsula Hotel, l'un des palaces les plus fameux de la colonie britannique.

Très sagement, les ayants droit du Freeman, excepté quelques menaces de la *Toei*, ne lèveront pas le petit doigt devant ces copies aussi inutiles qu'imbéciles. Ils ont raison : personne à part nous et une poignée de pervers que nous saluons au passage ne s'en souvient !

Ironiquement, le distributeur espagnol de **Dragon From Russia** pense un instant rebaptiser son rejeton **Crying Freeman**. Producteur du film «légal», Samuel Hadida l'en dissuade prestement !

■ **Julien CARBON** ■



■ *Le Freeman en action, masqué comme un ninja et souple comme une panthère* ■

choix des formats compte énormément. John Woo opte pour le panoramique, plus propice à un montage cut, plus facile à balayer d'un coup d'œil que le cinémascope utilisé dans **Crying Freeman**. Dans **The Killer** et ses autres chefs-d'œuvre, John Woo colle au plus près des personnages, des corps, insiste sur les détails par des plans rapprochés, rapides. Dans **Crying Freeman**, l'écran large permet de situer les protagonistes dans le cadre, de les décrire dans des postures bien précises, plus figées que le mouvement perpétuel des comédiens de John Woo. Pour mes gunfights, je jonglais avec des délais drastiques. Il fallait donc parer au plus pressé, tourner vite, boucler des scènes d'action importantes en seulement une journée. La technique que j'ai adoptée me l'a permis tout en donnant une certaine tenue à l'ensemble.

Comment as-tu convaincu les auteurs de la bande dessinée originale de te confier leur bébé ? Était-ce uniquement sur la foi de tes intentions, de ta volonté de mener le projet à bon port ?

Pour les convaincre, il m'a fallu faire mes preuves. Mais d'abord, Kazuo Koike et Ryôichi Ikegami ont réagi favorablement au scénario que Thierry Cazals et moi avons écrit d'après leur bande dessinée. Ils ont constaté que nous respections l'identité japonaise du manga tout en établissant un pont avec l'occident. Nous n'avions effectivement pas perçu les choses d'un point de vue européen essayant de singer un point de vue asiatique. Très importante, cette notion de respect. Samuel Hadida, le producteur, a ensuite demandé à ce que je dirige le film. C'est là que nos interlocuteurs japonais ont tiqué. Pour eux, je savais écrire un scénario, mais de là à mettre en scène un long métrage, c'était mystère et boule de gomme. Je n'avais rien à leur montrer pour les convaincre. À cette époque, ils montaient avec Brian Yuzna un projet de film à sketches d'après Lovecraft, **Necronomicon**. Ils avaient un réalisateur pour le segment japonais, Shu Kaneko, un réalisateur pour la partie américaine, Brian Yuzna lui-même. Ne leur manquait plus qu'un cinéaste européen. Ils ont d'abord songé à Michele Soavi, à Dario Argento, avant de se rabattre sur moi. Ils ont annoncé à Samuel Hadida : «Si vous voulez que Christophe Gans fasse ses preuves, qu'il tourne alors ce sketch de **Necronomicon** !». Voilà comment Samuel et moi nous sommes retrouvés sur le film. Plus que les deux autres, c'est mon sketch, **L'Hôtel des Noyés**, qui a retenu l'attention de la critique, tant aux Etats-Unis qu'au Japon. Du coup, voyant en moi le débutant qui emportait les lauriers, Kazuo Koike et Ryôichi Ikegami m'ont donné le feu vert pour **Crying Freeman**. Jamais je n'aurais obtenu sa réalisation si j'avais échoué dans **Necronomicon**. Jamais un producteur n'aurait risqué 9 millions de dollars sur ma bonne mine. Même s'il ne s'agit pas d'un gros budget, c'est tout de même une somme pour un premier long métrage ! En fait, **Necronomicon** était la carotte pour **Crying Freeman**, un véritable passeport.

Que représente pour toi le personnage de Yo Hinomura ? Quel genre de héros est-il exactement ?

Dr. Jekyll & Mr. Hyde, à la différence que son dédoublement de personnalité n'est pas vraiment de sa faute, mais découle de sa curiosité ; il n'aurait jamais dû mettre son nez dans les affaires des Fils du Dragon. Depuis, il porte sa malédiction, en l'ignorant toutefois ; il porte en lui son double maléfique, un assassin d'élite. Le conditionnement que lui infligent les Fils du Dragon et la Sorcière lui révèle cette partie obscure de lui-même. Dans la bande dessinée, l'immoralité est de mise puisque, même s'il verse quelques larmes, Yo ne possède pas ces deux visages. Il ne passe pas d'un état à l'autre. Il ne change pas. Au fur et à mesure que le manga progresse, Yo continue de pleurer, y compris lorsqu'il prend le poste de chef des Fils du Dragon, après qu'il a assumé sa conversion au crime. Contradictoire : il n'a plus aucune raison d'avoir des remords. Par contre, dans le film, lorsque Yo regrette les actes qu'il a commis sous hypnose, il peut naturellement manifester ses regrets. Pour résumer les choses, le Crying Freeman de Ryôichi Ikegami et Kazuo Koike est ambigu, le mien double. Durant l'écriture du scénario, Thierry Cazals et moi nous sommes longuement penchés sur la question des larmes par rapport au dédoublement de la personnalité de Yo. Pour bien marquer la métamorphose du gentil potier en un impitoyable assassin, j'ai pris l'initiative de changer la couleur de ses yeux après qu'il se soit transformé. Extrêmement discret, mais cela compte énormément. Les verres de contact modifient carrément le visage de Mark Dacascos, le vieillissent de dix ans, lui donnent un aspect extraordinairement dur, principalement dans la séquence où il braque son arme sur la tempe d'Emu.

Vu les moyens investis, *Crying Freeman* apparaît comme extrêmement rentable à l'écran ; il paraît avoir coûté au moins le double de son véritable budget !

Ce n'est pourtant pas une performance ! Les gens qui voient dans **Crying Freeman** un exploit technique en regard du budget sont aveuglés par le système hollywoodien de financement, un système inflationniste. Ce n'est pas mon film qui coûte moins cher que ce qu'il semble être à leurs yeux, mais leurs films qui coûtent trop cher. **Crying Freeman** a été précisément budgeté pour ce qu'il devait coûter, avec la marge d'erreurs habituelles qu'implique chaque tournage. Il n'y a là rien de fantastique, quoi qu'en disent certaines personnes. «Christophe Gans a réalisé un film de trente millions de dollars pour neuf millions !». J'entends ça si souvent ! Ce n'est pas **Crying Freeman** qui constitue une performance, mais des superproductions comme **L'Île aux Pirates**, 110 millions de dollars, qui sont dans l'erreur. **Crying Freeman** montre au moins qu'il est possible de produire des films d'action bourrés de gunfights et d'explosions pour un prix raisonnable. Bien sûr, j'aurais apprécié quelques jours supplémentaires, une rallonge financière, mais je constate qu'en me mettant sous pression pour tenir les délais et respecter le budget, Brian Yuzna avait parfaitement raison. Il savait ■ ■ ■



Devant le succès remporté par le manga «Crying Freeman», la *Toei*, célébrissime compagnie cinématographique nippone, décide en 1988 d'en tirer une version animée. À cette époque, les OVA (Original Video Animation), ces moyens métrages destinés exclusivement au marché de la vidéo, sont en pleine explosion, et le format s'impose immédiatement comme le seul permettant de rendre à l'écran les excès tant violents que sexuels de la BD de Koike et Ikegami, alors difficilement acceptables à la télévision ou au cinéma. Conforté par le bon accueil reçu par la transposition animée de «Kazuoibito», autre opus limite du duo, la *Toei* met donc en place cette adaptation du Freeman, qui dès lors reviendra sur les écrans nippons jusqu'en 1992 et la sortie du sixième et dernier chapitre.


Freeman et Emu, tout à tour victime et tueur, amant et comlice dans un OVA à succès

Suivant trait pour trait la bande dessinée d'origine, les six cartoons mettant en scène Crying Freeman participent grandement à l'installation du mythe de par le monde. Avec un character designer, Kohichi Arai, qui apporte un peu de chaleur aux graphisme d'Ikegami, le dessin animé tire malgré un budget restreint son épingle du jeu, particulièrement dans les deux premiers opus (qui correspondent aux événements décrits dans le film de Christophe Gans). Un diptyque réalisé successivement par Daisuke Nishio et Nobutaka Nishizawa, compensant une animation minimale et une musique hideuse par des trouvailles de mise en scène tout à fait astucieuses, un sens du cadrage impeccable et quelques belles violences. Remontés sous la forme d'un long métrage destiné à une exploitation dans les salles obscures, ces deux premiers chapitres sortent dans toute l'Asie du Sud-Est, déclenchant une véritable «Freemanmania», particulièrement à Hong Kong. Quant aux autres segments de la saga, réalisés par Johei Matsuura et Shigenori Yamauchi, on pourra dire qu'ils sont réservés à l'usage exclusif des fans du manga d'origine, qui suivront avec bonheur la plongée dans le serial barré des auteurs. Les autres peuvent passer leur chemin, même si Freeman y croise le fer avec des adversaires aussi folkloriques qu'un gang terroriste, un esprit maléfique de samouraï, une femme fatale du nom de Kimie, un champion de [illegible] et d'[illegible] spécialisés dans les [illegible] !

■ Julien CARTON ■

... son. Il savait qu'il était possible de boucler une production pareille en seulement 40 jours, malgré l'abondance de scènes d'action, malgré une imposante logistique. Les responsables des studios hollywoodiens ne réagissent pas de la même manière. Je l'ai remarqué en rencontrant des cadres d'*Universal* qui me proposaient un deal immédiat de deux titres. Une scène que je mets en boîte en une demi-journée demande à un réalisateur de major trois jours de travail. Pourquoi ? Parce qu'il couvre le plan sur 360°, qu'il le filme sous tous les axes possibles et imaginables. Ce cinéaste fournit une matière qui servira à remonter son film s'il ne satisfait pas le producteur, ou en faveur des réactions aux projections tests. En commandant au réalisateur d'engranger un maximum de pellicule, les cadres du studio se couvrent car, en permanence, ils tremblent à l'idée de perdre leur place. Ils protègent leurs arrières ! Il est paradoxalement plus aisé de monter un projet de 70 millions de dollars comme **Assassins** qu'une production moyenne. Malgré le four noir d'**Assassins**, les cadres peuvent dire : «Mais oui, il y avait Stallone, Richard Donner. Normalement, **Assassins** aurait dû marcher». Les noms illustres légitiment les échecs commerciaux. Par contre, si une production nettement plus modeste se plante et s'il n'y a pas de gens célèbres à son générique, ça chauffe pour votre matricule ! Vous n'avez aucune excuse, aucun moyen de vous justifier. Le système hollywoodien encourage les paris stupides, le montage de films artistiquement douteux à l'image des derniers Stallone.
Naturel donc que **Crying Freeman** revienne à 9 millions US sous la tutelle de Brian Yuzna et à 30 au sein d'*Universal*. Je crois ardemment qu'il n'existe qu'un angle pour filmer un plan : le bon. C'est un précepte que revendiquait Sam Peckinpah. Il disait quelque chose comme : «Il n'y a qu'un seul axe de caméra, et pas 36, pour saisir l'âme d'une séquence». Je suis on ne peut plus d'accord avec lui. J'ai particulièrement pensé à cela en tournant une séquence, celle du kidnapping. Dans le hall de l'immeuble, il y avait cette mosaïque que j'ai filmée en plongée, à la grue, la seule façon de la mettre en valeur, d'exploiter le décor. Le décor qui m'a dicté l'axe de la caméra. Le seul, le bon. Ensuite, au montage, j'ai découvert la parenté de ce plan avec le **Suspiria** de Dario Argento qui, inconsciemment et sans aucun doute, m'a influencé.

À l'origine, l'interprète principal de *Crying Freeman* devait être Jason Scott Lee. Quels auraient été les conséquences de la présence d'une vedette confirmée sur le film lui-même, sur le personnage ?

Dans ce cas de figure, **Crying Freeman** aurait coûté nettement plus cher. Même si son budget serait resté dans le domaine du raisonnable, j'aurais été davantage exposé. Si vous vous maintenez au-dessous de la barre symbolique des dix millions de dollars, vous ne risquez rien, y compris si votre film ne sort pas en salles aux États-Unis. Personne ne vous en tiendra rigueur. En tournant **Crying Freeman** avec Jason Scott Lee, j'aurais franchi cette barre et cela aurait considérablement accru les pressions, multiplié les compromis. Le fait qu'il n'ait pu se délivrer d'un contrat m'a sauvé la mise. Quant à imaginer ce que le film aurait été avec Jason Scott Lee, ce n'est pas très difficile. Ce **Crying Freeman** virtuel aurait été très différent de l'actuel. Je le voyais comme un véritable **James Bond** asiatique. Il s'orientait davantage vers des missions incroyables que vers une guerre des gangs. Les séquences d'action y étaient vraiment colossales, à tel point que celles aujourd'hui à l'écran sont de la petite musique de chambre en comparaison. **Crying Freeman** avec Jason Scott Lee aurait été un film plus grand public qu'il ne l'est actuellement. En fait, la non participation de l'acteur sert le film. D'une part, **Crying Freeman** s'est positionné très près du matériau d'origine, de la bande dessinée. D'autre part, Mark Dacascos est arrivé sur le projet. Il est absolument inégalable sur le terrain de son interprétation du personnage. Si Jason Scott Lee s'avère un excellent comédien - il est prodigieux en Bruce Lee dans **Dragon** - il n'aurait pu accomplir tout ce que j'avais envisagé sur le papier. Nous aurions dû recourir à des doublures, des cascadeurs... Avec Mark Dacascos, j'avais la chance dingue d'avoir un acteur qui ressemble vraiment au héros du manga, qui partage sa beauté. Un acteur doublé d'un athlète capable de toutes les prouesses physiques, capable d'égaler, de surpasser même, les exploits de ce même personnage dans la bande dessinée. Unique ! Il faut remonter à Bruce Lee pour trouver quelqu'un qui soit en mesure de relever le défi des prouesses qu'un scénario exige d'un comédien. Je ne parle pas de Jackie Chan qui tient davantage du clown, de la tradition du burlesque, qui joue de son physique ingrat pour emporter l'adhésion du public.


La société des Fils du Dragon : la Chine mystérieuse

Tu mentionnes régulièrement des comédiens comme Alain Delon ou Tyrone Power dès qu'on en vient à parler du charisme du héros de *Crying Freeman*. Explique-nous ce qui fait le trait d'union entre ces comédiens et le personnage incarné par Mark Dacascos...

Quand j'ai rencontré Mark pour la première fois, sa ressemblance avec le Alain Delon des sixties, du **Samouraï**, m'a frappé. L'Alain Delon de cette époque est l'incarnation même de Crying Freeman. Lorsque j'ai découvert pour la première fois la bande dessinée, je me suis dit «Mais c'est Delon dans **L'Éclipse** d'Antonioni !». Cela n'a rien d'un hasard puisque, dans les années 60/70, Alain Delon était une mégastar au Japon. Il a donc tout naturellement inspiré le dessinateur du manga, Kazuo Koike, comme Jennifer Connelly a, malgré elle, servi de modèle pour Emu O'Hara, sa fiancée.

Suite p. 20


Emu O'Hara (Julie Condra) : une riche héritière amoureuse de son «bourreau»

MARK DACASCOS

Grand fan de Bruce Lee, Mark Dacascos goûte aux arts martiaux dès son plus jeune âge. Et pour cause : ses parents, des autorités dans ce domaine, possèdent un dojo, une école de kung fu ! Le petit en bave mais apprend le Karaté, le Tai Kuendo, le Judo, l'Aikido, le Kendo et le maniement du sabre. À sept ans, ce gamin aux origines irlandaises, japonaises, chinoises, philippines et espagnoles, remporte son premier tournoi d'arts martiaux, le premier d'une longue série. Champion d'Italie et d'Europe de Kung Fu dans la catégorie poids moyen, de 1980 à 1982, il excelle également en gymnastique. La carrière de comédien, il s'y accroche après que, en se promenant dans le Chinatown de San Francisco, un directeur de casting lui propose une série Z. Quelques cours d'art dramatique, des séries télé, un emploi de méchant dans AMERICAN SAMOURAI et quelques séries B le conduisent pas à pas à Crying Freeman, le rôle qui pourrait faire de lui une star...

Comment, exactement, vous êtes-vous retrouvé dans *Crying Freeman* ? Parce que vous aviez préalablement travaillé avec le producteur Samuel Hadida sur *Only the Strong* ?

Cela ne s'est pas fait du jour au lendemain. C'est en 1993, en plein milieu du tournage d'**Only the Strong**, au cours d'un déjeuner avec notamment Samuel Hadida, que j'ai entendu parler pour la première fois de **Crying Freeman**. Le film en était encore au stade embryonnaire. Intéressé par la description que Samuel Hadida m'en avait faite, je me suis immédiatement procuré la bande dessinée et les mangas animés. J'ai adoré. Pendant un peu plus d'un an, Samuel Hadida et moi avons évoqué le projet, mais sa mise en œuvre s'avérait longue et complexe. Et je n'étais pas seul sur les rangs. J'ai mis toutes les chances de mon côté en faisant le forcing, moi et mon agent, auprès du producteur. C'est seulement après un déjeuner avec Christophe Gans que les choses ont bougé. Plus il s'attardait sur Freeman, se répandait en détails, plus mon désir de l'incarner grandissait. Et, à force de batailler, de lutter, j'ai fini par emporter ce rôle de rêve.

Donner corps à un personnage de bande dessinée constitue souvent une gageure pour un comédien. Était-ce le cas pour Crying Freeman ?

Ce qui fonctionne en bande dessinée ou sous forme de dessin animé ne marche pas forcément en film live. C'est justement là que Christophe Gans accomplit des miracles. Il réussit à faire beaucoup mieux que le manga d'origine, il le transcende, réinvente une multitude d'éléments, de comportements. Il élimine surtout le manichéisme, approche au plus près de la réalité. Les méchants ne sont pas si méchants ; ils manifestent un réel sens de l'honneur et forcent ainsi le respect. Le héros pas si positif. C'est un assassin après tout. Toute personnalité a deux facettes, chacun a son ying et son yang. Rien n'est simple. Même Emu invite Freeman à l'exécuter ; ses pulsions suicidaires l'y poussent.



■ Un look «beau ténébreux», très Alain Delon dans **Le Samouraï** ■



■ *L'œil menaçant, la dague tirée... Yo Hinomura est un prédateur tiré à quatre épingles* ■

Personnifier un tueur, aussi sensible soit-il, ne vous a-t-il pas moralement dérangé ? Certains comédiens refuseraient...

Si Freeman s'était limité à une fonction de machine à tuer, je n'aurais pas été intéressé par le film. Au terme d'une vingtaine de minutes, vous apprenez qu'il n'est pas devenu assassin de son plein gré. Il est sous influence des Fils du Dragon. Déconcertant tout de même de porter une certaine affection à quelqu'un qui ne soit pas tout blanc. Mais personne n'est vraiment tout blanc ou tout noir dans **Crying Freeman**. Christophe Gans préfère le gris, un stade intermédiaire. Comme dans la vie de tous les jours ! Cette ambiguïté, vous la retrouvez dans la violence, stigmatisée lors de la scène dite du Punchinello, du restaurant italien. Yo s'attaque à ses proies avec une incroyable férocité ; il poignarde un type en flammes. Mais la musique d'opéra, la beauté du cadre, des costumes et l'ampleur des plans atténuent considérablement les excès. Tout est si romantique dans **Crying Freeman**. Je dis romantique, pas cul-cul la praline, même si le film est une histoire d'amour entre deux artistes, un potier et une femme peintre.

Expliquez-nous comment vous avez dosé votre jeu en faveur de l'une ou l'autre des facettes de la personnalité de Freeman ?

A la lecture du scénario, j'ai immédiatement compris que Yo Hinomura et le Freeman sont le ying et le yang d'un même individu. Il fallait contourner un obstacle : que l'une ■ ■ ■

■ ■ ■ des facettes prenne le dessus. Tant le potier que le tueur se devaient de posséder la même intensité, la même énergie. La personne ne change pas d'une séquence à l'autre, selon qu'elle tue ou qu'elle aime. Seul son comportement s'adapte aux circonstances. Nous agissons tous ainsi, dans des situations moins extrêmes toutefois. Face à vos parents, vous ne vous comportez pas comme si vous étiez en présence de votre petite amie, de vos copains ou de votre patron. Pourtant, vous êtes la même personne. Le même à empêcher qu'une seule attitude ne prenne le pouvoir. Le cas de mon personnage dans **Crying Freeman** est rigoureusement semblable ; il ne fallait pas que je laisse un aspect de la personnalité double de Yo étouffer les autres.

Physiquement, comment vous êtes-vous préparé à un rôle aussi astreignant que celui-ci ?

Généralement, les réalisateurs me poussent à soulever des poids et haltères, à faire du body-building, à prendre de la masse musculaire. Christophe Gans l'a catégoriquement refusé. Yo Hinomura étant un artiste doublé d'un tueur, quelqu'un de profondément romantique et de souple, il ne peut décemment ressembler à un culturiste. Ce type est un tueur, pas un Narcisse qui passe son temps à surveiller la croissance de ses muscles dans un miroir ! Christophe m'a demandé de bâtir mon physique en fonction du rôle, d'éliminer toute graisse, toute rondeur superflue. Important que chaque fibre de ce corps ait son utilité. J'étais comme un chat, un ange svelte ! Pour donner satisfaction à Christophe, je me suis donc mis au régime, ai étendu mes muscles, maigri de quelques bons kilos.

Christophe Gans ne se souvient pas du tournage-course contre la montre de *Crying Freeman* en des termes particulièrement printaniers, chauds...

Ce fut un tournage exténuant, crevant. Les prises de vues ont commencé à la fin de l'automne pour se prolonger au début de l'hiver, à Vancouver, une ville qui n'est pas connue pour ses températures tropicales. Nous travaillions souvent avec un baromètre avoisinant les zéro degré. Soit il neigeait, soit il pleuvait et du gel recouvrait le sol, surtout en forêt. Évidemment, je ne portais pas une épaisse doudoune. J'étais là torse nu, habillé en tout et pour tout de pantalons de soie. Et Julie Condra, ma partenaire, n'était couverte que d'une petite robe, de soie aussi. Nous devions bouger, jouer, nous battre sans montrer que nous grelottions des pieds à la tête. La cadence était telle sur le plateau de **Crying Freeman** que nous travaillions six jours par semaine. Le septième était consacré aux répétitions et à une session de tatouage qui durait entre 8 et 14 heures. Nous n'arrêtions jamais. Tout cela était si intense, si compact que, lorsque nous ne jouions pas, nous parlions de nos personnages ! Rien n'a été facile sur le film. Même la séquence la plus intime avec Julie Condra. Nous avons dû passer une semaine presque nus dans une chambre, avec des gens tout autour de nous, même si Christophe Gans n'y avait autorisé l'accès qu'au strict minimum des techniciens. Mais je ne me plains pas ; le jeu en valait la chandelle !

■ Propos recueillis par **Marc TOULLEC** et traduits par **Didier ALLOUCH** ■

FILMOGRAPHIE

1985 **Dim Sum** de Wayne Wang *1992* **American Samouraï**/idem de Sam Firstenberg *1993* **Only the Strong** de Sheldon Lettich - **Roosters** de Robert M. Young *1994* **Double Dragon** de Jim Yukich - **Kickboxer 5, The Redemption/Kickboxer, La Rédemption** de Kristine Peterson - **Deadly Past** (TV) - **Past Tense**/idem de Graeme Clifford (TV) *1995* **Dragstrip Girl** de Mary Lambert (TV) - **Crying Freeman**/idem de Christophe Gans *1996* **The Island of Dr. Moreau/L'Île du Dr. Moreau** de John Frankenheimer - **Sabotage** de Tibor Takacs - **Drive** de Steve Wang - **DNA** de William Mesa

Mark Dacascos apparaît également dans les séries TV ***General Hospital, Doogie Howser, Dragnet*** et ***Flash.***



■ *Mark Dacascos-Julie Condra : une pose bondienne pour le potier-tueur et la riche artiste-peintre* ■

■ ■ ■ Au-delà de la correspondance physique, les deux comédiens partagent le même côté ténébreux, presque inquiétant, mêlé à une certaine vulnérabilité. S'il possède quelque chose d'inquiétant, Mark Dacascos reste néanmoins juvénile, une qualité qui ramène directement à la bande dessinée, au principe du choc paradoxal développé par Kazuo Koike. Il s'agit du fondement même de son œuvre, notamment dans «Lone Wolf and Cub», la bande dessinée à l'origine de la série **Baby Cart** où le gamin assiste, avec de grands yeux innocents, à d'effroyables massacres au sabre depuis son landeau. Même logique pour le Crying Freeman, un individu d'une très grande beauté, presque fragile, qui tue avec une stupéfiante férocité avant de verser une larme. J'apprécie le choc de ses éléments contraires, le choc paradoxal qui constitue la thématique et l'esthétique de Kazuo Koike. Voilà aussi ce qu'on retient de beaucoup de films de samouraï, dans lesquels des hommes s'étripent copieusement tandis que tournoie autour d'eux une véritable pluie de pétales de fleurs de cerisiers ! J'ai aussi apprécié que Mark Dacascos ait un physique qui ne le prédispose pas à tenir le rôle d'un assassin ; il entretient la contradiction, le paradoxe. On est loin d'un cinéma américain dont les méchants sont à l'image de leurs actes. Ce sont des musclés au front bas, couverts de balafres ! Grotesque, ringard. Et soporifique car on devine immédiatement que des types aussi moches vont s'adonner à d'affreux sévices !

En fait, le héros de *Crying Freeman* relève davantage de la figure romantique, glamour, que de l'action star à proprement parler ! Nous sommes très très loin des gros bras familiers de la baston made in Hollywood.

Je me réfère à une seule action star, Bruce Lee, qui est également un sex-symbol ! J'ai d'ailleurs demandé à Mark Dacascos de mincir, de perdre une dizaine de kilos pour qu'il ait son corps dans **Opération Dragon**. Pour qu'il retrouve ce côté extrêmement sec, sans le moindre muscle rond, cet aspect de quasi écorché vif. Non seulement c'est beau mais, de plus, cela décuple dans les combats le sentiment de puissance. Rien à voir avec les méthodes d'un Van Damme qui, pour affirmer sa force, contracte ses muscles, les gonfle à outrance. Le moindre mouvement naturel de Mark Dacascos fait ressortir ses muscles secs, nerveux, tendus comme des cordes. Une manière nettement moins artificielle d'exprimer l'agressivité du corps. Surtout que la contraction oblige le comédien à prendre la pose. Pendant qu'il adopte ses postures de Musclor, il stoppe par conséquent l'action. Mark Dacascos, par contre, demeure toujours en mouvement ! Et quand il s'arrête, il trouve des allures de matador, à l'image de Tyrone Power dans **Arènes Sanglantes**. Tyrone Power, dans **La Marque de Zorro** notamment, est avec Alain Delon l'une de mes références ultimes dans le personnage de Crying Freeman. Ce n'est pas fortuit s'ils sont davantage des sex-symbols que des vedettes de films d'action, puisque **Crying Freeman** s'adresse d'abord aux femmes. Aux femmes et aux intellectuels du film d'action dont je suis, ceux pour qui le réalisme, la brutalité à tout prix ne constituent pas les sommets de la violence à l'écran. Rien à battre que certains viennent se plaindre que les bagarres de **Crying Freeman** sont trop chorégraphiées à leur goût, que les protagonistes sont trop attrayants.

Si Brandon Lee était toujours de ce monde, lui aurais-tu proposé d'incarner le Crying Freeman ? Il semble qu'il avait le physique, la talent et les qualités athlétiques nécessaires au personnage...

Quentin Tarantino, que je connais via Samuel Hadida qui a distribué **Reservoir Dogs** en France, et Roger Avary, dont Samuel Hadida a produit **Killing Zoé**, ont surgi un jour dans mon bureau. Avec son débit habituel, Quentin m'a lancé : «Mais Brandon Lee, c'est Crying Freeman !». Il venait de voir ce nanar de **Rapid Fire** dans lequel Brandon Lee était effectivement pas mal du tout, quoique vraiment pas valorisé par le metteur en



■ *Les hommes du parrain Shudo Shimazaki sur la défensive : le Freeman n'est pas loin* ■

scène, j'éprouve certaines difficultés à rapprocher Brandon Lee du personnage de Crying Freeman. Néanmoins, j'avoue que j'ai «vendu» mon film à certains distributeurs étrangers et à mon équipe technique en le présentant comme une version «blanche» de **The Crow**, un film auquel j'ai emprunté le directeur artistique, Alex McDowell. «Blanche» parce qu'éloigné de sa crasse, de sa pénombre permanente. Mais, à l'instar de **The Killer**, j'ai voulu aller à l'encontre de **The Crow**, m'engager dans une autre direction tout en avouant son influence sur moi. En résumé, c'est en prenant le contre-pied des films que je vénère le plus que je définis ma marche à suivre, mon style. Lorsque j'ai commencé à travailler sur **Crying Freeman**, j'ai retenu de **The Crow**, un film que je considère comme réellement exceptionnel, l'impression d'un cinéma totalement libéré de toutes les conventions narratives, qui repose sur un décalage par rapport à la réalité, sur une porte ouverte sur l'onirisme. Toutefois, lorsque des copains me félicitent en disant «**Crying Freeman** est mieux que **The Killer**», j'accepte mal le compliment parce que je sais qu'ils se trompent. S'ils préfèrent **Crying Freeman**, c'est uniquement parce qu'ils y sont rentrés plus aisément du fait de sa nationalité occidentale. Je sais que **Crying Freeman** est vraiment tout petit petit comparé à **The Killer**, à **The Crow**, des films incandescents, d'une qualité exceptionnelle. Je sais que je suis un petit joueur sur un stade où se produisent des champions comme John Woo et Alex Proyas. Mais, en sport, l'important est de participer. Et je participe !

Dans quelle mesure *Crying Freeman* est-il pour vous un film personnel, un film qui se rattache à tout un passé cinéphilique...

Né en 1960, j'ai surtout grandi avec le cinéma populaire des années 70, une époque bénie, incroyablement riche en matière de cinéma. Je voyais alors des films d'épouvante allemands d'après Edgar Wallace, des thrillers horrifiques italiens, des films d'arts martiaux et de sabre en provenance de Hong Kong, des films de grands monstres japonais... Tout ça composait une sacrée bouillabaisse, un drôle de couscous plein de morceaux de viande en provenance de tous les horizons... **Crying Freeman** m'a permis de voyager à travers ma mémoire cinéphilique. Capital dans la mesure où la modestie relative du budget ne m'offrait pas des billets d'avion pour les quatre coins du monde. Il fallait donc rester à Vancouver, y compris pour les séquences situées en Chine et au Japon. À moi de voyager à travers mes souvenirs en reconstituant les séquences «étrangères» pour leur donner un maximum d'authenticité. Ces scènes ont été réalisées dans un style qui correspond exactement au pays où elles sont censées se dérouler. C'est tout particulièrement probant pour le Conseil des Dragons situé en Chine. J'ai poussé le vice jusqu'à prendre une pellicule qu'utilisent les cinéastes chinois ou japonais chez eux. Cela donne l'impression que nous nous sommes réellement déplacés sur un autre continent, que le film bouge dans l'espace. Les Japonais n'y ont vu que du feu : ils pensent que j'ai vraiment installé le plateau sur l'île d'Hokkaido et dans la banlieue de Tokyo. De même, j'ai scrupuleusement tenu à ce que ce soient des Chinois qui interprètent les Chinois, que des comédiens japonais incarnent les yakuzas. Préserver les ethnies compte beaucoup et c'est également une marque de respect, chose dont se moquent généralement producteurs et réalisateurs américains. Ce n'est parce que nous autres occidentaux peinons à mettre une nationalité précise sur les asiatiques que les asiatiques ne se distinguent pas entre eux ! Si **La Proie**, **Soleil Levant** et **Black Rain** ne sont pas sortis au Japon, c'est justement une conséquence du n'importe quoi du casting. Voir le Chinois John Lone incarner un Yakuza dans **La Proie** tient du gag pour les Japonais, du gag raciste ! Quand le même John Lone essaie péniblement de parler leur langue, c'est carrément du Benny Hill. Mais ces mêmes spectateurs peuvent regarder **Crying Freeman** car les Japonais ne sont pas des Coréens ou des Vietnamiens ! **Crying Freeman** a donc été tourné en anglais bien sûr, mais également en japonais et cantonnais. Je me suis battu pour l'obtenir.

Durant la postsynchronisation, des contrôleurs ont supervisé les dialogues, veillant à ne laisser passer aucune erreur. Même sur le plateau, mon conseiller japonais, Moto Kalu, pouvait à tout moment intervenir, même au milieu d'une prise, si quelque chose clochait à ses yeux. Effectivement, il a crié «stop» à une reprise parce que, au fond du cadre, un figurant saluait ses pairs de manière douteuse. Après répétition du salut japonais, il a retrouvé son poste. Même topo pour la partie chinoise dont mon monteur, David Wu, surveillait tous les aspects.

Je crois que John McTiernan, pour son premier film, **Nomads**, aurait dû travailler ainsi, épargner à Pierce Brosnan de machonner vaille que vaille un français extrêmement suspect à nos oreilles. Un véritable gag malgré l'intérêt que l'on peut porter à l'œuvre ! Je ne voulais pas que les asiatiques perçoivent **Crying Freeman** comme un gag. Je ne crois pas que les occidentaux soient sensibles aux détails de la reconstitution, à ce raffinement. Toutefois, ils le sentiront. Notamment lors des funérailles de Shimazaki. Vous ne vous dites pas : «C'est vraiment ainsi que cela se passe», mais vous vous en doutez. Cette scène possède la juste dimension des funérailles, l'intimité nécessaire, cet aspect rituel. Les Américains, quant à eux, y auraient entassé des tonnes de fleurs, des dizaines de figurants, d'immenses portraits du défunt ! Même si **Crying Freeman** est une fantaisie, il se devait d'intégrer des éléments réalistes, y compris dans les plus intimes détails.

Comment injecter autant de références, de détails, de «textures» à un film tourné dans une précipitation pareille, dans la panique presque. Il doit y avoir une astuce technique quelque part ! ■ ■ ■



■ *Perché sur une porte dans la chambre d'Emu, Freeman satisfait son public féminin !* ■



■ *Hier potier, aujourd'hui «chose» des Fils du Dragon* ■

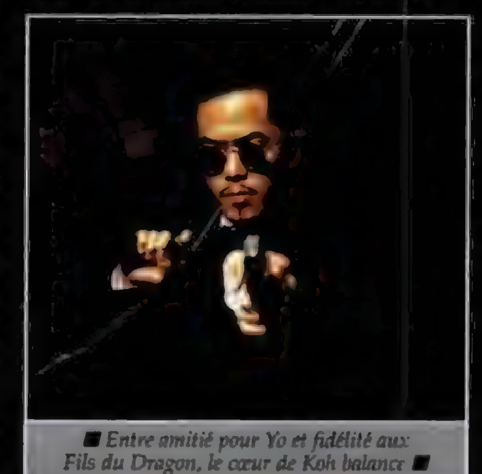
■ ■ ■ Normalement, **Crying Freeman** n'aurait pu être mené à terme en quarante jours. Trop de décors différents, trop d'action, trop de cascades, trop de gunfights... Comment surmonter cet obstacle ? En travaillant simultanément avec deux équipes, la clef même de la réussite du film. Lorsque vous n'employez qu'une équipe, le moindre déplacement sur un autre plateau prend des allures de déménagement, avec camions, démontage du matériel. Pour éviter cette perte considérable de temps, nous avons monté cette seconde équipe dirigée par Bill Gereghty, assistant de Sam Peckinpah depuis **Le Convoi** jusqu'à sa mort. Dès qu'il m'a annoncé avoir collaboré avec Sam Peckinpah, un ange est passé, je l'ai mis sur un piédestal, lui qui, généralement, ne recueille pas plus de considération qu'un simple ouvrier. Le fait de bénéficier d'une véritable position à l'intérieur d'un film, d'entretenir un véritable dialogue avec le metteur en scène l'a gonflé à bloc. Et Bill Gereghty a énormément donné à **Crying Freeman**, tout en prenant son pied. Non seulement il respectait le story-board, mes indications, mais, de surcroît, il apportait de petits quelque chose inestimables. En fait, avec lui, je bénéficiais de ce que John Woo avait trouvé en Ching Siu-Tong sur **The Killer**, quelqu'un qui tournait selon les directives, tout en prenant des initiatives, en apportant des idées de plans. Bill Gereghty comprenait parfaitement mon style et y a apporté son expérience de vieux routier ! J'accorde beaucoup d'importance à sa précieuse collaboration car seul, vous ne pourriez jamais tourner un film. C'est rigoureusement impossible, quoi que prétendent ces pamphlets sur la politique des auteurs. Mon cul sur la commode ! Le cinéaste ne travaille pas en solo : il y a une équipe autour de lui, une tribu dans laquelle il s'impose en leader. Les films signés John Carpenter sont en fait des films générés par la tribu de John Carpenter.
Le réalisateur est celui qui communique la première impulsion, à l'image du chef d'orchestre qui tape de sa baguette sur le pupitre pour lancer les musiciens. C'est la qualité des rapports humains, la qualité des conflits même, qui bâtit le film, bien plus que le démiurge, paradant sur le plateau en prétendant tout savoir, apporter une solution à chaque problème.

Esthétiquement, *Crying Freeman* est un film beau, léché, mais on n'y retrouve pas les combines techniques qu'emploient les cinéastes américains pour donner une certaine tenue plastique à leur film. Un choix délibéré de ta part ?

Pas question de travailler selon les normes esthétiques, souvent employées au cinéma, de la publicité. Noyer les décors de fumée, placer des ventilateurs devant des sources de lumière, utiliser des filtres de couleur... Les couleurs de **Crying Freeman** découlent des éléments que nous avons mis en place, un travail d'ensemblier que j'ai hérité de mon père : il réparait des antiquités ! Donc, instinctivement, je demandais des nuances dans les revêtements muraux, la tapisserie... Plus que les couleurs, je tenais à ce que le public ressente les textures, les matières, notamment en ce qui concerne le temple du final, un monument construit en polystyrène. Peu à peu, les intempéries, l'humidité l'ont usé, le lichen s'est installé... Une dégradation bénéfique car elle donne de la consistance au décor. Elle le rend crédible, palpable même. Le spectateur perçoit le moindre détail, le tapis de mousse par là, les brins d'herbe ailleurs. Je me suis très largement inspiré des films de samouraï des années 60, de la *Daei*, pour échafauder la plastique générale de **Crying Freeman**. Dans ces films, on remarquait jusqu'au moindre élément de mobilier. J'aime ça.
Je rigole doucement lorsqu'on me dit que **Crying Freeman** est un film américain. Mais il n'a rien d'américain, excepté la finition des cadres, le son DTS... La mécanique, l'huile le sont, mais sûrement pas la carrosserie, à 100 % italo-japonaise. Japonaise pour le manga, l'aspect visuel de la seconde partie, l'esprit. Italienne pour la première moitié, très latine, pour également le flash-back avec la Sorcière. Italo-japonais, mon sketch de **Necronomicon** l'était déjà, sous la double influence des films gothiques de Mario Bava et des contes fantastiques japonais de la même période. **Crying Freeman** ne ressemble effectivement pas au cinéma contemporain, extrêmement naturaliste. Il adopte les préceptes du cinéma américain des années 60, les derniers jours de la splendeur des grands studios. C'est-à-dire la présence effective à l'écran des «productions values», les beaux décors, les beaux costumes, l'insistance sur la beauté des comédiennes... Les producteurs dépensaient de fortes sommes et insistaient pour que cela se voit. Dans ce sens, **Crying Freeman** est un film rétrograde, qui renvoie des années en arrière. Je le revendique !

On raconte que le tournage de *Crying Freeman* ne fut pas ce qu'on appelle une partie de campagne, un paisible pique-nique en forêt...

Pour vaincre les obstacles, obtenir coûte que coûte ce que je voulais, je me suis reposé sur une seule chose : ma sensibilité, ma sentimentalité.



■ *Entre amitié pour Yo et fidélité aux Fils du Dragon, le cœur de Koh balance* ■



Plébiscité dans le monde entier, «Crying Freeman» le comic-book s'est imposé dès sa parution comme l'un des fers de lance de la culture manga. Logique, puisque derrière ce succès, on retrouve deux stars absolues du genre, les premiers à avoir compris que la BD japonaise n'exploserait vraiment que le jour où elle saurait s'ouvrir au reste du monde...
A l'origine de «Crying Freeman», on trouve l'un des «sensei» les plus reconnus de l'industrie nippone du neuvième art : Kazuo Koike, considéré (avec raison) depuis la mort d'Osamu Tezuka comme rien de moins que le plus grand scénariste du manga moderne. Personnalité hors du commun, Koike ne se destinait pourtant pas dès sa prime jeunesse aux petits mickey, puisqu'il occupa durant quelques années un très haut poste au Ministère de l'Agriculture nippon, avant de devenir joueur professionnel de Mah Jong !
C'est en 1969 que son nom commence à être connu des bédéphiles de l'archipel, quand il participe avec le dessinateur Takao Saito à la création de Golgo 13, tueur à gage impavide et joliment amoral qui devient dès sa sortie un hit monumental. L'année suivante, associé à Goseki Kojima, il crée le personnage aujourd'hui légendaire de Kozure Okami (Baby Cart en France), qui inspirera une série de films hallucinants. Véritable révolution, «Baby Cart», au fil de ses 8.400 pages, montre brillamment ce qu'est le système Koike : une réinterprétation de l'histoire, sous-tendue d'un discours dangereusement subversif déboulonnant sans remords les bases de la féodalité nippone, le tout enveloppé dans des séquences hautement délirantes, sanglantes et ultra-sexuées, dignes d'un sérial fou. Toutes ces sortes de choses que l'on retrouvera (dans des proportions moindres) quelques années plus tard dans «Crying Freeman».

C'est d'ailleurs en 1973, au plus fort du succès de «Kozure Okami» que Koike rencontre Ryôichi Ikegami, dessinateur alors débutant et futur créateur du tueur à la larme, mais aussi de «Maï The Psychic Girl» et du très gay «Sanctuary». Ikegami, que l'on a trop souvent considéré comme un «manga-ka» de génie, ne doit en fait sa notoriété qu'à sa grande culture de la BD mondiale, qui lui a permis de recopier un peu partout les éléments qui ont construit son style.
Grand fan de comic-book américain, et plus particulièrement de Neal Adams, il tente dans ses premières œuvres des cadrages torturés et des encrages profonds.



■ *Freeman impérial, tel qu'il apparaît dans la bande dessinée originale (Éditions Glénat)* ■

Le résultat est désastreux d'un point de vue esthétique, mais indéniablement exotique pour le public nippon qui en fait une star, notamment quand à la fin des seventies il met en place la version japonaise de «Spiderman», qui fera selon l'humeur hurler de terreur ou de rire tous les amateurs de Steve Ditko et John Romita. Au fil des œuvres, Ikegami trouve néanmoins ses marques grâce à un sens de l'action tout à fait probant. Pour le reste, il donne le change en cadrant les visages étrangement semblables de ses personnages toujours de la même manière, se contentant pour les fonds de reproduire des photographies.
Intelligemment, Koike comprend vite les limites mais aussi tout ce qu'il y a à tirer du graphisme très ouvert vers l'Occident d'Ikegami. Après quelques essais assez roboratifs pour les fans de curiosités violentes, comme l'impayable «Kizuoibito» («Wounded Soul») un polar ultra-brutal et franchement pervers, le duo Koike-Ikegami crée en 1986 «Crying Freeman», dans le magazine *Big Comics*, un pur ouvrage destiné à un public d'hétérosexuels au sang chaud désirant tromper l'ennui, comme disait le grand Ian Fleming. Le succès de la série est instantané. Mélangeant habilement la tradition des séries B yakuzas, l'énergie des polars de Hong Kong, le tout saupoudré de quelques scènes ultra-violentes et de quelques séquences de sexe torride, «Crying Freeman» consterne les censeurs et enthousiasme les teenagers. Traduite sur les cinq continents, la série devient un véritable phénomène, et participe à l'avènement de la «Manga-culture» internationale. Logiquement, Koike et Ikegami mettent en place plusieurs suites à cette première histoire (celle qui inspira le film de Christophe Gans), avec disons-le franchement beaucoup moins de réussite. Délaissant le thriller couillu des premiers chapitres, Freeman devient en effet au fil des séquelles une sorte de super-héros invincible et, promu chef des 108 Dragons, perd le peu d'humanité qui lui restait pour se plonger toujours plus loin dans des aventures flirtant régulièrement avec la parodie, dans lesquelles des ennemis monstrueux et sans âme s'agitent en vain à mettre en place des complots dignes de séries Z. Mieux vaut faire l'impasse sur ces derniers épisodes et préférer de très loin le long métrage que vous allez découvrir, qui rend enfin toute sa dignité au personnage. Il était temps !

■ Julien CARBON ■

Mon amour pour un certain cinéma ferait obligatoirement le lien entre les diverses composantes, influences de **Crying Freeman**. Cependant, je n'ai pas, du moins consciemment, abondé dans le sens des références sur le plateau. Je me suis immergé dans le film ; j'ai laissé ma passion pour le cinéma que j'aime s'exprimer librement. Reste que je revendique totalement toutes les références que les gens remarquent. Lorsque le critique des *Cahiers du Cinéma* cite le **Danger Diabolik** de Mario Bava, je ne peux qu'être satisfait !
De toute manière, un tournage pareil ne laisse pas le temps de réfléchir, de gamberger. Un vrai boulot de stakhanoviste ! La majorité des plans ont été bouclés en une prise, deux maximum ! Il fallait aller vite, particulièrement pour les séquences situées dans l'île d'Hokkaido que nous avons tournées dans une forêt près de Vancouver. A trois heures de l'après-midi, il faisait nuit noire car la lumière, filtrée par les arbres, ne passait plus. Quel calvaire ! Les conditions météo étaient effroyables ; la température tombait à moins dix, il pleuvait brusquement des cordes, après quoi nous pataugions dans la gadoue et nous luttions contre la neige avec des canons à vapeur. Une expérience douloureuse. J'ai fait ce film comme un troufion en Forêt Noire. En treillis et avec trois paires de chaussettes superposées. Honnêtement, je n'ai pris que très peu de plaisir à réaliser **Crying Freeman**. Bien sûr, aujourd'hui, j'évoque plutôt les bons moments un peu comme on se souvient du service militaire ! Si, je me souviens d'une journée où j'ai pris mon pied, une journée dont le plan de travail prévoyait trois scènes : le conseil des Fils du Dragon, le kidnapping dans le hall et celle de la galerie d'art. Impossible en principe : au moins une scène devait passer à l'as ! Mais j'y suis parvenu ! C'est dans ce genre de circonstances que l'on mesure réellement les capacités de survie d'un metteur en scène, sa capacité à faire le gros dos pour résister aux pressions. Résister à la pression de ce producteur canadien qui, dès que je me tournais vers lui, regardait sa montre. Il faut dire que la première semaine de travail m'a sérieusement mis le pied à l'étrier. Parce qu'il devait présenter des extraits


■ Lady Hanada, «le personnage le plus intéressant du film», dixit Christophe Gans ■

du film dans le but de le vendre au Marché du Film de Milan, Samuel Hadida, le producteur, m'a demandé de tourner en priorité des gunfights, des explosions, des poursuites... Généralement, on démarre doucement, par des dialogues, pour se mettre progressivement dans le bain. Moi, j'ai eu droit à un sérieux baptême du feu !
Ce n'était rien par rapport au conflit qui allait survenir, latent dès le troisième jour. L'équipe s'est divisée en deux camps, ceux qui me soutenaient et ceux qui pensaient que j'étais dingo. Je suis effectivement arrivé sur le plateau, bercé par une conception idéaliste du cinéma, du rêve plein la tête. Et je me suis heurté à des techniciens, par ailleurs très gentils, qui penchaient vers une conception syndicaliste. Pour eux, je n'étais qu'un jeunot sans expérience ou presque. Pour eux, nous étions en train de travailler sur un téléfilm, un budget compris entre 8 et 9 millions de dollars. Pas question que je fasse sur leur dos un film qui paraisse en avoir coûté trente, sous prétexte que j'étais ami avec le producteur. Pas question que je transgresse les règles. Ainsi, ceux qui auraient dû être mes plus fidèles lieutenants, le premier assistant et le directeur de la photographie, se sont élevés contre moi, soutenus par le producteur canadien. Un matin, en pleine forêt, gelant et trempé, j'ai lu de la haine dans leur regard. Ils ont même tenté de me convaincre de mettre la pédale douce, de dépasser l'agenda. Je me devais de respecter mes engagements vis-à-vis de Samuel Hadida et des autres producteurs. Nous en sommes même arrivés à nous insulter en public. Difficile de garder son calme lorsque, sur le plateau, vous devez composer avec des gens qui vous regardent en chien de faïence, des types dénués de passion. A l'opposé, David Wu et Bill Gereghty m'apportaient beaucoup. Le premier : le talent de quelqu'un qui a monté quelque 350 films depuis **La Rage du Tigre** de Chang Cheh. Le second : l'efficacité de quelqu'un pour qui quelques secondes suffisent à régler des problèmes qui me mobilisent bien plus longtemps.
Au trentième jour, après que la tumeur se soit bien développée, nous avons renvoyé les dissidents pour poursuivre le tournage en équipe réduite, une équipe essentiellement composée de mes partisans. Un vrai petit commando. Après coup, j'ai projeté **Crying Freeman** au chef opérateur remercié des suites de nos différends. Il m'a confié une chose terrible, terrible pour lui : «J'ignorais que je faisais ce film-là». Autrement dit, il travaillait sans le savoir sur une production qu'il considère désormais comme la plus honorable de sa carrière !
A moi maintenant d'échapper à l'influence de **Crying Freeman** que j'ai déjà refusé de prolonger sous forme d'une série télé. Je préfère répondre présent à des propositions venant du Japon pour l'adaptation live du manga **Patlabor**, et de Hong Kong pour un film d'action avec l'une des plus grandes star d'Asie. Rien ne me fait plus plaisir !

■ Propos recueillis par **Marc TOULLEC** ■

■ *Arme blanche, œil mauvais... Freeman honore sa réputation d'assassin d'élite dans un final très «samouraï»* ■

KAMUI

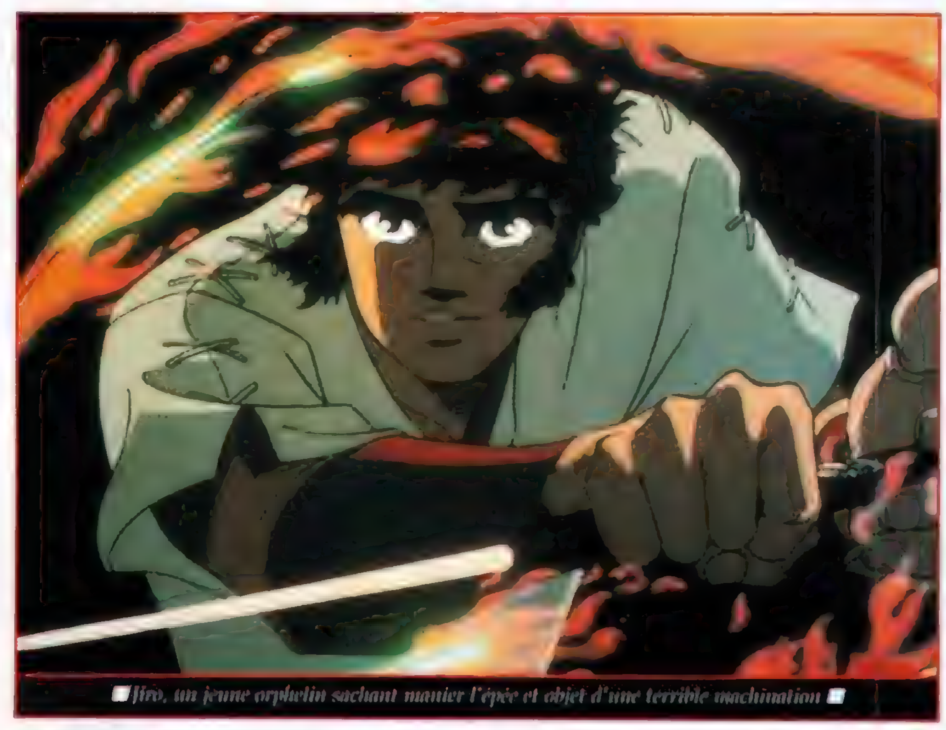
La série des MEGALOPOLIS, MACROSS, FINAL FANTASY... Et aujourd'hui la sortie vidéo de KAMUI, datant de 1985, un nouveau chef-d'œuvre enfanté par Rin Taro, un disciple du grand Osamu Tezuka, une saga animée mêlant film d'aventures, film de sabre et discours politique...

Que l'on aime l'animation japonaise ou pas, il n'est plus possible, aujourd'hui, d'en ignorer le phénomène. Les années soixante-dix sont loin et avec elles l'époque où l'on pouvait considérer cette forme d'expression comme un feu de paille décérébrant pour nos chères têtes blondes. Le temps a passé, la bande dessinée européenne et le comic book américain ont été irrémédiablement bouleversés par ce vent nouveau venu d'Extrême-Orient (Frank Miller en est un exemple édifiant), et l'industrie cinématographique nipponne s'est dans un bel ensemble reconvertie à l'animation qui, de fait, représente aujourd'hui l'un des derniers bastions du cinéma de genre. Cinéma ? Sûrement excessive pour une bonne partie de la production qui abreuve les télés ou sort directement en vidéo, l'appellation trouve chez certains auteurs une véritable justification : Rin Taro est de ceux-là. Formé par Osamu Tezuka, génie ignoré en France mais immensément respecté au Japon, le jeune Rin Taro développe dès ses débuts un projet fou : il fera de l'animation mais il sera cinéaste. Metteur en scène. Aujourd'hui parfaitement admise, cette ambition est alors profondément novatrice, au sein d'un mouvement qui cherche avant tout à concurrencer Walt Disney sur le terrain du cartoon. Il devient ainsi, avec Myazaki, le premier créateur de dessins animés à intégrer à son œuvre des effets et des techniques purement cinématographiques, faisant exploser le cadre graphique et conceptuel de l'animation traditionnelle. **Kamui no ken** («l'épée de Kamui», du nom d'un clan Ninja) est un de ses films les plus aboutis, en même temps que l'une des œuvres maîtresses de l'histoire du manga animé.

■ Le machiavélique Tenkaï, un faux moine bouddhiste qui aime tirer les ficelles ■

Près de dix ans ont passé depuis la réalisation de ce film exceptionnellement long, véritable saga, à la fois film politique, film d'aventures et film de sabre. Située pendant la période de la restauration de Meiji (ou Bakumatsu : c'est l'époque qui voit la fin du règne du Shogun et le retour au pouvoir de l'empereur), l'action peut paraître confuse pour qui n'est pas au fait de la tumultueuse histoire politique de l'archipel. Résumons-la. Jiro, un jeune orphelin, est injustement accusé du meurtre de sa famille adoptive. Pourchassé par les habitants de son village, il est sauvé par un moine bouddhiste, Tenkaï, qui lui livre le véritable assassin puis l'élève en le formant aux techniques du Ninjitsu. Jiro ne tarde pas à comprendre qu'il a été trompé par Tenkaï, et que l'homme qu'il a tué était en réalité son père. Tenkaï se révèle être un monstre sans pitié, responsable de la mort de tous les proches de Jiro. Ce dernier devient l'enjeu d'une terrible lutte d'influence entre différents clans Ninjas et l'instrument d'une machination qui vise à empêcher le retour de l'Empereur au pouvoir. Ses aventures mèneront Jiro jusqu'aux Etats-Unis, à la recherche d'un fabuleux trésor convoité par Tenkaï pour financer son complot.

Multipliant les rebondissements scénaristiques et les personnages secondaires, Rin Taro construit une fresque somptueuse et nous fait parcourir la moitié du globe sans perdre de vue la quête personnelle du héros. On le voit, il est ici question de voyage initiatique, motif récurrent de la culture japonaise, et particulièrement du chambarra, ou film de sabre. Hormis sa digression américaine, le film se place en effet résolument dans la tradition de ce genre aujourd'hui en hibernation prolongée. Que ce soit sur un



■ Jiro, un jeune orphelin sachant manier l'épée et objet d'une terrible machination ■

■ Jiro face à Hoyuki : les débuts mouvementés d'une romance impossible ■

plan narratif (la tragédie familiale, l'errance, l'art guerrier comme voie vers la sagesse...) ou visuel (la relation avec la nature), **Kamui** s'intègre à la tradition cinématographique japonaise, et ignore les habituels robots géants et autres cités futuristes qui peuplent l'ordinaire du manga. Les courses de Jiro dans la forêt, le déchaînement des éléments, le sens aigu du mélodrame, l'argument politique, la dimension épique, tout cela est étonnement familier à l'amateur de cinéma nippon, et rend hommage à un âge d'or aujourd'hui malheureusement révolu.

Quant au traitement graphique, il est, lui, véritablement révolutionnaire. L'onirisme si particulier de Rin Taro est ici à son apogée, créant un monde distordu, régulièrement lacéré par les lames et les shuriken de Ninjas furieux, lors des multiples combats qui sont autant de visions suffocantes, hallucinantes de beauté. Jiro passe le film à affronter des créatures surpuissantes lancées à ses trousses par un Tenkaï qui préfigure le Kato de **Tokyo the Last Megalopolis** : une incarnation du mal, une entité démoniaque qui semble tout contrôler. Saupoudré ça et là de séquences quasi-fantastiques - la plupart des adversaires de Jiro ont des pouvoirs surnaturels - **Kamui** est l'occasion pour Rin Taro de mettre au point un langage filmique très novateur à l'époque (1985), qui renvoie bien sûr à la tradition du manga, mais dont certaines audaces remontent beaucoup plus loin et font écho à l'œuvre d'un des plus grands génies de l'histoire du cinéma japonais : l'auteur de **La Vie d'un Tatoué**, Seijun Suzuki. Ellipses narratives mais aussi ellipses visuelles ultra risquées sont ainsi légion dans un film où «l'éclairage» et le rythme sont constamment déchirés, n'ayant plus pour règle que l'inspiration démente d'un cinéaste d'exception.
Il aura fallu dix ans pour venir à bout de ce projet, dix ans à une équipe constituée de la crème des animateurs (Rin Taro, mais aussi Takuo «Capitaine Flam» Noda et bien d'autres...) pour concevoir et réaliser ce que l'on peut sans problème considérer comme l'un des monuments d'un art qui n'a pas fini d'étonner. Par son ambition et l'étendue de ses références (cinématographiques, littéraires - il s'agit d'une adaptation d'un roman de Tetsu Yano - et mêmes bibliques...), ce film a contribué à l'impact international d'un genre toujours plus ou moins en recherche de crédibilité. Dix ans ont passé. **Kamui** n'a rien perdu de sa puissance évocatrice ni de sa perfection technique. Il n'est pas trop tard pour le découvrir.

■ **Léonard HADDAD** ■

Katsumi & Polygram Vidéo présentent ***KAMUI (KAMUI NO KEN/THE DAGGER OF KAMUI*** - Japon - 1985) **direction de l'animation de** Takuo Noda **direction artistique de** Takamura Mukuo **musique de** Ryudo Uzaki **photographie de** Nyao Yamaki **design de** Moruo Murano **idée originale de** Tetsu Yano **réalisé par** Rin Taro

édité dans une très honorable version française

actuellement disponible à la vente 2 h 12

THE HARD
chasseur de primes

Le manga animé fait son ARME FATALE, un scrupuleux inventaire des clichés du polar américain...

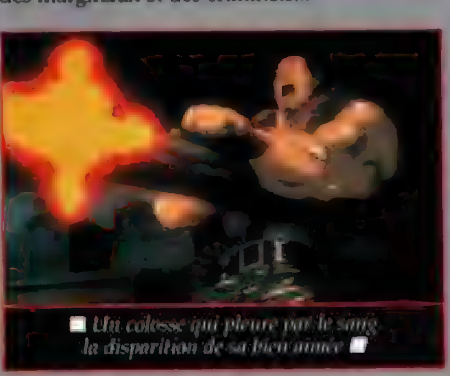


■ Hard, le bien nommé, un Josh Randall japonais installé à New York ■

Un manga animé qui lorgne du côté du film d'action à l'américaine. Implanté à New York, son héros se nomme Hard, chasseur de primes d'origine japonaise dont tous les gains vont presque intégralement à la pension alimentaire de son ex-femme et à sa petite fille. Malgré une bobine façon Prince Zaphir, c'est un dur comme son nom l'indique. À deux doigts de prendre un repos mérité, il accepte la filature de Freddie, un punk spécialisé dans la petite délinquance. Mais Hard n'est pas le seul à lui filer au train. Il y a aussi un colosse hargneux et son amie androgyne qui, pour l'atteindre, enlèvent sa protégée, une petite aveugle, et éliminent un concurrent, Tyrone, un autre chasseur de primes. Freddie aurait effectivement en sa possession une précieuse disquette, laquelle contient des informations embarrassantes sur des hôpitaux s'adonnant au trafic d'organes humains. Le meneur de ce commerce : un prêtre convaincu qu'il rend service à la collectivité en prélevant foies, reins et cœurs sur des marginaux et des criminels...

Un découpage ultra cinématographique pour ce polar musclé ainsi que des situations, des lieux bien connus. Un club de strip-tease, une spectaculaire poursuite automobile, des bas-fonds où grouille évidemment la vermine, une voix-off désabusée dans la tradition du film noir, la pluie sur le pavé, trench-coat, les néons... Tetsuya Saruwatari affectionne les clichés du genre et les références (**The Killer** tout spécialement pour la gamine frappée de cécité et le dénouement dans l'église). Reste que les folies destructrices du manga prennent le dessus lorsque les méchants arrosent de plomb les gentils. Lorsque l'ecclésiastique mutilateur revèle sa véritable nature et charge ce bon vieux Hard, efficacement armé d'un bistouri... Si l'animation n'atteint pas loin s'en faut les sommets, elle demeure convenable, attachée à donner corps, malgré les restrictions économiques et techniques, à un story-board qui mange d'un féroce appétit au râtelier de tous les succès et classiques du polar yankee. Il n'est pas injurieux de prétendre que **The Hard** en constitue un ersatz.

■ **Marc TOULLEC** ■



■ Un colosse qui pleure par le sang la disparition de sa bien aimée ■

KamiKazé/Animé Virtual présente ***THE HARD - CHASSEUR DE PRIMES (THE HARD - BOUNTY HUNTER*** - Japon - 1995) **créé par** Tetsuya Saruwatari **design de** Masami Suda **musique de** Seichi Kyoda **scénario de** Megumi Hiyoshi **produit par** Haruo Sai - Hideki Kama & Tomoshisa Abe **réalisé par** Shunji Ohga

édité dans une version doublée par des comédiens de patronage

actuellement disponible à la vente 50 mn

Après TIMECOP, Van Damme et Peter Hyams dans un «piège de glace» explosif !

mort subite

le roi du stade

PETER HYAMS

Jazzman, batteur à Birdland et à Newport aux côtés de Bill Evans et de Maynard Ferguson, peintre, photographe, journaliste-présentateur à CBS, documentariste au Vietnam... Peter Hyams ne s'improvise pas cinéaste du jour au lendemain. Lorsqu'il le devient, après un court passage à la télévision et quelques scénarios (UN ESPION DE TROP, LE CHASSEUR), il contribue au renouveau de la science-fiction du début des années 80 (OUTLAND, remake extraterrestre du TRAIN SIFFLERA TROIS FOIS avec Sean Connery dans le rôle du shérif, 2010, suite légitime de 2001, L'ODYSSÉE DE L'ESPACE), injecte un sang neuf à un polar à priori convenu (LA NUIT DES JUGES avec Michael Douglas contre des magistrats adeptes de la justice de l'Inspecteur Harry et Charles Bronson), dénonce les manipulations permises par le pouvoir de l'image (CAPRICORN ONE et ses premiers pas sur Mars tronqués)... Beaucoup de réussites à son actif, mais également quelques films très très mineurs (DEUX FLICS À CHICAGO, PRESIDIO, LE SEUL TÉMOIN). TIMECOP le remet en selle et, toujours avec Van Damme, MORT SUBITE rappelle son sens de l'efficacité, son punch. Avant qu'il ne retourne au fantastique avec THE RELIC, histoire de musée, d'ADN et de monstres préhistoriques formellement belliqueux...

■ Un pingouin flingueur et bourreau d'enfant : les Pittsburgh Pingouins n'en demandaient pas tant ■

Après le succès de *TimeCop*, est-ce vous qui avez insisté pour travailler à nouveau avec Jean-Claude Van Damme ?

Les choses ne se sont pas déroulées ainsi. Le producteur Moshe Diamant m'a envoyé le manuscrit du scénario de Gene Quintano. Je l'ai trouvé plutôt bon, malgré ses points communs avec **Piège de Cristal**. Ce n'est qu'ensuite que *Universal* a accepté de financer le projet. Puis ce fut au tour de Jean-Claude Van Damme de s'intéresser à **Mort Subite**. Le film n'ayant pas été écrit pour un comédien en particulier, il m'a fallu revoir toute une partie des dialogues en fonction de sa présence. Je les ai sensiblement modifiés comme un tailleur ajuste un vêtement à sa clientèle. Il est évident que Jean-Claude Van Damme ne peut pas formuler les mêmes dialogues que Michael Douglas, déjà du fait que l'anglais n'est pas sa langue maternelle et que son jeu passe énormément par sa présence physique. À l'exception de ces quelques aménagements mineurs, **Mort Subite** n'a guère évolué. Nous nous sommes tenus à l'histoire de cet ancien pompier, traumatisé par la mort d'une enfant dont il se sent responsable. Si Jean-Claude a accroché, c'est justement parce que Darren McCord, son rôle, révèle ses émotions, ses angoisses, ses failles surtout. Plus que l'action à proprement parler, cet aspect de **Mort Subite** l'a particulièrement motivé.

Vous souvenez-vous de votre première réaction à la lecture du scénario de *Mort Subite* ? N'était-ce pas du genre : «Mais c'est *Piège de Cristal* on ice !» ?

Non, c'était catégoriquement : «C'est **Piège de Cristal** !». J'ai ensuite réfléchi pour me dire que **Mort Subite** serait parfait après quelques retouches, afin de l'écarter de l'influence du film de John McTiernan. Vous savez, lorsque je me plonge pour la première fois dans un scénario, je ne suis guère tenté par l'analyse du manuscrit ; je visualise les événements décrits, je me projette l'histoire. Celle de **Mort Subite** était plutôt excitante, et pas bête du tout. Je me suis immédiatement rendu compte de la masse de travail demandée, mais cela ne m'a pas fait passer l'envie de mener le projet à terme. J'aurais pu me simplifier l'existence en revoyant **Piège de Cristal**, **Un Tueur dans la Foule** et **Black Sunday** pour le principe d'un stade rempli de spectateurs pris en otage, mais je m'y suis catégoriquement refusé. Pour éviter le plagiat, mieux vaut résister à la tentation, ne pas glisser les cassettes des films qui se rapprochent du vôtre dans le magnétoscope ! Je me connais : si je trouve quelque chose de bon là-dedans, je ne peux pas m'empêcher de le copier. Une réaction que je considère plus logique que malhonnête intellectuellement. Toute comparaison me rend paranoïaque !

Vous ne tarissez pas d'éloges concernant Jean-Claude Van Damme. Expliquez-nous votre attachement à l'homme, à l'acteur...

■ Darren McCord (Jean-Claude Van Damme), l'arme au poing dans la salle de musculation de l'Arena, un stade riche en «caches» ■

Je suis du genre à devoir apprécier humainement les gens avec qui je travaille. Lorsque vous côtoyez un comédien tous les jours sur un plateau, pendant de longues semaines, vous ne pouvez pas entretenir uniquement de froids rapports professionnels. Pour que cet acteur colle à son personnage, il faut que le metteur en scène entretienne avec lui une relation qui soit plus chaleureuse. Une grande partie de ma tâche consiste justement à bien connaître mes interprètes, à devenir un proche, et à me tenir présent à leurs côtés. Je pense, sans prétention, que si Jean-Claude donne le meilleur de lui-même dans **TimeCop** et **Mort Subite**, c'est du fait de cette présence. En le côtoyant longuement, je me suis aperçu qu'il possédait des qualités que les autres réalisateurs n'avaient jamais dévoilées à l'écran. Ce sont la gentillesse, la vulnérabilité, la douceur, l'humour... Elles accentuent sa différence avec les autres vedettes de cinéma d'action, le rendent plus émouvant. Donc plus attirant, surtout vis-à-vis des femmes. Elles l'adorent ! Le Van Damme que vous connaissez cogne, frappe, dégaine. Au contraire, j'ai tenu à le mettre en scène tel qu'il est dans la vie de tous les jours, en tant qu'homme.

Par le passé, vous avez travaillé avec Sean Connery, Gene Hackman, Roy Scheider et Michael Douglas. Diriger Van Damme, est-ce du pareil au même, est-ce comme diriger un comédien de formation ?

Les individus changent et vous vous adaptez à eux. Je suppose que vous ne m'interrogez pas comme vous interrogeriez Jean-Luc Godard, en admettant que vous souhaitiez lui parler pendant des heures pour brosser un véritable portrait. Dans ce cas, vous vous documenteriez scrupuleusement sur lui, vous passeriez du temps à préparer vos questions, à soulever des lièvres. Vous étudieriez à fond son œuvre, sa façon d'être. Vous êtes supposé être un observateur qui, par la suite, donnera sa propre définition du personnage à travers votre article. Si je vous dis tout cela, c'est justement parce que la fonction d'un cinéaste confronté à un comédien n'en est pas si éloignée. Diriger un acteur signifie que vous rentrez dans son univers pour essayer de lui imposer vos points de vue sur le rôle, le film en général. Ce que vous obtenez à l'écran, c'est le fruit de vos différences. La différence, vous vous devez de l'exploiter, d'en user comme d'une arme pour multiplier la puissance de la performance de votre interprète. Le metteur en scène n'est là que pour déterminer sa personnalité et l'utiliser de manière optimale. L'accent de Jean-Claude par exemple, il serait sot d'en faire abstraction ou même de l'ignorer. D'accord, nous lui avons demandé de travailler sa diction, mais seulement pour que les spectateurs américains le comprennent mieux. Cela ne veut pas dire que nous avons tenté de supprimer cet accent. L'accent fait partie du comédien. Gary Grant parlait avec l'élocution typique d'un Anglais. Pourtant, le public l'a toujours considéré comme un Américain. Quant à Arnold Schwarzenegger, il s'exprime avec le plus fort accent germanique qui soit. Sans ce timbre de voix si particulier, il ne serait pas Arnold Schwarzenegger !



■ Darren McCord, aujourd'hui agent de sécurité dans un stade sur le gril ■

Opposer au héros un méchant d'envergure, comme Powers Boothe dans *Mort Subite*, n'est-ce pas prendre le risque de mettre en péril votre vedette ?

Les meilleurs films d'action possèdent systématiquement un méchant stylé, drôle et charismatique. Regardez Alan Rickman dans **Piège de Cristal**, Tommy Lee Jones dans **Piège en Haute Mer** ou encore John Malkovich dans **Dans La Ligne de Mire**. À un comédien comme Jean-Claude, il est sage d'opposer un méchant cynique et raffiné plutôt qu'une brute. Pour ce rôle, Powers Boothe réunissait toutes les conditions nécessaires. Opposer du muscle au muscle n'est vraiment pas une bonne solution. Impératif que le méchant inspire l'intelligence, la classe, malgré sa cupidité criminelle. En fait, il faut qu'il ait toutes les qualités, mais pas de conscience et aucun scrupule ! ■ ■ ■

■ ■ ■ En reformant le duo gagnant de *TimeCop*, n'avez-vous pas l'impression de faire appel à une formule rentable ?

Il faut poser la question à mon producteur ! Je n'en sais rien. Je pense sincèrement que toute formule est l'ennemi de la créativité. Il n'y a pas de recettes fiables au cinéma. Nous ne fabriquons pas des gâteaux ! Nous faisons des films. On ignore toujours, jusqu'au jour de la sortie, si le public se ruera en masse. Vous n'avez qu'une chose à faire, sans garantie toutefois : réaliser le meilleur film possible, travailler dur, très dur même. Nous avons travaillé dur sur **Mort Subite**, ce n'est pas pour autant que le film a fonctionné aux États-Unis. Alors, la formule Van Damme plus Peter Hyams n'est pas infaillible. Elle n'existe pas. Pourtant, j'ai longtemps cru que **Mort Subite** ferait un carton, surtout après les projections-tests qui furent réellement excellentes, les plus positives de toute ma carrière. Les spectateurs ont adoré le film. Voilà qui donnait de sérieux espoirs quant à sa carrière commerciale. **Mort Subite** est sorti à Noël et s'est planté. Pourquoi ? Je pense simplement que nous l'avons sorti à un mauvais moment, à un moment où les écrans étaient embouteillés de gros titres. Les spectateurs ne pouvaient simplement pas acheter des billets pour tous ces films !

La séquence le plus mémorable de *Mort Subite* tourne au délire puisqu'il s'agit d'un combat mortel entre Darren McCord et un tueur grimé en pingouin géant ! Ce n'est vraiment pas sérieux. Vous imaginez Stallone cognant une énorme souris de peluche ?

Je tenais impérativement à ce que cette bagarre soit différente des autres, que l'on s'en souvienne. Qu'elle apparaisse également comme l'étrange combinaison entre une empoignade très vicieuse et une source de gags. Assister à un combat entre un homme ordinaire et un adversaire caché dans un pingouin jaune de deux mètres, cela n'arrive pas tous les jours ! Important qu'il soit drôle mais aussi très violent, qu'une grande cuisine d'entreprise devienne tout d'un coup un véritable musée des horreurs. Ce n'est pas innocent de ma part. Étant père de trois enfants, les ustensiles les plus anodins, principalement dans une cuisine, prennent souvent des aspects terriblement dangereux. Un endroit serein peut se transformer en terrain miné ! J'ai adopté ce point de vue dans **Mort Subite**, en y intégrant de plus un élément saugrenu, ce pingouin de deux mètres ultra-méchant ! Comment pouvez-vous rester sérieux avec un vilain ainsi déguisé ? Impossible ! Je me suis donc décidé à prendre les choses à la légère, tout en maintenant la tension, amplement aidé par Jean-Claude Van Damme. Ses qualités d'artiste martial étant maintes fois confirmées, il pouvait s'offrir cette petite tranche d'auto-dérision ! Mais attention, sur le plateau, nous ne rigolions pas beaucoup dans la mesure où, malgré les précautions et le professionnalisme des cascadeurs, toute cette vaisselle, ces fourneaux rendaient la tâche difficile, voire dangereuse. Cependant, si ces quelques minutes atteignent cette dimension burlesque, c'est probablement une conséquence de ma passion pour Chuck Jones. Je suis un fan de Will Coyote à tel point que plusieurs de ses portraits décorent les murs de ma maison !



■ *Daniel Foss (Powers Boothe) : élégant, drôle, mais déterminé* ■

■ *Darren McCord pompier, avant qu'un tragique accident le pousse vers la sortie de la caserne* ■

En tant que chef d'orchestre d'imposantes productions, quelle importance accordez-vous donc au facteur humain ? Avez-vous le temps de vous en préoccuper lorsque la logistique vous mobilise ?

Je tourne des films exigeants et physiquement ambitieux. Mais le défi ne se situe pas tout à fait là. Toute la difficulté consiste à prendre une histoire que les gens ont l'impression d'avoir déjà vue à l'écran et d'y injecter des émotions, une véritable tension. Une bonne façon d'impliquer le public, de le toucher. Abandonner les sentiments,

LE FEU ET LA GLACE

Mort Subite ? Non, il ne s'agit pas d'une marque de bière belge ! C'est, dans un match de hockey sur glace, un terme qui désigne la phase ultime, destinée à départager deux équipes à égalité. D'un côté, nous avons donc le bon, à savoir Darren McCord, ancien sapeur pompier devenu technicien de maintenance, chargé de la lutte anti-incendie dans un stade, après la mort accidentelle d'une gamine. De l'autre : Daniel Foss, une ex-recrue des services secrets, déprimé par les maigres revenus que lui a versé l'administration. Alors, pour remplir ses très grandes poches, lui et ses complices mettent au point un savant stratagème visant à prendre en otage le vice-président des États-Unis, son entourage et les milliers de spectateurs de la rencontre Pittsburgh Pingouins/Chicago Blackhawks. Avant que le match ne se finisse, il faut à la Maison Blanche et au Trésor lui verser un milliard de dollars prélevé sur des comptes bloqués. Si les autorités ne satisfont pas sa requête, le vice-président écopera d'une balle dans la tête et une douzaine de bombes exploseront aux points névralgiques du stade, l'Arena. Darren McCord ne tarde pas à fausser compagnie au commando qui a quelque peu négligé sa présence. Les choses se corsent lorsque sa petite fille tombe entre les mains des barbouzes recyclés dans l'extorsion de fonds...

Une large rasade de **Piège de Cristal**, un soupçon de **Dans la Ligne de Mire** pour la personnalité du méchant en chef, une pincée de **Tueur dans la Foule** et de **Black Sunday** pour la prise d'otages à grande échelle... L'originalité n'est certainement pas le fort de **Mort Subite**, le scénariste (Gene Quintano, réalisateur d'**Alarme Fatale 1** et coupable des scripts de deux **Allan Quatermain** et de **Police Academy 3 & 4** !) mixant au mieux des ingrédients de provenances diverses. Mais **Mort Subite** n'est pas l'odieux ersatz qu'il aurait pu être dans des mains moins expertes que celles de Peter Hyams. Sa mise en images : modeste et tonique. Modeste puisque loin de l'élégante ironie de John McTiernan pour **Piège de Cristal**. Tonique puisque la tension ne baisse jamais en intensité, puisque les péripéties succèdent aux coups de théâtre sur un tempo allègre. Un solide travail de réalisation au service d'un Van Damme qui, pour une fois, ne souffre pas d'une séquence, d'un plan, d'une réplique de trop. Parfait dans le rôle du papa-pompier déchu qui prouve enfin à son fils qu'il n'a rien d'un couard. Parfait aussi Powers Boothe dans la peau de l'affreux Daniel Foss, surtout lorsqu'il marie plaisanterie et meurtre de sang froid. Mais, de **Mort Subite**, on ne retiendra ni les prestations des comédiens, ni le crash final d'un hélicoptère sur la mini-banquise, mais une délirante et sauvage séquence de baston entre un féroce pingouin de deux mètres et le kick-boxer belge. Situé dans une cuisine, elle renvoie directement au fourneau et ustensiles ménagers dont usent Julie Andrews et Paul Newman pour éradiquer un encombrant agent soviétique dans **Le Rideau Déchiré** d'Alfred Hitchcock.

■ M.T. ■

UIP présente Jean-Claude Van Damme dans une production **Universal Pictures/Signature/Baldwin Cohen** en association avec **Imperial Entertainment** *MORT SUBITE (SUDDEN DEATH* - USA - 1995) avec Powers Boothe - Raymond J. Barry - Whittni Wright - Ross Malinger - Dorian Harewood - Kate McNeil - Michael Gaston **photographie de** Peter Hyams **musique de** John Debney **scénario de** Gene Quintano d'après un sujet original (?) de Karen Baldwin **produit par** Moshe Diamant & Howard Baldwin **réalisé par** Peter Hyams

17 avril 1996 **1 h 50**

le suspense, et votre film ne sera plus qu'un simple chapelet d'explosions, de cascades. Aucun intérêt. Placer le film d'action à une échelle humaine, voilà le plus difficile dans des projets tels que **Mort Subite**. Je ne veux pas dire que, techniquement, le film a été pour autant une partie de plaisir. Le tournage de la séquence sur le toit du stade fut par exemple éprouvant pour des raisons de sécurité, avec tous ces types suspendus à des câbles, cette gigantesque grue qui lâche la carcasse d'un véritable hélicoptère à plusieurs dizaines de mètres du sol. Complexe et long, mais ce n'est qu'une question de logistique. Le plus dur se situe ailleurs. Si mon ami le réalisateur James Brooks me demande comment je réussis à tourner des films comme **Outland**, moi je lui téléphone pour lui demander comment il fait pour aboutir à une œuvre aussi sensible et vraie que **Tendres Passions**. La



■ *La barrière de verre de la patinoire : un obstacle parmi tant d'autres pour Darren McCord* ■



■ *Du kickboxing en tenue de hockeyeur : une grande première dans les annales des deux sports !* ■

qualité, quel que soit votre domaine, est ce qu'il y a de moins facile à atteindre. La crédibilité aussi, particulièrement dans un film d'action. Primordial de veiller au réalisme sans que cela devienne une obsession. Trop de réalisme tue le rêve, empêche les envols. Trop d'invraisemblances empêchent l'adhésion du public. Il faut nécessairement mesurer les effets.

Au générique de la plupart de vos films, vous êtes à la fois réalisateur et directeur de la photographie. Pourquoi donc ? Pour multiplier par deux vos revenus ?

Remplir ces deux fonctions simplifie les choses. Les techniciens n'ont pas à poser la même question à deux personnes qui ne leur donnent pas forcément la même réponse ! De plus, je n'ai pas à attendre que le plateau soit éclairé : je le fais moi-même. Ayant été photographe, je m'exprime avant tout par l'image. Même avant d'écrire, je dessine ! Je ne modifie pas mon comportement sur un plateau. Je visualise les choses et je les filme. Quoi de plus simple ? Un cinéaste doit très souvent transmettre les images qu'il a en tête à un chef opérateur qui, lui-même, contrôle l'équipe caméra. Je n'ai pas besoin de cet intermédiaire ; je parle déjà le langage des chefs opérateurs, de la composition des images. Je ne comprends pas tous ces cinéastes qui refusent de prendre en compte l'aspect technique de leur travail. Imaginez qu'un artiste soit engagé pour peindre une fresque et qu'il demande à une autre personne de dessiner les visages ! Négliger le travail de la caméra, c'est un peu du pareil au même. Comment peut-on faire du cinéma si on ne cerne pas ce média dans ce qu'il a de plus important ?

■ Propos recueillis par **Marc TOULLEC** et traduits par **Didier ALLOUCH** ■

Comme «L'hôtesse» de Dutronc, extrémistes et commando ont toujours rêvé d'avoir les fesses en l'air !

ULTIME DÉCISION

Après la série AIRPORT, LES SURVIVANTS, 58 MINUTES POUR VIVRE et PASSAGER 57, encore un film qui ne sera jamais programmé dans les avions. Et pour cause : 400 passagers pris en otages par des extrémistes islamiques au-dessus de l'Atlantique ! Steven Seagal aurait pu les délivrer et briser quelques cervicales aux vilains arabes, mais c'est Kurt Russell qui s'en charge, sous la houlette d'un réalisateur habitué à assembler les films des autres, et d'un producteur habitué à dire aux réalisateurs ce qu'ils doivent faire... Une fine équipe pour un divertissement manichéen rondement mené.

À un gros film d'action hollywoodien, un blockbuster comme on dit, il faut désormais un décor-vedette, un lieu où se concentre l'action. Cela peut être une tour (**Piège de Cristal**), un navire de guerre (**Piège en Haute Mer**), un train (**Piège à Grande Vitesse**), un stade couvert (**Mort Subite**) ou un avion (**Passager 57**). L'avion justement, on y reste dans **Ultime Décision**. À l'intérieur d'un Boeing 747 plus précisément, un appareil civil qui ne tarde pas à constituer une sérieuse menace pour les États-Unis. Pour la population de Washington en particulier, car dans la carlingue de l'appareil sommeille la machine infernale, plus dévastatrice qu'une bombe. Il s'agit d'un lot de gaz toxique particulièrement virulent, capable de tuer plusieurs millions de bons citoyens. Dilemme pour les autorités militaires et civiles : doit-on sacrifier les 400 passagers de l'avion pour épargner au pays une catastrophe bien plus grande ? Si la manière forte a ses farouches partisans, c'est la méthode douce qui l'emporte finalement.

«Ce serait mentir de prétendre *que la situation au centre d'**Ultime Décision** n'a aucun rapport avec **Piège de Cristal**. Mais **Ultime Décision** s'inscrit aussi dans la tradition du film-catastrophe. Le détournement par un commando de fanatiques du Boeing 747 n'est qu'un prétexte pour amener l'appareil au-dessus de Washington, le faire sauter avec ses passagers et répandre sur la capitale un nuage toxique*» explique le réalisateur, Stuart Baird. Baird qui, adroitement, s'arrange pour que le suspense s'accroche à une situation réaliste, crédible. Autrement plus plausible que les missiles nucléaires de **True Lies**. «*L'arme chimique, c'est un peu la bombe atomique du pauvre*». Qui est ce pauvre ? Nagi Hassan, un extrémiste de la pire espèce. Musulman bien entendu. Plus que probablement téléguidé par l'Iran, omniprésent derrière la façade de telle ou telle organisation terroriste.

Son objectif : obtenir la libération du leader de son groupuscule, Jaffa, derrière les barreaux depuis que les services secrets l'ont capturé lors du mariage de sa fille à Chypre, en août 1995. Depuis sa cellule dans une prison de Londres, Jaffa attend son extradition pour les États-Unis, un voyage que tiennent à contrarier à tout prix ses plus fervents partisans. Un premier attentat-suicide dans le centre de la capitale britannique marque le début des hostilités. Étape suivante : le détournement d'un long-courrier ! «*Au début de l'affaire, la cellule de crise ignore encore tout des véritables intentions de Nagi Hassam. Puis, le voile opaque commence à se lever lorsqu'un homme, David Grant, émet une théorie : et si ce détournement était un leurre pour masquer tout autre chose, plus dramatique encore ? Que faire maintenant que l'on connaît parfaitement l'objectif des terroristes ? Attendre signifie que l'avion explosera dans le ciel de Washington pour libérer sa cargaison mortelle sur la population. En cas de destruction de l'appareil, comment prouver au monde que les voyageurs n'ont pas été sacrifiés en vain ? Comment, déjà, être sûr que les soupçons sur les intentions du commando islamique sont entièrement fondés ?*». Des questions, Stuart Baird en pose beaucoup, histoire d'entretenir le doute et le suspense. La meilleure façon d'y répondre ? Envoyer quelques hommes jeter un coup d'œil dans le 747, en plein vol au-dessus de l'Atlantique. Rien que ça.

Au Pentagone, rien d'impossible. Un avion furtif expérimental colle de si près à l'appareil commercial que, via une ventouse pressurisée, quelques témé-



■ *L'hôtesse Jean (Halle Berry) et l'analyste David Grant (Kurt Russell) : les extrémistes islamiques n'ont qu'à bien se tenir !* ■

raires s'y introduisent pour jouer les passagers clandestins. Enfin, l'opération ne se déroule pas exactement comme prévu puisque des conditions météorologiques désastreuses provoquent la désintégration de l'orgueil de l'Air Force. Dans le crash, la moitié du commando périt. Ce n'est pas violer un secret d'État que d'annoncer que Steven Seagal figure parmi les victimes. Steven Seagal interprète le lieutenant-colonel Austin Travis, un militaire à la John Wayne, *«un homme rompu à toutes les formes de lutte et qui met toute son énergie à survivre. Il accumule les missions dangereuses et, pour lui, la neutralisation de Nagi Hassan ne semble n'en constituer qu'une de plus»* dixit le cuisto-Rambo de **Piège en Haute Mer** et sa séquelle ferroviaire. Vrai que Travis a l'étoffe, l'autorité d'un héros. En d'autres circonstances, il aurait même botté le cul des terroristes. Mais les scénaristes d'**Ultime Décision**, Jim & John Thomas (**Predator** et sa suite), lui réservent un destin moins glorieux. *«Travis paye le prix d'une erreur de jugement de David Grant, un homme qui est tout l'inverse de lui. Mais c'est finalement à David Grant qu'il reviendra de diriger les opérations et d'assumer certaines des responsabilités de Travis, notamment vis-à-vis des survivants de l'équipe»*. Voilà comment un militaire passe le témoin à un «planqué», un analyste (la profession d'Harrison Ford dans **Jeux de Guerre et Danger Immédiat**) plus coutumier des bureaux douillets que du terrain miné.
Quelqu'un regretterait-il la disparition prématurée de Steven Seagal ? Plutôt dodu et découvrant un sérieux commencement de double menton, la star ne suscite pas la compassion et les condoléances émues. Plutôt le contraire même ; à sa mort dans **Ultime Décision**, les spectateurs américains répondent par des applaudissements !

Bye bye Travis, bonjour David Grant, alias Kurt Russell, très sollicité dans l'action et les grosses machines depuis le succès de **Stargate**. *«David Grant est très différent des personnages que j'ai incarnés à ce jour. Il vit dans une tour d'ivoire, entouré de spécialistes. C'est un analyste, un homme de réflexion qui n'a jamais eu à subir les conséquences de ses décisions. Et le voilà soudain plongé dans une situation de crise qui l'oblige à mobiliser toutes ses ressources physiques et intellectuelles»* commente l'ex-Snake Plissken de **New York 1997** (bientôt de retour d'ailleurs, le patibulaire borgne de John Carpenter), lauréat du rôle d'un «cérébral» qui porte encore le nœud papillon et la chemise Yves Saint-Laurent lorsqu'il débarque dans la soute du 747 !
«À première vue, David Grant n'a rien d'un héros. Il possède toutes les caractéristiques d'un type ordinaire et c'est justement là que réside l'intérêt du personnage. Comment un homme pareil, familier des conférences et des écrans informatiques, va-t-il pouvoir s'en sortir, mener à bien sa mission ? Cela revient à poser cette question : que ferions-nous, vous et moi, si nous étions confrontés à ces mêmes dangers ?». Déjà, dans cet avion furtif, nous n'y aurions jamais mis les mocassins et, ensuite, nous nous serions fortuitement trouvés sur la trajectoire de la première balle des terroristes ! Exit Travis, adieu Grant et John Smith et Monsieur-tout-le-monde. À ce stade de réalisme, **Ultime Décision** atteindrait péniblement la durée de trente minutes. Mais on ne demande pas à un blockbuster hollywoodien de racoler à tout prix l'identification du public : on lui demande de fonctionner, de carburer et d'intéresser le chaland deux heures. Avec des héros et aussi un méchant à leur mesure. Celui d'**Ultime Décision** ne brode pas dans la dentelle, même si son interprète, David Suchet, s'impose en pilier de la Royal Shakespeare Company. *«Nagi Hassan n'a qu'un but : faire triompher sa cause. Il est une figure caractéristique de notre époque, le symbole d'une idéologie extrémiste qui pratique la violence, l'assassinat, la prise d'otages et le chantage pour faire connaître son point de vue. Le film illustre parfaitement certaines angoisses de nos sociétés et les problèmes brûlants auxquels elles sont confrontées»*. Ce ne sont certainement pas les propos du comédien ■ ■ ■

■ David Grant dans les entrailles du 747, un labyrinthe étroit plein de ressources ■



■ Le 747 convoyé par l'US Air Force : mais la solution du problème se règle à l'intérieur de l'appareil ■

■ Travis Austin (Steven Seagal) : un professionnel des coups durs qui, de coup dur, en prendra un sacre ! ■

■ ■ ■ anglais qui vont apaiser les passions. Son interprétation est à l'avenant : à la limite de la caricature, l'humour du Aziz de **True Lies** (même combat manichéen) en moins ! Voilà qui ramène directement aux productions Menahem Golan, post-Entebbé (1), genre **Opération Thunderbolt** et **Delta Force** dont les vilains sont forcément des arabes pirates de l'air, systématiquement assassins, veules. Le pan-islamisme donne du basané à broyer aux scénaristes américains en quête d'ennemis à exterminer. Les miliciens fascistes d'Oklahoma City, terroristes 100% terroir américain, ne titillent guère une imagination cocardière plus volontiers portée vers les «extérieurs», les ennemis héréditaires de l'Amérique.

«*Ultime Décision* *est un thriller comme je les affectionne, conçu pour le plaisir du spectateur. Les scénaristes, Jim et John Thomas, excellent dans ce registre. Le fait que l'action se déroule à bord d'un avion, que le héros et ses compagnons doivent se dissimuler jusqu'au dernier instant, accroît encore la tension*». Le producteur Joel Silver y croit visiblement à son dernier rejeton. Son va-tout à Hollywood, après une série de plantades magistrales au box-office nord-américain. Si Silver se fait plaisir en assurant le financement de l'onéreux **Grand Saut** des Coen Brothers, il se ramasse un bide au-delà de toute espérance. Le suivent dans le gouffre à dollars **Richie Rich**, **Assassins** et **Fair Game**, trois «erreurs». La première pour avoir livré un film au narcissisme en culottes courtes de Macaulay Culkin, l'autre pour avoir offert un rôle à Cindy Crawford et un long métrage d'envergure à un débutant incapable de le mener à son terme, la dernière pour avoir artificiellement monté un film autour de Sylvester Stallone (cachet : 20 millions de dollars) et de Richard **L'Arme Fatale** Donner (cachet : 12 millions de dollars !). *«Je ne crois pas que* ***Fair Game*** *et* ***Assassins*** *soient de si mauvais films. J'ai pris du plaisir à les produire. Pour expliquer leur échec, je dirais que le public ne désirait probablement pas voir Sylvester Stallone dans un rôle aussi intense, aussi austère, à l'image du film. Quant à* ***Fair Game****, je regrette que la presse s'en soit pris aussi férocement à Cindy Crawford car, croyez-moi, elle s'est réellement crevée le cul pour son rôle. L'un de mes grands succès,* ***Commando****, n'est pas ce qu'on nomme un bon film ; il n'est ni très bien fait ni très bien interprété. Pourtant, il a cassé la baraque»*. Joel Silver pourrait signaler qu'une production aussi lamentable et vénale que **L'Arme Fatale 3** amasse des tonnes de fric. Il arrive que les navets friqués cartonnent. Il arrive aussi qu'ils coulent à pic dans les profondeurs insalubres du box-office. Impatient et le sourire carnassier, le tout Hollywood attend que le nabab du film d'action se viande une cinquième fois, qu'il se fasse un bel hara-kiri et en vienne à des productions moins présomptueuses.

Contre toute attente et contre les Cassandre, **Ultime Décision** se porte convenablement niveau chiffres et, artistiquement, dépasse de quelques encablures **Piège en Haute Mer** et sa séquelle. Faut dire que Joel Silver assure ses arrières en plaçant à la réalisation un collaborateur de longue date, un homme gagné à sa cause, le britannique Stuart Baird, monteur chevronné des deux premiers **Arme Fatale**, de **58 Minutes pour Vivre**, du **Dernier Samaritain** et de **Demolition Man**. Une liste officielle qui n'inclut pas les travaux confidentiels de l'Anglais, notamment sur **Predator**. *«Stuart Baird a souvent travaillé pour moi, en tant que monteur et réalisateur de deuxième équipe. Vétéran du film d'action, il possède un sens aigu du rythme. Il sait créer une atmosphère et donner à chaque scène l'impact maximum»* vante Joel Silver. Silver qui s'assure les services zélés d'un technicien compétent et, d'une pierre deux coups, fait plaisir à un «editor» qui attendait de sortir de l'ombre des salles de montage.

«Depuis environ cinq ans, je suis ce qu'on appelle un guérisseur de film, quelqu'un qui intervient au dernier moment, uniquement lorsque surgissent les problèmes. À ce niveau, ce n'est plus du montage ordinaire, c'est de la co-réalisation. À plusieurs reprises, j'ai déjà tenté de passer à la mise en scène. Cependant, rien dans les projets que les producteurs m'ont soumis ne m'a réellement transporté. J'ai



■ Tenue de soirée pour David Grant : l'habit ne fait plus le héros ! ■

■ David Grant : un analyste bien peinard contraint de passer à l'action ■

*attendu longtemps le scénario d'**Ultime Décision**. Je me faisais bien sûr un plaisir de travailler à nouveau avec Joel, mais j'ai également été très impressionné par la qualité du script, sa construction très élaborée et l'habileté avec laquelle il alterne suspense et action».* Action pour l'attentat du début, quelques coups de feu, le transfert tragique du commando dans le 747, le dénouement... Suspense et tension pour l'essentiel du film, puisque tout repose sur la présence invisible de David Grant et sa mini-brigade dans les entrailles de l'appareil.



■ Le grand et fier Steven Seagal, vedette invitée à bord d'**Ultime Décision** ■

*«Ultime Décision répond exactement à la définition du «film de monteur». Parce qu'il intègre plusieurs actions simultanées dans un espace clos. Parce que les gens dissimulés dans le faux plafond de l'avion peuvent observer ce qui se déroule plus bas. Tout ça complique sérieusement la tâche. Dans les films d'action de cette envergure, vous vous devez de couvrir vos séquences au maximum. Habituellement, vous avez besoin d'environ 1.000 plans pour assurer le montage d'un métrage d'une heure quarante-cinq. **Ultime Décision** nécessitait le double ! Je devais constamment raisonner en termes d'efficacité, de résultat. Pour certaines scènes, pas besoin de multiplier les angles de prises de vues. Pour d'autres par contre, vous multipliez tout par trois. Si vous ne vous couvrez pas ainsi, vous en bavez vraiment dans la salle de montage. S'il y a quelque chose que j'ai assimilé au fil des années, plus spécifiquement pour les films d'action, c'est bien la nécessité d'insuffler au rythme général une énergie mesurée selon la séquence, y compris lorsque les dialogues relaient le spectacle pur».*

Pour donner de la vigueur à son premier film en tant que réalisateur attitré, Stuart Baird se dépense effectivement sans compter. *«J'ai passé huit semaines dans des pièces où il était impossible de se lever, de se tenir debout sur les jambes. Il y avait là six comédiens, une caméra et moi».* Loin la douillette salle de montage, son air conditionné, sa cafetière, ses fauteuils confortables... *«Mais je ne regrette rien. Jamais je ne me suis autant amusé, passionné pour mon travail».* Et ce n'est certainement pas l'impressionnante logistique d'une production Joel Silver qui l'effraie. *«Nous avons eu la chance de bénéficier de l'assistance du Département de la Défense car le gouvernement est très vigilant et légitimement soucieux de préserver l'image de l'armée».* Au Pentagone de «prêter» un avion furtif F-117 le temps de quelques plans. À l'aviation civile de louer le fuselage d'un appareil 747 pour les intérieurs, une carcasse montée sur un système hydraulique qui permet de simuler les turbulences et les aléas de la croisière. *«En fait, tourner un film de l'envergure d'**Ultime Décision** équivaut à tourner plusieurs films. Plusieurs, parce vous avez non seulement les séquences nécessitant la présence des comédiens, mais également les effets spéciaux optiques, les maquettes, les cascades. Pour compliquer les choses, un pourcentage appréciable des séquences de celui-ci ont dû être tournées entre ciel et terre»* ajoute Joel Silver. Mais les «cinq films en un seul», Silver doit aimer ça. Il n'a, jusqu'à présent, produit aucun drame intimiste calfeutré dans une pièce. Tant qu'à s'enfermer dans un espace clos, autant l'être à 10.000 mètres d'altitude, auprès d'extrémistes sanguinaires et d'une solide réserve de gaz toxique.

■ **Marc TOULLEC** ■

(1) Entebbé, Ouganda, est l'aéroport militaire où se pose, en juillet 1976, un Airbus en provenance d'Israël détourné par des terroristes pro-palestiniens qui libèrent les non-juifs. Un commando israélien délivre les otages lors d'une opération spectaculaire qui défraie alors la chronique.

Warner Bros présente Kurt Russell dans une production **Silver Pictures *ULTIME DECISION*** (***EXECUTIVE DECISION*** - USA - 1995) avec Halle Berry - Steven Seagal - John Leguizamo - Oliver Pratt - Joe Morton - David Suchet - B.D. Wong - Andreas Katsulas - J.T. Walsh - Len Cariou **photographie de** Alex Thomson **musique de** Jerry Goldsmith **scénario de** Jim & John Thomas **produit par** Joel Silver **réalisé par** Stuart Baird

1er mai 1996 **1 h 45**

Un tueur, sa possessive compagne et une malade mentale : trois acteurs d'une tragédie cruelle...

LA MADRE MU

Découvert il y a bientôt deux ans, le dernier jour du Marché du Film à Cannes, LA MADRE MUERTA avait laissé pantelant d'émotion les heureux spectateurs présents. Un huis-clos terrifiant, unissant dans un triangle mortel un tueur fou, une désaxée et une belle handicapée, courant tous vers un destin fatal, soutenu par une mise en scène absolument terrassante, qui impose le tout jeune Juanma Bajo Ulloa comme un cinéaste majeur. Une nouvelle étoile d'un cinéma basque espagnol qui n'en finit plus d'étonner !



■ Ismaël (Karra Elejalde) fait le «clown» pour que se dessine enfin un sourire sur le visage de sa captive ■

Après la découverte récente de Julio Medem, et la bonne surprise que représente **Personne ne Parlera de nous quand nous Serons Mortes**, **La Madre Muerta** devrait définitivement convaincre les cinéphiles que, pour ce qui concerne le cinéma européen, c'est désormais en Espagne que «ça» se passe. Preuve éclatante, **La Madre Muerta** emporte tout sur son passage, malgré un sujet d'une cruauté parfois éprouvante. Jugez-plutôt.

Ismaël est un criminel violent et extrêmement instable, qui n'hésite pas à recourir à des méthodes pour le moins brutales dès que le besoin s'en fait sentir. Il tue sans éprouver le moindre cas de conscience, se fâche si rouge lorsqu'un patron de bar le rabroue qu'il le cogne sévèrement avant de le mettre sous perfusion de bière. *«Nous n'avons pas voulu décrire un criminel psychopathe, mais simplement un homme qui ne tue que lorsque quelqu'un se met en travers de son chemin. C'est en quelque sorte un assassin «honnête». Personne n'est fondamentalement mauvais au départ. Le devenir des personnages de* ***La Madre Muerta*** *est conditionné par les épreuves qu'ils doivent surmonter. En cela, ils ne se différencient pas de Monsieur-tout-le-monde. Voilà pourquoi Ismaël se détache des archétypes du tueur hollywoodien ; il n'aime pas les gros mots et reste profondément troublé à la vue d'icônes religieuses»* présente Juan Emmanuel Bajo Ulloa, cinéaste qui ne tombe pas sous le coup d'une accusation de manichéisme.



■ Leire (Ana Alvarez) : mentalement handicapée après qu'Ismaël ait cambriolé sa mère ■

Ismaël occupe une maison abandonnée avec sa concubine, Maïté, une Française un peu paumée, prête à le suivre jusqu'au bout de sa folie, de ses lubies. Le fragile équilibre du couple se trouve bouleversé le jour où Ismaël croise le regard d'une jeune handicapée mentale, en laquelle il reconnaît l'une de ses victimes d'hier. Leire a miraculeusement survécu à son passage, au shot-gun, à une giclée de plomb en pleine tête après que sa mère ait eu moins de «chance». Persuadé que l'infirme l'a reconnu, il l'enlève et décide de l'éliminer en la jetant sous un train. Mais Ismaël l'impitoyable, Ismaël la terreur, reporte l'exécution, se ravise, car cette gamine, une femme presque, il s'y attache au grand désespoir de Maïté. Dès lors, se tisse entre ces trois personnages un triangle amoureux extrêmement malsain. Et les choses se compliquent encore lorsque Maïté, à l'insu de son compagnon, demande une rançon en échange de leur otage, une initiative malheureuse qui attire dans les murs une téméraire infirmière de l'établissement psychiatrique d'où vient Leire...

«Dans ***Ailes de Papillon****, mon premier long métrage, le dialogue était impossible entre la petite fille et sa mère, tandis que dans* ***La Madre Muerta*** *une communion s'opère, mais au-delà de la parole. Elle utilise d'autres réseaux de langage plus secrets. Néanmoins, le véritable sujet du film porte sur la difficulté qu'il y a à se faire aimer d'autrui. Là aussi, un véritable réseau de relations amoureuses réunit tous ses protagonistes, mais toutes les tentations avortent. D'où ce déchaînement de violence physique, signe tangible d'une détresse intérieure»*. Si la détresse se transforme effectivement en violence, **La Madre Muerta** est un film qui atteint les tréfonds du désespoir.

D'un sujet périlleux, Ulloa tire contre toute attente une sorte de conte déviant, un mélodrame tordu mâtiné de film noir. Ses marques, il les trouve grâce à une mise en scène absolument ébouriffante, qui nous ramène directement à l'âge d'or hollywoodien. Hallucinant ! Un emploi du scope imparable, d'aériens mouvements d'appareil, une musique renversante et orchestrée à la façon d'un Bernard Herrmann (le compositeur presque attitré d'Alfred Hitchcock) : il suffit de quelques minutes pour que le spectateur soit persuadé être en présence d'un cinéphile fou, d'un malade du cinéma d'antan, bien décidé à ramener sur les écrans une conception du septième art aujourd'hui disparue. *«Les deux films que nous avons écrits, mon frère et moi, sont des œuvres totalement originales qui ne sont ni basées sur des récits existants, ni, en principe, autobiographiques. Ils sont plutôt nés d'une accumulation d'idées qui se sont transformées en scénario»*.

Tout faux pour la prétendue encyclopédique culture cinématographique des frères Bajo Ulloa. Juanma Emmanuel Bajo Ulloa, âgé à peine vingt-neuf ans, et qui débute il y a près de douze ans en mettant en scène des courts métrages, vient au cinéma par des chemins détournés. *«Dès que l'on me parle de* ***La Madre Muerta****, on me déballe toute une série de références qui seraient censées être les miennes. Mais en fait, je ne suis pas vraiment cinéphile. Je viens d'une petite ville, où on ne voyait pas tant de films que cela vous savez... D'ailleurs, je n'ai jamais eu le désir dans ma plus tendre enfance de devenir cinéaste Tout ce que je peux dire, c'est que quand j'étais gosse, j'adorais inventer des histoires que je racontais à mes copains. Très important pour moi. À la maison, on ne nous laissait pas regarder les films du soir à la télé. Mais dès qu'on m'envoyait me coucher, je revenais quelques minutes plus tard sur la pointe des pieds. J'entrou-*

ERTA

vrais la porte et j'essayais d'apercevoir le poste. Je ne voyais que des fragments d'images que je reconstruisais après dans ma tête. Mais on ne peut pas vraiment parler de vocation. Pendant longtemps, je me suis demandé si j'allais faire de la musique, écrire des histoires... Mes parents possédaient un magasin de photo et j'ai rapidement réalisé grâce à eux qu'il n'y avait que le cinéma pour réunir tout ce que je voulais faire. Et puis il y a eu le choc de **La Guerre des Étoiles** *et je me suis dit que c'est ce que je voulais faire. Mais, une fois encore, je ne me considère pas comme un cinéaste. Bien sûr, j'ai appris la technique, la direction d'acteurs. J'aimerais bien qu'au générique, on écrive narrateur plutôt que metteur en scène. En ce qui me concerne, cela semble plus approprié».*

Juanma Emmanuel Bajo Ulloa a modeste l'expression d'un talent éclatant dès les premiers instants de **La Madre Muerta**. Une atmosphère étouffante, un sens inné du décor, un travail sur la pénombre qui renvoie directement à la peinture (les auteurs citent ces grands maîtres du clair-obscur que sont le Caravage et Rembrandt), des déplacements de la caméra d'une élégante fluidité, jamais voyants, toujours naturels, des comédiens en osmose avec leur rôle (vous n'avez jamais Lio comme ici, désemparée et monstrueuse), une formidable audace... Le film atteint le sublime. Un sublime vénéneux, entre humour noir ébène et pirouettes burlesques lorsque Ismaël se chloroforme involontairement. Lorsque la vieille tutrice de Leire se fend le crâne en glissant sur du chocolat !

Autodidacte génial, Juanma Emmanuel Bajo Ulloa collabore régulièrement avec son frère, Eduardo (qui prépare d'ailleurs son premier long métrage), avec lequel il écrit tous ses scripts. Un processus là encore très éloigné des méthodes «classiques». *«L'écriture de* **La Madre Muerta** *s'est faite de façon assez anarchique. Nous partagions la même chambre avec mon frère et tous les soirs nous discutions de cette histoire. Nous savions que nous voulions faire un conte, mais on ne s'est jamais vraiment mis à une table de travail. On discutait, et tout s'est construit très tranquillement. Petit à petit, en ajoutant des éléments, nous avons tenté d'éviter tout schématisme. Ainsi le personnage d'Ismaël, un tueur, un vrai fils de pute, a pris progressivement une certaine humanité. Nous ne voulions pas qu'il soit uniquement un assassin».*

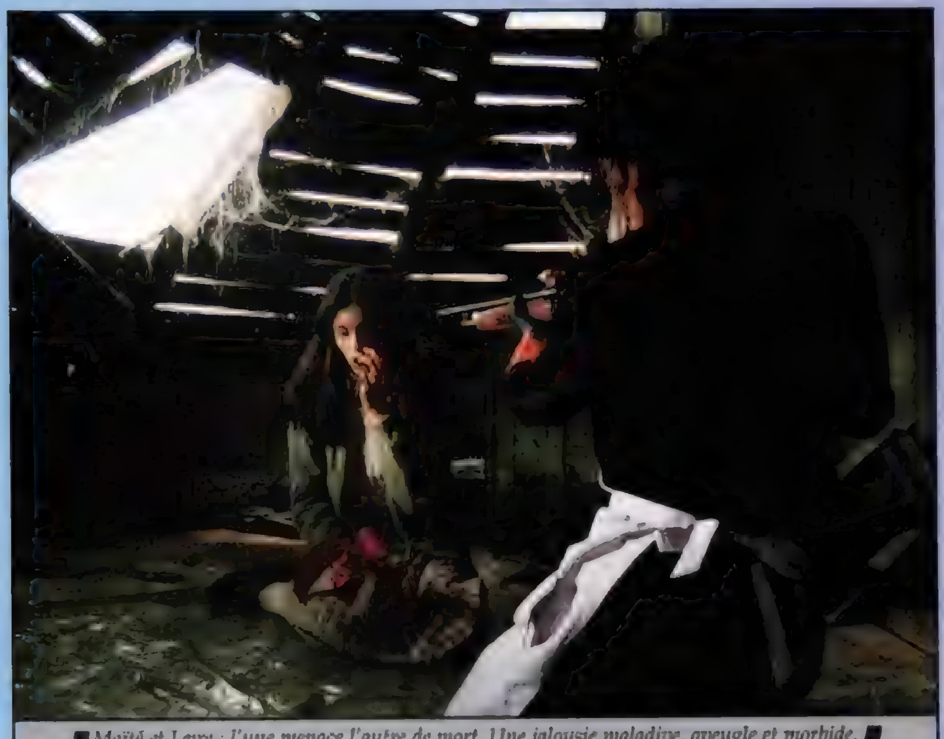


■ *Maïté (Lio) : un amour féroce, exclusif et obsessionnel pour Ismaël* ■

Tranquillement, les deux frères tissent ainsi une toile terrifiante, dans laquelle leurs personnages viennent s'engluer, perdant ce qui leur reste de dignité pour plonger toujours plus loin dans le cauchemar. À cet égard, le personnage de Maïté, la jeune Française, est probablement le plus fascinant du trio. Femme brisée, s'effritant tout au long du film, elle est l'axe d'un univers qui s'étiole progressivement. Surprise : c'est Lio qui tient ce rôle éprouvant. Préparez-vous à être renversé par sa performance, qui l'impose sans aucune hésitation comme une des meilleures actrices européenne. Lio à égalité avec Karra Elejalde (tour à tour jovial et terrifiant) et le top-model Ana Alvarez dans le rôle de l'incontinente Leire. *«Jusqu'à* **La Madre Muerta**, *Ana Alvarez était uniquement employée pour sa beauté plastique. On découvre aujourd'hui qu'elle est une excellente comédienne. Pour le rôle, nous recherchions un visage marqué par la pureté, l'aura de l'innocence. L'interprète de Leire ne devait pas être trop connue afin d'éviter toute identification. Et, comme Ana Alvarez n'avait jamais incarné des personnages particulièrement portés sur les dialogues, elle convenait parfaitement à cette sauvageonne muette».* Qui a dit que les mannequins, aspirantes actrices, n'étaient que des potiches, incapables de faire passer la moindre émotion. Dans **La Madre Muerta**, Ana Alvarez est tout simplement prodigieuse, belle malgré ce regard flottant et les tics qui lui ravagent le visage.

Vous l'aurez compris : à la vision de ce film exceptionnel, on n'hésite donc plus à parler d'un véritable renouveau du jeune cinéma espagnol, ce que n'a pas manqué de faire la critique locale, qui en est presque aujourd'hui à imposer le terme de Nouvelle Vague. Un qualificatif qu'Ulloa balaye en souriant. *«Il ne faut rien exagérer. Bien sûr nous nous connaissons, mais nous n'avons rien à voir les uns avec les autres. En fait, tout ce qui arrive en ce moment est logique. Nous avons grandi avec le cinéma espagnol de la fin des années 70, avec des films politiques, très didactiques, engagés. Il était normal qu'apparaisse une réaction à tout cela. Ce qui unit plus que tout les types de notre génération, c'est que nous ne racontons pas des histoires qui pourraient être jetées sur le papier. Nous avons besoin de l'image. Nous avons envie de donner du vrai cinéma au public !».* Avouez qu'il a pire profession de foi !

■ **Julien CARBON** ■



■ *Maïté et Leire : l'une menace l'autre de mort. Une jalousie maladive, aveugle et morbide.* ■

Caro-Line Distribution présente Karra Elejalde - Ana Alvarez - Lio dans une production **Gasteizko Zinema/Vitoria** *LA MADRE MUERTA* (Espagne - 1993) avec Silvia Marso - Elena Irureta - Ramon Barera **photographie de** Javier Agirresarobe **musique de** Bingen Mendizabal **scénario de** Juanma Emmanuel & Eduardo Bajo Ulloa **produit et réalisé par** Juanma Emmanuel Baja Ulloa

3 avril 1996 **1 h 42**

Dernières heures à Denver

S.O.S. amitié

GARY FLEDER

Un parfait inconnu jusqu'à ce que DERNIÈRES HEURES À DENVER soit présenté au festival de Cannes, dans Un Certain Regard en 1995, et électrise les amateurs les plus irréductibles de série noire. Diplômé de l'Université de Boston, Gary Fleder n'attend pas la fin de ses études pour réaliser le thriller psychologique AIR TIME. Il ne faut pas plus d'une programmation du film à Sundance, le festival des jeunes cinéastes américains parrainé par Robert Redford, pour qu'il retienne l'attention. Deux épisodes couverts de récompenses de la série LES CONTES DE LA CRYPTE, un téléfilm de science-fiction contant une love-story robotique (COMPAGNON MODÈLE G 45) et voilà déjà Gary Fleder précédé d'une flatteuse réputation. Réputation qu'il justifie pleinement dans DERNIÈRES HEURES À DENVER, un polar pas aussi «tarantinesque» qu'il y paraît au prime abord. Quelques mots de l'intéressé avant que le petit génie repasse à la science-fiction (avec, dans l'anthologie LIGHT YEARS, le segment L'IMPOSTEUR d'après Philip K. Dick) et prenne le thriller à bras le corps (KISS THE GIRLS avec Morgan Freeman)...

Dernières Heures à Denver **survient après** ***Reservoir Dogs*** **et** ***Pulp Fiction*****. Cela ne vous préoccupe pas un peu ?**

Honnêtement, je pense que **Dernières Heures à Denver** souffre de la malchance d'apparaître dans l'ombre des films de Quentin Tarantino. Exact que Tarantino braque les projecteurs sur la comédie d'humour noir mêlée au film de gangster, au polar dur. Mais, selon moi, **Dernières Heures à Denver** se situe dans un autre domaine, même si, au prime abord, on y décèle quelques atomes crochus avec les films de Tarantino. **Dernières Heures à Denver** est un film noir. Il est de facture nettement plus classique que **Pulp Fiction** ou **Reservoir Dogs** et affirme, pendant près de deux heures, son appartenance à un genre propre. Je me réfère principalement aux classiques d'Edward Dmytryk, à **L'Enfer de la Corruption** qu'Abraham Polonsky tourne en 1948. Comme ce dernier, je joue sans cesse sur l'opposition ombre/lumière, sur des compositions stylistiques très fortes, très puissantes. Ces choix esthétiques donnent aux films noirs une dimension unique, irréelle, que l'on ne retrouve pas dans **Reversoir Dogs** par exemple. Reste que mon film ne s'oriente pas exclusivement vers le passé ; le langage des protagonistes lui donne une couleur très années 90, contemporaine. En fait, **Dernières Heures à Denver** se tient au carrefour d'un cinéma «noir» très classique et de la comédie irrévérencieuse d'aujourd'hui.

Pour vous enfoncer dans la comparaison avec Tarantino, on pourrait insister sur la parenté de vos dialogues avec ceux de ***Pulp Fiction*** **et** ***Reservoir Dogs*****. Ils sont tout aussi colorés et usent abondamment de l'argot...**

Je ne crois pas que l'on puisse assimiler mes dialogues à ceux de Quentin Tarantino. Tarantino se montre nettement plus naturaliste que moi, il affiche à mort ses références à la Pop Culture des seventies. Il fait preuve de nettement moins de style que Scott Rosenberg, qui a écrit les dialogues de **Dernières Heures à Denver**. Scott a créé de toutes pièces une véritable langue pour le film ; les gens ne parlent pas comme Jimmy le Saint, Critical Bill et les autres dans la vie de tous les jours. Par contre, nous parlons tous comme les protagonistes de **Pulp Fiction**. Ouvrez les oreilles et vous le remarquerez aussitôt ! Comme David Mamet, Scott Rosenberg capte l'essence des échanges verbaux entre les personnes. Il les sublime ensuite pour atteindre une espèce d'hyper-réalisme dans les dialogues. Il dépasse de loin le cadre de la réalité contemporaine, des palabres sur les hamburgers ou Madonna. N'allez cependant pas imaginer que je n'apprécie pas Quentin Tarantino ; je l'admire sincèrement. Je me souviens avoir lu le scénario de **Pulp Fiction** lorsque j'entreprenais **Dernières Heures à Denver**. Je me suis immédiatement dit que mes amis et moi irions voir ce film pour ses perversions, son humour décapant, sa folie et sa violence. De plus, je remercie Quentin Tarantino d'avoir mis au goût du jour le film de gangster. Il l'a si bien fait que, désormais, tous les films de gangsters passent inévitablement par la comparaison avec **Pulp Fiction** et **Reservoir Dogs** ! Et puis, j'en ai vraiment plus que marre que l'on me compare toujours à Tarantino. Aux États-Unis, toutes les critiques sans exception l'on fait ! Injuste car **Dernières Heures à Denver** est un film qui existe par ou pour lui-même. Quitte à passer pour un vantard, je le considère plus émouvant que **Pulp Fiction**. Dans **Pulp Fiction**, lorsque John Travolta se fait dessouder dans les toilettes, vous ne ressentez rien, pas le moindre petit serrement de gorge. Par contre, quand mes protagonistes tombent les uns après les autres, vous éprouvez tout de même un certain chagrin. Mon prochain film n'appartiendra sûrement pas à ce genre. Je laisse tomber les gangsters et, au moins, la presse me lâchera avec Tarantino !

Pourquoi ***Dernières Heures à Denver*** **et pas Dernières Heures à Chicago ou à New York ? Le Colorado n'est pas franchement réputé pour ses gangsters !**

Le principe à la base du film tient aux compétences de ces gangsters. Ce ne sont pas des lumières, des ténors dans leur métier. Ce sont des malfrats de deuxième classe. Ils se retrouvent donc dans une ville de seconde catégorie, Denver. Pas question de jeter ces types dans des cités aussi importantes que Chicago, Los Angeles, New York ou Miami, des endroits où prospèrent des bandits nettement plus doués. Il est nettement plus drôle, plus négociable au niveau scénaristique, de planter Jimmy le Saint et ses amis dans cet endroit sinistre. Ils aimeraient tous se trouver ailleurs. Ce qui frappe, c'est l'incongruité de ces types dans cet environnement. Ils parlent comme s'ils étaient à Brooklyn !

On ne peut pas dire que vous donniez très envie de prendre des vacances à Denver à travers votre film. À part quelques buildings et des gargotes, il n'y a rien de particulièrement excitant !

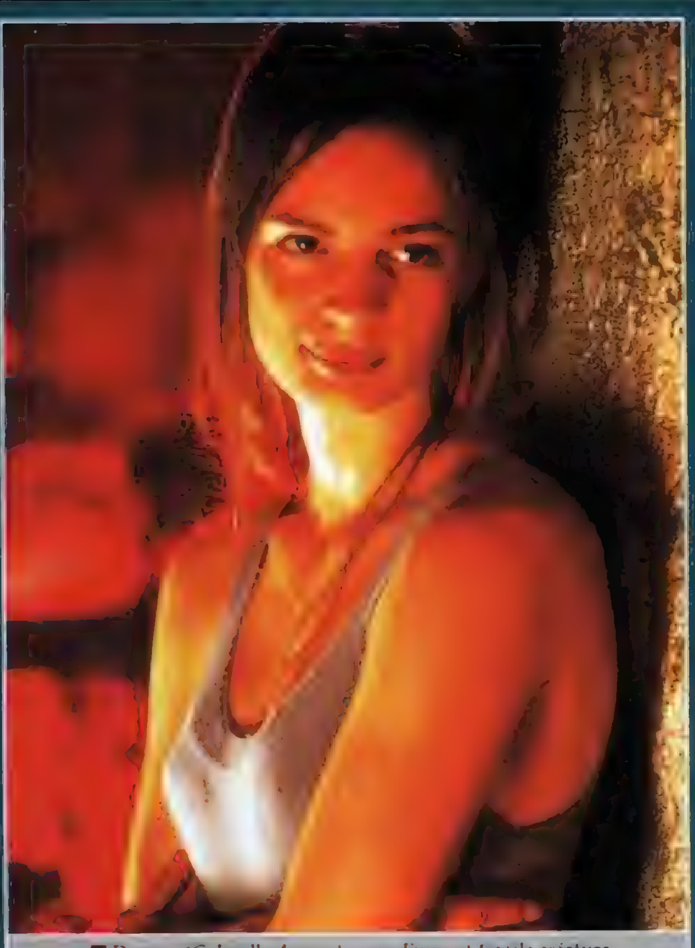
Denver est l'antithèse même de la ville cinématographique. Rien, ou presque, à mettre dans l'axe de la caméra. Elle est extrêmement dure à filmer à cause d'un relief désespérément plat. Une cité plate au sens propre comme au sens figuré ! Pas de collines comme à Los Angeles ou San Francisco. Pas d'architecture démente comme à New York. En désespoir de cause, nous avons pris la décision de reconstituer quelques parcelles de Denver tant en extérieurs qu'en intérieurs, notamment le bar où Jimmy le Saint rencontre Dagney, un endroit où les hommes d'affaires et les poivrots s'accrochent au happy hour. À la limite de Denver, nous avons cependant découvert une zone délabrée appelée Five Points d'où nous pouvions observer les tours de la ville. Voilà une opposition qui correspondait à la métaphore du film : des individus en marge, incapables d'accéder au sommet.

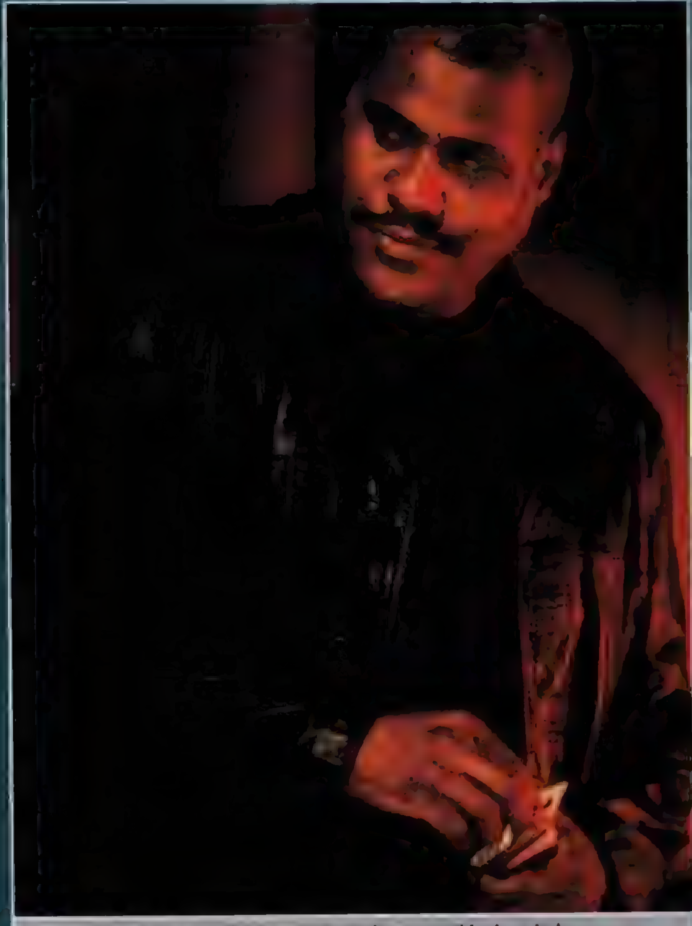
Quel regard portez-vous sur vos protagonistes ? Vous dîtes que ce ne sont pas des foudres de guerre, des ténors de la criminalité... Des ringards plutôt, non ?

Je les aime tous. Pour différentes raisons. Critical Bill d'abord, parce qu'il s'impose en enfant irresponsable enfermé dans un corps d'adulte. Plus que les cent autres comédiens qui ont auditionné pour le personnage, Treat Williams l'a immédiatement compris. Tous, sans exception, l'ont incarné en hurlant. Pas Treat. Il est rentré dans la peau de ce type sombre, agressif, en lui injectant une certaine innocence, un côté attachant. Je ressens de la sympathie pour mes personnages, même si je ne les comprends pas tous, si je les trouve parfois trop compliqués, trop allusifs. Même Bernard, le pédophile, inspire un certain attachement, surtout dans la séquence où, en prenant une glace avec Jimmy le Saint, il avoue à quel point son ex-fiancée lui manque. J'aime aussi Jimmy le Saint. Pourquoi le Saint ? Parce qu'il n'embrasse jamais une fille dès le premier rendez-vous ! Pace que, dans sa jeunesse, il voulait porter la soutane, devenir prêtre ! Mais il a mal tourné, s'est mis au service du crime. Même si le scénario murmure qu'il a commis des actes horribles, il ■■■

Un polar déjanté et cruel sous forme de Cour des Miracles du crime !


■ *Jimmy le Saint (Andy Garcia) : un ex-gangster sur le retour, après un ruineux passage par la vidéo funéraire.* ■

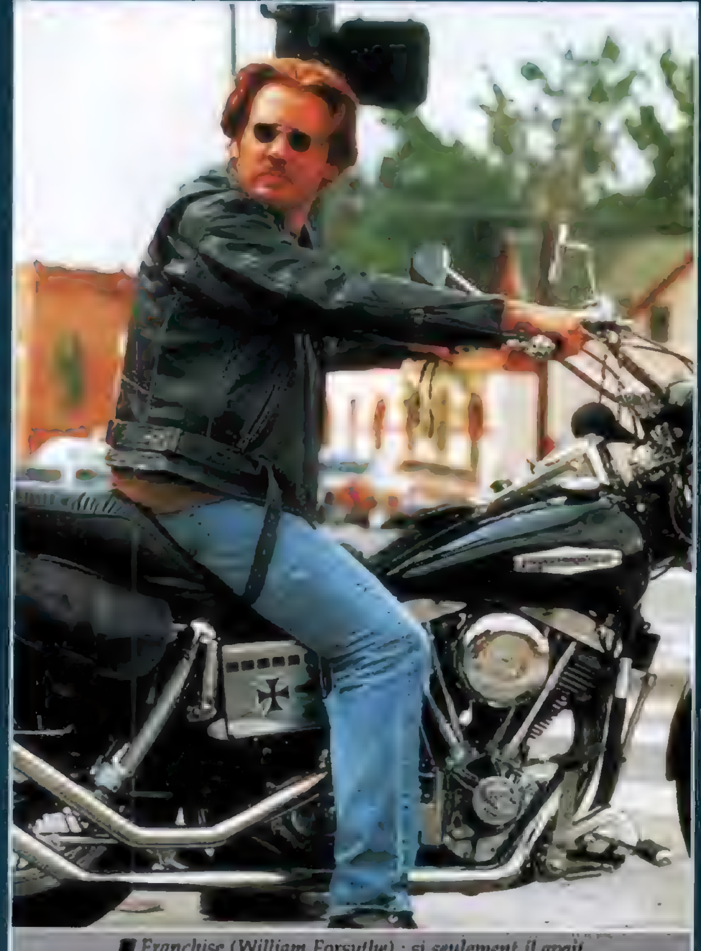

■ *Dagney (Gabrielle Anwar) : une divine et fragile créature sur laquelle Jimmy le Saint jette son dévolu* ■


■ *Easy Wind (Bill Nunn) : un colosse paisible dont la bravoure est inversement proportionnelle à la corpulence.* ■


■ *Critical Bill (Treat Williams) : un nerveux qui ne mesure les conséquences de ses actes qu'après coup* ■



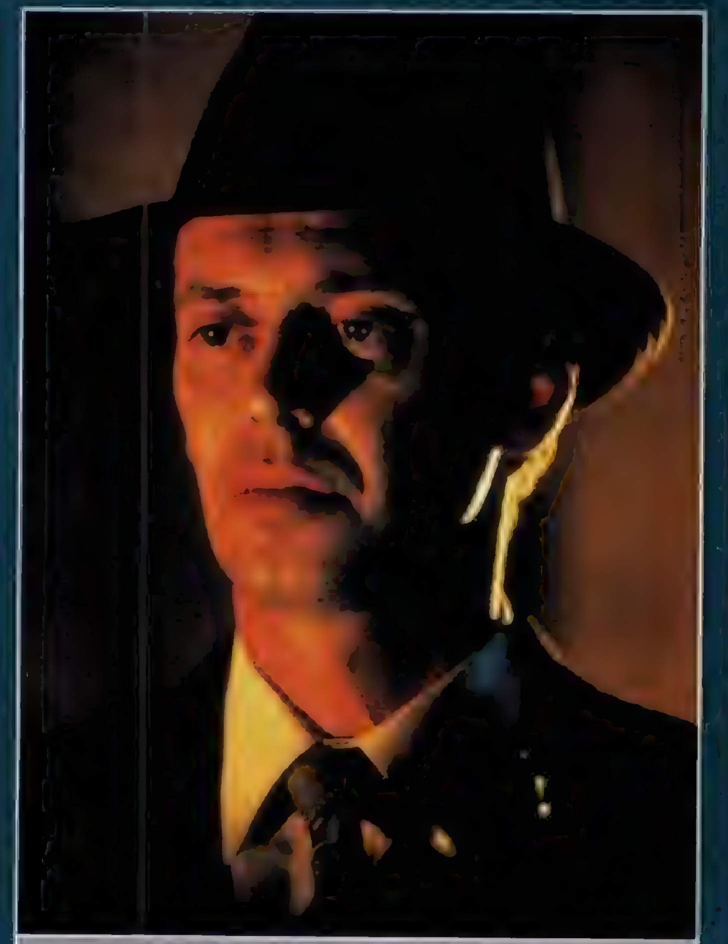
■ Pieces (Christopher Lloyd) : malgré la lèpre, il n'a pas encore tout à fait perdu la main ■



■ Franchise (William Forsythe) : si seulement il avait suivi le regard implorant de sa femme. ■



■ «L'Homme qui a un Plan» (Christopher Walken) : le caïd tétraplégique de Denver et le commanditaire de Jimmy le Saint ■



■ Monsieur Chut (Steve Buscemi) : l'exécuteur de service. Une réputation solide acquise au fil des contrats ■

MES CHERS AMIS

Mon premier se nomme Jimmy Le Saint. Non pas qu'il porte l'auréole, mais cet ancien malfrat respire la bonté, la mansuétude. Recyclé dans la vidéo posthume, où les vivants en fin de parcours rancardent leurs héritiers sur le sens profond de la vie, Jimmy Le Saint pousse même la gentillesse jusqu'à tirer du ruisseau une jeune péripatéticienne qui rêve de porter son enfant.
Mon deuxième s'appelle Bill Fooley, alias le Critique. Un nerveux qui cogne dur. Y compris sur des cadavres qu'il rosse copieusement avant de les remettre à leur place, dans leur cercueil. Une façon originale de garder la forme. Soupçonné d'avoir dégusté un morceau d'étron lors d'un séjour derrière les barreaux, il perd régulièrement les pédales, ne mesure les conséquences de ses actes qu'après coup. Résultat : il plonge dans la fosse à emmerdes tous ses complices.
Mon troisième porte le doux sobriquet de Pieces, ce qui signifie Morceaux. Effectivement, atteint de la lèpre, le patriarche du gang perd quelques parties de son anatomie. Après les pieds, la maladie passe à l'assaut des mains. Pas gênant pour l'instant car Pieces exerce l'estimable profession de projectionniste dans un cinéma porno, boulot qu'il méprise.
Mon quatrième répond au nom de Easy Wind. Un colosse plutôt placide. Sauf lorsqu'il se trouve en présence de Bill Fooley. Comme chien et chat, les deux hommes ne cessent de se chicaner sur la consommation par le second d'une portion de matière fécale. Ils en viennent parfois aux mains. Mais, dans le fond, Easy Wind et le Critique s'adorent.
Mon dernier tente plus que les autres encore de rester dans le droit chemin. Il s'agit de Franchise, modeste gardien de caravanes. Marié, deux lardons à sa charge et l'honnêteté ne payant guère, ce tatoué ne résiste pas longtemps à la proposition alléchante de Jimmy le Saint.

Mon tout forme une bande de gangsters sur le retour, un gang reconstitué à contre-cœur par Jimmy le Saint. À la demande de «L'Homme qui a un Plan» et contre 50.000 dollars, il monte une expédition contre l'impudent qui aura eu l'audace de souffler à son fils, neuneu et pédophile, sa petite amie promise au mariage. Ce qui ne devait être qu'une simple mesure d'intimidation sur le bord de la route dégénère vite. Le rival y laisse sa peau, ainsi que sa copine. Pas content du tout, «L'Homme qui a un Plan», aussi féroce que tétraplégique, dépêche le nec plus ultra des tueurs à gages, l'austère Monsieur Chut, à l'élimination des cinq gredins. Mauvais trip pour Jimmy le Saint qui espérait pourtant beaucoup de sa liaison avec la belle et innocente Dagney. Mauvaise passe pour les héros, des zéros pointés, mais excellent pour les témoins de leurs déboires car **Dernières Heures à Denver** est un polar qui ne cherche pas son inspiration sur la copie du voisin. Surtout pas celle de l'élève Tarantino, malgré un goût commun pour les bons mots ponctués d'argot imagé et la présence d'acteurs comme Christopher Walken et Steve Buscemi. Le premier film cinéma de Gary Fleder serait plutôt du genre Série Noire sarcastique, de ces récits entre ambiance glauque et ironie mordante collant aux basques de types sans envergure, touchant tellement ils gaffent. Des losers qui écopent des pires ennuis du monde pour avoir accepté un boulot «facile» de simple intimidation. Minables ces gangsters, mais leur portrait inspire au jeune cinéaste une vraie tendresse, un véritable attachement. Tendresse, y compris pour ce fêlé de Critique, dément lorsqu'il plombe Monsieur Chut en hurlant : «Je suis Godzilla et tu es au Japon !». Un moment exquis parmi tant d'autres, dans un film qui joue autant des atmosphères insalubres, poisseuses, que des «numéros» d'acteurs. Numéro sobre pour un Andy Garcia comme arraché à un film noir des années 40. Sobriété forcée pour Christopher Walken, «talking head» qui assène avec des mots cinglants les coups de pied au cul qu'il ne peut donner. Candeur violente pour un Treat Williams qui vient brutalement rappeler que le comédien du **Prince de New York** n'a pas anticipé sur l'âge de la retraite... Ils sont tous parfaits, en communion avec une mise en scène cotonneuse, jouant admirablement de la torpeur des lieux et des protagonistes. Une mise en bière de première classe.

■ Marc TOULLEC ■

Gaumont / Buena Vista présente Andy Garcia dans une production **Miramax International** ***DERNIÈRES HEURES À DENVER*** (*THINGS TO DO IN DENVER WHEN YOU'RE DEAD* - USA - 1995) avec Gabrielle Anwar - Christopher Walken - Treat Williams - Christopher Llyod - Bill Nunn - William Forsythe - Steve Buscemi **photographie de** Elliot Davis **musique de** Tom Waits - Johnny Cash - Neville Brothers **scénario de** Scott Rosenberg **produit par** Gary Woods & Cathy Konrad **réalisé par** Gary Fleder
1er mai 1996 **1 h 50**

■ ■ ■ reste un type sympathique qui essaie de sauver ses amis et Dagney. Un sauveur de la vieille école !

Nettement moins sympathique s'affirme «L'Homme qui a un Plan», tout tétraplégique qu'il soit !

Au départ, James Caan devait incarner le personnage, mais d'autres engagements nous ont séparé de lui. C'est donc à quelques jours du tournage que nous avons vu venir Christopher Walken. Scott Rosenberg dit de son rôle : «Quoi de plus étonnant qu'un homme qui n'est plus qu'un cerveau ? Qui contrôle le destin de tous ces types depuis sa chaise roulante ?». Les stéréotypes d'usage dans le polar auraient voulu que Christopher Walken l'interprète comme un méchant en colère, furieux de ne pouvoir bouger un petit doigt. À l'instar de Treat Williams avec Critical Bill, Christopher Walken a pris le contre-pied des clichés, faisant de son personnage quelqu'un de gentil et qui arrête de l'être avec son ami Jimmy le Saint quand les choses tournent mal !

Engager sur le même film Andy Garcia, Christopher Walken, Treat Williams et les autres, n'est-ce pas tenter de monter l'équipe idéale, tenter de mettre en place une réelle complicité entre les comédiens ?

Nous avons seulement cherché à engager les meilleurs acteurs sans penser forcément aux rapports entre les personnages, sans chercher cette «alchimie» qui s'est instaurée par la suite. Il s'est imposé immédiatement un respect sincère entre les divers comédiens. Mais ce n'est pas une attitude dictée par le film ; je pense que les bons acteurs se respectent entre eux. L'alchimie de la bande de Jimmy le Saint est essentiellement fondée sur cette base. Je dois beaucoup aux comédiens, même ceux qui n'ont pas tourné dans le film. Pour avoir lu et adoré le scénario de Scott Rosenberg, des gens comme Kevin Spacey, James Belushi et James Woods ont fait circulé d'excellents échos le concernant. Sa bonne réputation a permis de monter le projet avec Bob et Harvey Weinstein de *Miramax*.

En dépit de ce cadre neutre, vous distillez une véritable atmosphère dans *Dernières Heures à Denver*, une ambiance souvent étouffante, oppressante...

Cette atmosphère découle d'une collaboration très étroite entre le chef opérateur Elliott Davis, le directeur artistique Burton Rencher et moi. Nous nous sommes particulièrement attachés aux couleurs, aux tonalités rouges ou grises dans lesquelles le film est noyé. La qualité de la lumière compte énormément dans la création d'une ambiance. Je tenais particulièrement à ce que la source des éclairages se situe dans l'image elle-même, des néons par exemple, rien de «flottant», d'artificiel qui vienne de l'extérieur. Des lumières riches et une très forte composition du cadre contribuent à ce que je recherchais, le feeling du film noir des années 40. Je ne tenais pas à ce que **Dernières Heures à Denver** se conforme au look actuel de la majorité des films. Un look très télé, fadasse. Juste un plan cadré sans la moindre recherche. Faire du cinéma selon cette optique n'a aucun sens. Je voulais que mon film soit visuellement riche, que chaque image soit signifiante et s'intègre intimement dans le contexte, à la manière du cinéma des frères Coen.

L'histoire du film fonctionne assez curieusement. Du récit central, vous embrayez sur les commentaires goguenards d'un témoin, sur les témoignages posthumes des clients de Jimmy le Saint... Vous ne craignez pas que cela dilue quelque peu l'intérêt du public ?

Tout était déjà dans le manuscrit de Scott Rosenberg, très très bien écrit. Je m'y suis tenu, même si ce n'était pas la solution la plus évidente, du fait des différents points de vue, du chœur antique par Jack Warden, des commentaires des défunts sur les cassettes nécrologiques de Jimmy le Saint... Les problèmes sont survenus au montage, lorsqu'il a fallu assembler toutes ces scènes de sources diverses. Il y avait un équilibre, un rythme à trouver, à calculer. Il fallait la bonne scène au bon moment lorsque les événements le demandaient. Cela paraît simple mais c'est très complexe. Le plus dur fut encore d'impartir tel temps de présence à tel personnage, tel comédien. Lorsque vous mettez en scène une bande de cinq types, il est nécessaire de ne pas en perdre un seul en route, il faut éviter que le spectateur l'oublie pour, ensuite, le voir réapparaître à la surprise générale. Tombez dans ce piège et votre film part en eau de boudin ! J'ai, par exemple, considérablement coupé dans la première rencontre Dagney/Jimmy le Saint. Elle durait, à l'origine, sept minutes. Sept minutes de dialogue. En un regard, tout était dit, et c'est ce regard que j'ai conservé ! Plus que tout autre chose, j'ai tenu à coller au scénario de Scott Rosenberg au plus près. D'autres auraient peut-être voulu le réécrire, le revoir de fond en comble, pour en extraire un film plus linéaire, qui ne s'arrête pas de temps en temps pour livrer des impressions, les commentaires d'un témoin.

***Dernières Heures à Denver* n'est pas exclusivement de Gary Fleder puisque c'est votre ami de longue date Scott Rosenberg qui en a eu l'idée...**

Oui. Scott s'est inspiré d'une chanson folk dont il n'a conservé que le titre. Le film, il l'a écrit directement après la mort de son père il y a cinq ou six ans, comme un exutoire, une sorte de catharsis. **Dernières Heures à Denver** raconte par conséquent une histoire très existentielle de son point de vue. Toujours selon lui, **Dernières Heures à Denver** ressemble plus à **Impitoyable** de Clint Eastwood qu'à tout autre film, parce que l'on peut réellement sentir les différents aspects de la violence, la douleur notamment. Selon moi, le film s'apparente bien plus à un conte cruel sur la loyauté et l'amitié. Malgré nos interprétations différentes du script, Scott et moi allions dans la même direction.

Niveau violence, avez-vous l'impression que *Dernières Heures à Denver* soit plus sévère que la moyenne des polars ? Vous faites tout de même subir à vos personnages un sort peu enviable...

Disons que **Dernières Heures à Denver** est un film plus crû, plus immoral que réellement violent, un aspect directement hérité du scénario de Scott Rosenberg. Cependant, en le revoyant aujourd'hui, je me rends compte que j'aurais dû couper quelques plans dans les séquences les plus corsées. J'ai seulement réalisé à quel point il était sanglant, excessif, en observant les réactions d'un public un peu choqué. J'ai peut-être poussé le bouchon un peu trop loin sans m'en rendre compte. À vrai dire, sur un tournage, les valeurs ne sont pas les mêmes. Doser la violence constitue toujours un problème, surtout lorsque vous y mêlez un certain humour. L'humour, justement, atténue l'horreur de certaines situations, comme lorsque Critical Bill sort de sa cachette pour piéger son agresseur. Il hurle «Je suis Godzilla et tu es au Japon» en le criblant de plomb. Heureusement, la romance entre Jimmy le Saint et Dagney vient aussi adoucir les choses. Il faut aménager des plages de décompression, surtout dans un film aussi intense.

■ Propos recueillis par **Marc TOULLEC**
et traduits par **Didier ALLOUCH** ■

COMMANDEZ LES ANCIENS NUMÉROS

MAD MOVIES

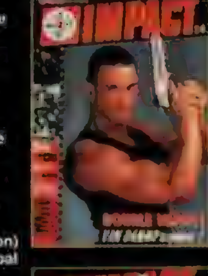
26 Les «Mad Max», Cronenberg, Avoriaz 1983
27 Le Retour du Jedi, Creepshow, Les Prédateurs, B. Steele
29 Harrison Ford, Joe Dante, Avoriaz 1984
30 Maquillage : Ed French, Cronenberg, L. Bava
32 David Lynch, La Compagnie des Loups, maquillages
33 Gremlins, Les effets spéciaux d'Indiana Jones
34 Les Griffes de la Nuit, Dune, Brazil, Avoriaz 1985
35 Terminator, Brian de Palma, Wes Craven
36 Day of the Dead, Lifeforce, Tom Savini, Re-Animator
37 Mad Max 3, Legend, Ridley Scott
38 Retour vers le Futur, Vampire, Vous Avez Dit Vampire ?
39 La Revanche de Freddy, Avoriaz 1986
40 Re-Animator, Highlander, Alfred Hitchcock
41 House, Psychose, Dossier : le gore au cinéma
42 From Beyond, F/X, Rencontres du 3ème Type
43 Aliens, Critters, Les Aventures de Jack Burton
44 Massacre à la Tronçonneuse 2, Stephen King
45 La Mouche, Star Trek 4, Avoriaz 1987
46 King Kong (tous les films), Superman, entr. maquilleur
47 Robocop, Indiana Jones, Freddy 3, Evil Dead 2
49 Hellraiser, Dossier Superman, Série B US, Fulci
50 Robocop, Hidden, Effets spéciaux, Index des n°23 à 49
51 Avoriaz 1988 : Robocop, Hellraiser, Near Dark, Elmer, Hidden
52 Running Man, Hellraiser, les films de J. Carpenter
53 Dossier «zombies», Near Dark, Elmer, Festival du Rex 1988
54 I. Jones, Mad Max, Conan, etc., Les «Vendredi 13»
55 Roger Rabbit, les films de «Freddy», Bad Taste
56 Beetlejuice, Freddy 4, Near Dark, FX de Evil Dead 2
57 Le Blob, Vampire, Vous Avez Dit Vampire ? 2, Avoriaz 1989
58 Dossier Cronenberg, Brazil, Horror Show, Carpenter
59 Batman, Hellraiser 2, Freddy (série TV), Cyborg
60 Freddy 5, Re-Animator 2, Les «méchants» du Fantastique
61 Indy 3, Abyss, Batman, Les super-héros (Hulk, Spiderman...)
62 Spécial effets spéciaux : de Star Wars à Roger Rabbit
63 Avoriaz 1990 : Simetierre, Re-Animator 2, Elvira, Society
64 Dossier Frankenstein, Cabal, Basket Case 2, Freddy TV
65 Total Recall, Akira, Tremors, Halloween 4, Lamberto Bava
66 Robocop 2, Freddy 5, La Nurse, Maniac Cop 2, Star Trek 5
67 Dossier Total Recall, Robocop 2, Dick Tracy, Lucio Fulci
68 Les Tortues Ninja, Darkman, George Lucas
69 Avoriaz 1991, Cabal, Highlander 2, Henry, Les Feebles
70 Predator 2, Massacre à la Tronçonneuse 3
71 Terminator 2, Akira, Hardware, Ça, La Nuit des Morts-Vivants
72 Les Feebles, Warlock, Dossier «La Malédiction», Freddy 6
73 Numéro spécial Terminator 2, Fisher King
74 Evil Dead 3, Rocketeer, Freddy 6, Hellraiser 3, Forum «T2»
75 Avoriaz 1992, Tetsuo, Freddy 6, Le Sous-sol de la Peur
77 Alien 3, Universal Soldier, Batman le Retour
78 Dossiers Batman le Retour & Alien 3, Le Cobaye, Star Trek 6
79 Dossier «Vampires», Dracula de Coppola, Innocent Blood
80 Numéro spécial «Stephen King», entr. Roger Corman
81 Dracula de Coppola, tous les films d'Avoriaz 1993
82 Fortress, Star Trek Deep Space Nine, Argento, Joe Dante
83 Last Action Hero, Robocop 3, Body Snatchers, Stephen King
84 Jurassic Park, entretiens George Romero & Dick Smith
85 «Spécial Dinosaures» : du Monde Perdu à Jurassic Park
86 Demolition Man, La Famille Addams 2, Action Mutant
87 «Fantastica 1994» : tous les films, Evil Dead 3, Carpenter
88 Dossier Loup-Garou, Wolf avec J. Nicholson, Body Melt
89 Dossier TV : Batman, Robocop, Superman, Indiana Jones
90 The Crow, Absolom 2022, Les Flintstones, Eraserhead
91 Dossier «Manga», Wolf, Tetsuo, The Mask, Ed Wood
92 L'Étrange Noël de Mr Jack, Entretien avec un Vampire
93 «Fantastica 1995», Stargate, Frankenstein, Highlander 3
94 Streetfighter, entretiens Tobe Hooper & John Carpenter
95 Ed Wood, Batman Forever, Freddy 7, Fred Olen Ray
96 Judge Dredd, Tank Girl, Le Village des Damnés, Congo
97 Waterworld, Aux Frontières du Réel, Mortal Kombat
98 Dossier X-Files, Johnny Mnemonic, From Dusk till Dawn
99 Seven, The Crow 2, L'Armée des 12 Singes, Fantastic'Arts
100 X-Philes 3e saison, «Nos 100 meilleurs films Fantastiques»



IMPACT



1 Commando, Rocky 4, George Romero, Avoriaz 1986
2 Highlander, Rutger Hauer, Les films de la Cannon
3 Hitcher, Cobra, Maximum Overdrive
4 Effets spéciaux, John Badham, John Carpenter
5 Blue Velvet, Cobra, Aliens, David Lynch
6 Darryl Hannah, Dosiier «Ninjas», Le Jour des Morts-Vivants
7 Maquillages, Harrison Ford, Chuck Norris
8 Les Trois «Rambo», Dolls, Evild Dead 2
9 Freddy 3, Tuer n'est pas Jouer, Indiana Jones 2
11 Les Incorruptibles, Full Metal Jacket, Entr. Fred Olen Ray
12 Running Man, Robocop, China Girl, Hellraiser
13 Avoriaz 1988, Entr. Lucio Fulci & J. Chan, Running Man
14 Hellraiser 2, Rambo 3, Cyborh, Munchausen
15 Double Détente, Beetlejuice, Maniac Cop, Flic ou Zombie
16 Spécial Rambo 3, Cyborg, Munchausen
17 Freddy 4, Piège de Cristal, Traci Lords, Rambo 3
18 Les «Inspecteur Harry», Avoriaz 1989, Tsui Hark
19 Avoriaz 1989, Munchausen, Punisher, Schwarzenegger
20 Indiana Jones, Simetierre, Punisher, La Mouche 2
21 Total Recall, Freddy 5, Jean-Claude Van Damme
22 Batman, Permis de Tuer, L'Arme Fatale 2, Haute Sécurité
23 Spécial les trois «Indiana Jones», Punisher
24 Ciné-muscles : Van Damme, Schwarzie, B. Lee, etc.
25 Robocop 2, Total Recall, Entretien Roger Corman
26 Dossier «Super Nanas», Maniac Cop 2, Effets Spéciaux
27 Gremlins 2, Van Damme, Jackie Chan, Traci Lords
29 Total Recall, Predator 2, Stallone et Arnold (20 ans d'action)
30 La saga des Rocky, Arnold, Hong Kong Connection, Cabal
31 Coups pour Coups, Highlander 2, le retour du Western
32 Le Silence des Agneaux, Predator 2, Muscles
33 Terminator 2 (entretien Arnold), Van Damme
34 Double Impact, Backdraft, Robin des Bois, Hudson Hawk
35 Terminator 2, entretien Schwarzenegger, Jackie Chan
36 Vingt ans d'Avoriaz (tous les films), Universal Soldier, Alien 3
37 Les Nerfs à Vif, JFK, Hook, Le Dernier Samaritain
38 Basic Instint, entretien Stallone, Batman 2, Arts Martiaux
39 Universal Soldier, L'Arme Fatale 3, Jeux de Guerre
40 Les trois «Aliens», Reservoir Dogs, Cliffhanger, Impitoyable
41 Van Damme, programme 93, Dossier «Flics», Jeux de Guerre
42 Dracula, Van Damme (Chasse à l'Homme), Steven Seagal
43 Cavale sans Issue, Steven Seagal, Body, Bad Lieutenant
44 Cliffhanger, Action Men (dossier), True Romance
45 Dossier Robocop, John Woo, Last Action Hero, Dragon
46 Dans la Ligne de Mire, Le Fugitif, Last Action Hero
47 Dossier Spielberg, Cliffhanger, entr. Stallone et John Woo
48 Dossier Space Opera, K. Costner, Jackie Chan, Peckinpah
49 Space Opera 2, Demolition Man, L'Impasse, Van Damme
50S Spécial Action : Seagal, Van Damme, Arnold, Stallone
51 Amicalement Vôtre, Pulp Fiction, Killing Zoé, Rapa Nui
52 Speed, Brandon Lee, Killing Zoé, Wyatt Earp, Pierce Brosnan
53 True Lies, Danger Immédiat, TimeCop, Pulp Fiction, Batman TV
54 Frankenstein, Entretien avec un Vampire, Dossier : la BD au ciné
55 Les jeux vidéo à l'écran (Streetfighter), Stars sous les verrous
56 Judge Dredd, The Killer, James Bond, Entr. Jim Wynorski
57 Batman Forever, Mort ou Vif, Die Hard 3, Cannes 1995
58 Judge Dredd, Desperado, Bruce Willis, USS Alabama
59 Mortal Kombat, Assassins, Apollo 13, Mel Gibson, Jade
60 GoldenEye, Dossier James Bond, Seven, Showgirls
61 Broken Arrow, Heat, Casino, L'Île aux Pirtaes, Tsui Hark











ZE CRAIGNOS MONSTERS, LE RETOUR

(par Jean-Pierre PUTTERS)

216 pages sur les Robots d'Acier, Insectes Géants, Monstres Japonais, Créatures de Frankenstein, Savants Fous, Envahisseurs, Yétis, Géants Humains... Que du bon en 600 photos. Tout en couleurs. Brochage de luxe, couverture cartonnée. 240 F (port compris)

Également disponible, la réédition du premier tome ZE CRAIGNOS MONSTERS. 240 F (port compris)

Bon de Commande

Pour commander : découpez (ou recopiez) le bon de commande, remplissez-le, entourez les numéros désirés et envoyez-le, accompagné de votre règlement à **MAD MOVIES, 4, rue Mansart, 75009 Paris.**

Chaque exemplaire : 20 F. Ne commandez que les numéros indiqués sur le bon (*Mad* n°1 à 25, 28, 31, 48 et 76 : épuisés, ainsi que *Impact* n°10 et 28). Frais de port gratuits à partir d'un envoi de deux numéros (sinon : 5 F de port). Pour l'étranger, les tarifs sont identiques, mais nous n'acceptons que le mandat-international.

NOM ______________ PRÉNOM ______________

ADRESSE ______________________________

____

____

désire recevoir les numéros entourés ci-contre, règlement joint

MAD MOVIES 26 27 29 30 32 33 34 35 36
37 38 39 40 41 42 43 44 45 46 47 49 50
51 52 53 54 55 56 57 58 59 60 61 62 63
64 65 66 67 68 69 70 71 72 73 74 75 77
78 79 80 81 82 83 84 85 86 87 88 89 90
91 92 93 94 95 96 97 98 99 100

IMPACT 1 2 3 4 5 6 7 8 9 11 12
13 14 15 16 17 18 19 20 21 22 23 24 25
26 27 29 30 31 32 33 34 35 36 37 38 39
40 41 42 43 44 45 46 47 48 49 50 51 52
53 54 55 56 57 58 59 60 61

❑ ZE CRAIGNOS MONSTERS

❑ ZE CRAIGNOS MONSTERS, LE RETOUR



■ Kiefer Sutherland ■

au-delà des lois

Dans la série «votre téléfilm-débat du samedi soir sur grand écran», voici donc **Au-delà des Lois** (un titre qui en jette), écrit par les scénaristes de **La Main sur le Berceau** (le meilleur film de nounou psychopathe). Question à l'ordre du jour : quand la justice ne parvient pas à mettre derrière les barreaux l'assassin sadique de votre enfant, est-il légitime de se livrer à une vendetta personnelle ?

Dès lors, **Au-dessus des Lois** s'applique à lever tous les doutes sur le bien fondé de la question en concentrant son intrigue sur le personnage de la mère meurtrie, Karen, prête à tout pour appliquer sa justice expéditive. Le grand vice consistant à mettre régulièrement en cause le comportement du personnage (mon dieu, elle ne devrait pas suivre l'assassin - bon sang, sa vengeance va lui coûter cher), sans pour autant envisager cette obsession comme une lente descente aux enfers (en opposition, sur un sujet similaire, au très beau **Crossing Guard** de Sean Penn).

L'homme qui réalisa jadis **Macadam Cowboy** et **Marathon Man** est donc aujourd'hui un pauvre papy ouvertement réac, dont le talent est tout entier au service d'une démagogie grossière, ce qui serait assez rigolo si le film ne s'inscrivait pas dans un réel regain d'intérêt des États-Unis pour l'auto-défense et les groupuscules armés. Pour ceux-là, il s'agit de pointer du doigt publiquement les carences de la justice et, dans l'ombre, de réfléchir à l'avènement d'un ordre nouveau. C'est sans doute ce que fait Schlesinger lorsqu'il montre au début du film, sur un écran de télé, quelques images du procès d'O.J. Simpson.

Trop médiocre pour être révoltant, **Au-dessus des Lois** n'en pose pas moins une autre question : mais que fait la censure ?

■ **Vincent GUIGNEBERT** ■

UIP présente Sally Field - Kiefer Sutherland - Ed Harris dans une production **Paramount Pictures** ***AU-DELÀ DES LOIS*** (***EYE FOR AN EYE*** - USA - 1995) avec Beverly d'Angelo - Joe Mantegna - Charlayne Woodard **photographie de** Amir M. Mokri **musique de** James Newton Howard **scénario de** Amanda Silver & Rick Jaffa **produit par** Michael I. Levy **réalisé par** John Schlesinger

8 mai 1996 **1 h 41**



■ *Paul Reynolds dans* ***The Cutter*** ■

frissons anglais

Un programme de courts métrages pour frissonner à l'anglaise, à l'heure du thé. Quasi inconnu de ce côté-ci du Channel, le court britannique aime apparemment à grincer des dents et à jongler avec l'humour noir. En commun, les six films qui composent **Frissons Anglais** ont ce traitement froid, premier degré, pince sans rire et souvent réaliste. Réaliste, y compris dans l'absurdité pour **It's a Wonderful Life**, description loufoque et glaciale de la genèse de «La Métamorphose» de Franz Kafka. Kafka qui peine à transformer Gregor Samsa à son réveil. En gigantesque banane, en kangourou ? Il lui faut écraser un cafard sur sa feuille blanche pour que l'évidence lui saute aux yeux et l'inspiration lui vienne. Un inquiétant rémouleur, une voisine compatissante et une spécialiste des farces et attrapes complètent la distribution de ce petit joyau, plastiquement très abouti.

Pas de quoi rire, à priori, à **The Last Ten Minutes**, arrivée à l'hôpital d'un accidenté de la route dont l'impatience nourrit l'imagination et ralentit l'ambulance. Effectivement, en Grande-Bretagne, on aime à rire des événements qui ne devraient pas faire rire justement. Un paradoxe qui donne son goût acidulé à l'humour british.

Il n'y a rien de drôle à être enfermé dans le coffre de sa propre voiture conduite par un duo de tueurs armés de hachettes, mais ce sont pourtant les zygomatiques que sollicite **Joyride**. Kate ne rigole pas dans **One Night Stand**, lorsqu'elle se réveille, seule et repue d'amour, dans l'appartement de son amant de la veille. Un appartement vide et hermétique, bouclé de l'extérieur, où elle découvre des polaroïds de cadavres méchamment charcutés. Encore moins désopilant serait **The Cutter**. Là, un novice du genre neuneu souhaite devenir assassin comme papa, as du rasoir. Papa qui le briefe en lui présentant les tueurs d'un cercle très fermé. Reste que le petit doit encore faire ses preuves en tranchant la gorge de son tonton flingueur ! Pour boucler la boucle, **Smart Alek** cauchemarde sur le départ en vacances d'une famille de Bidochon anglais, un sale gosse boudeur en prime. L'accident idiot et des mauvais garçons sont au rendez-vous sur la route du repos bien mérité. Images saccadées à la **Tetsuo**, explosion atomique de la cellule familiale, normalité soudain déviante... Et dire que l'expérimental **Smart Alek** s'inspire d'un fait divers survenu en 1974. On s'y bidonne un tantinet, mais ce dernier segment de **Frissons Anglais** donne plutôt froid dans le dos. Le charme de l'humour cup of tea ne réside-t-il pas là après tout ? Dans la combinaison rires-terreur ! Cette anthologie en fait l'éclatante démonstration !

■ **Marc TOULLEC** ■

Avanti Films présente ***FRANZ KAFKA'S IT'S A WONDERFUL LIFE***. Réal. & scén.: Peter Capaldi. Int.: Richard Grant, Elaine Colins. ***THE LAST TEN MINUTES***. Réal.: Patrick Harkins. Int.: Robert Carlyte & Barbara Rafferty. ***ONE NIGHT STAND***. Réal.: Bill Britten. Int.: Jemma Redgrave & James Purefoy. ***JOYRIDE***. Réal. & scén.: Jim Gillespie. Int.: Christopher Fulford & Franck Gallagher. ***THE CUTTER***. Réal.: Carl Prechezer. Int.: Brian Cox, Paul Reynolds & Nigel Davenport. ***SMART ALEK***. Réal.: Andrew Kotting. Int.: Gavin Wilkinson & Patricia Varley.

17 avril 1996 **1 h 27**

■ *Jemma Redgrave dans* ***One Night Stand*** ■



■ *Peter Gallagher* ■

à fleur de peau

Le réalisateur de **Sexe, Mensonges et Vidéo** s'adonne au polar à travers ce remake de **Pour toi j'Ai Tué** que tourne le cinéaste Robert Siodmak et Burt Lancaster au lendemain de la Deuxième Guerre Mondiale. Film de commande, suggéré par un cadre d'*Universal* alors que Soderbergh montait **King of the Hill**, **À Fleur de Peau** suit à la trace Michael Chambers, un homme qui revient dans sa ville natale du Texas, un trou perdu, pour renouer avec son passé. Avec son frère animé par de vieilles jalousies. Avec sa mère. Avec Rachel, la femme qui l'a plaqué pour Tommy Dundee, un type avec qui on ne plaisante pas. Tout ceci ferait un bon drame intimiste si le scénario n'impliquait une intrigue policière, une sombre histoire de casse dans une compagnie de convoyage de fonds. Évidemment, Michael Chambers n'est pas vraiment blanc comme neige dans cette affaire... Le côté polar intéresse visiblement fort peu Soderbergh, plus tourné vers les états d'âme de ses protagonistes, le jeu des souvenirs et des retrouvailles, le jeu du choc entre présent et passé... Pourtant, au polar, il y arrive en distillant une atmosphère lourde, bâtie à force de gros plans sur les visages, en revenant sans cesse à ce braquage, aux préparatifs et aux retombées émotionnelles sur les malfrats car, les règles du genre le veulent, les choses tournent mal et les pétoires causent tout de même un petit peu, tout Soderbergh que l'on soit. En traitant du cas de ce flic raisonnable qui, en roue libre, se comporte comme la pire des ordures, Steven Soderbergh excelle surtout dans la peinture de ce bled du fin fond de l'Amérique, dans l'ambiguïté des rapports humains. Visiblement influencé par le Quentin Tarantino de **Reservoir Dogs** pour la structure narrative, le réalisateur de **Sexe, Mensonges et Vidéo** gagne finalement la partie. Pas par le polar, le suspense à proprement parler, mais par ses effluves, son parfum, ses senteurs.

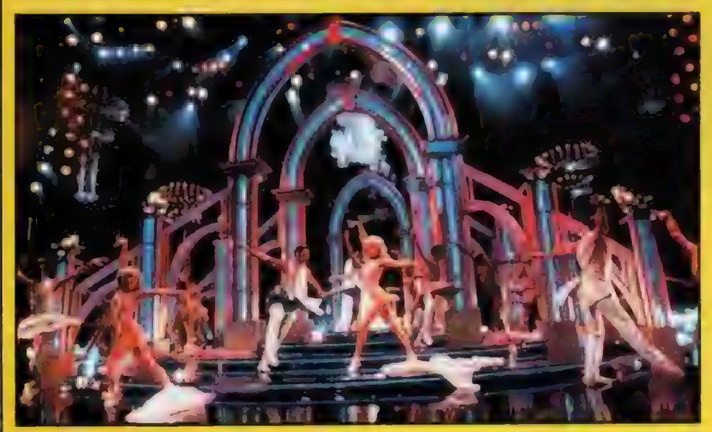
■ **Emmanuel ITIER** ■

ARP présente Peter Gallagher dans une production **Gramercy Pictures** ***À FLEUR DE PEAU*** (***THE UNDERNEATH*** - USA - 1995) avec Alison Elliott - William Fichtner - Adam Trese - Joe Don Baker - Paul Dooley - Elisabeth Shue - Shelley Duvall **photographie de** Elliott Davis **musique de** Cliff Martinez **scénario de** Sam Lowry & Daniel Fuchs d'après le roman «Criss Cross» de Don Tracy **produit par** John Hardy **réalisé par** Steven Soderbergh

10 avril 1996 **1 h 35**

PRESSE ZAPPING

Il ne fait jamais bon afficher clairement ses intentions, surtout lorsque celles-ci sont sexuelles. C'est sans doute ce qu'a appris Paul Verhœven dont le *Showgirls* promettait avant tout de la fesse à des critiques souvent coincés.



■ FIGAROSCOPE : *«**Show Girls** montre une image erronée du milieu des cabarets».* ■

Parce qu'il s'est pris un gigantesque bide aux États-Unis, **Showgirls** n'a même pas provoqué le scandale attendu (car le scandale est toujours proportionnel à l'argent qu'il englobe). La presse américaine a donc massacré quasi-unanimement le film de Paul Verhœven et s'en est lavée les mains. Ainsi, en introduction à son article polémique sur **Showgirls**, PARIS MATCH reproduit la critique parue dans le magazine US VARIETY, véritable bible du cinéma : «(...), *ce film racoleur, d'une insupportable vulgarité, plonge dans les eaux interdites aux moins de 17 ans comme dans une fosse d'aisance infestée de requins.. Les rapports humains y sont réduits au sexe de la façon la plus dégradante et la vedette principale est aussi ennuyeuse que dépourvue de charme».*

Cet avis, qui n'engage que la revue qui l'a publié, est malgré tout représentatif de la façon dont **Showgirls** a été accueilli Outre-Atlantique, avec toute la pudibonderie et l'hypocrisie que cela comporte. L'Amérique veut bien voir du cul, mais surtout pas être racolée. En gros, elle est d'accord pour faire un triomphe à **Basic Instinct**, parce qu'il s'agit avant tout de découvrir le propriétaire du pic à glace, et non de mater en toute décontraction la foune à la Stone et les bajoues de Douglas. Mais avec **Showgirls**, dont la franchise est déjà comprise dans le titre, elle joue les vierges effarouchées. C'est du beau !

Heureusement, la France, pays de l'érotisme torride, des Folies Bergères, du Lido, allait rattraper le coup et accueillir **Showgirls** à bras ouverts. C'est ce qu'on pensait, et ce n'est pas tout à fait faux dans le sens où le film de Verhœven a trouvé quand même de nombreux défenseurs, capables de faire la différence, par exemple, entre un film vulgaire et un film sur la vulgarité. Mais il fallait également compter avec les frileux de la plume, les garants de la morale à deux francs, que voici.

les vaches folles

Première étape dans la démolition, les actrices, selon un principe bien connu quand Isabelle Adjani joue les hystériques, c'est une performance d'exception ; quand une inconnue joue une strip-teaseuse, c'est une moins-que-rien.

Ainsi, LES CAHIERS DU CINÉMA cherche où se situe la cohérence du projet et trouve in extremis : *«Il faut pourtant signaler l'unique manifestation de courage esthétique de la part de Verhœven . Elizabeth Berkley et Gina Gershon, les actrices qui jouent respectivement Nomi et Cristal, sont réellement vulgaires».*

Moins méchant, LA MONTAGNE n'en manque pas moins de respect pour la belle interprète de Nomi : «(...), *il est vrai qu'Elizabeth Berkley (dont c'est la première apparition à l'écran) ne manque pas. euh... de talent(s). Et qu'il est plus agréable de la voir danser nue que d'entendre grogner Sylvester Stallone. Non, d'accord, il n'y a aucun rapport».*

Quant au critique du PAYS L'ALSACE, il fait preuve d'un réel talent comique qui mériterait rapido une reconversion : «(...), *une héroïne (sic) aussi fûtée qu'un manche de pioche et dont l'interprète, souvent dépourvue de vêtements, est constamment dépourvue du moindre charme (1)». «(1) Cela me rappelle une histoire que l'on pourrait appliquer ici : quelle est la différence entre le personnage et une vache ? Réponse : la petite lueur d'intelligence dans le regard de la vache ».*

Heureusement, certaines plumes volent nettement plus haut, même si ce n'est pas pour la bonne cause. L'ÉVÉNEMENT DU JEUDI et LES INROKUPTIBLES titrent respectivement *«Sordid Instinct»* et *«Faux cul»* des papiers très intéressants, voire carrément imparable pour LES INROKUPTIBLES. Seule fausse note, les photos de cul, justement, qui illustrent l'article, façon de tomber dans les travers que l'on est censé dénoncer. Un peu de logique, please !

culs bénis

Un film comme **Showgirls** soulève évidemment d'interminables questions morales chez ceux dont la vue à l'écran d'une backroom équivaut à une visite dans un sex-shop. Facile dès lors de s'offusquer.

TÉLÉRAMA, qu'on ne peut soupçonner de sympathies pornographiques, n'a pas craqué face aux galipettes des Showgirls. Rassurant : *«Alors, on se rince l'œil, au moins ?, s'impatiente l'amateur. Certes, la chair à paillettes inonde l'écran, mais tout est dans le simulacre mécanique et la furie gymnastique. Jusqu'au grotesque, jusqu'à la nausée».*

Dans le même genre, LE MÉRIDIONAL explique que trop de sexe nuit au sexe. A l'écran (comme dans la vie ?), un petit coup par-ci par-là vaudrait mieux qu'une overdose de plaisir : *«Naturellement, le spectateur en aura pour son argent : rondeurs généreuses, dénudés soignés, corps qui se frôlent... Reste qu'au bout de deux heures, on a l'impression d'avoir visité une boucherie porcine plus que d'avoir vu un film».*

LIBÉRATION y va de son couplet féministe, d'une grande banalité dans l'argument : *«Bref, le parcours de la combattante, alibi officiel d'un film qui ne s'intéresse aux femmes qu'à partir du moment où elles sont à poil, en pensant que c'est érotique»*

Il est imité par LA REPUBLIQUE DU CENTRE, avec une virulence qui fait peur : *«La morale de ce film niais et laid, c'est que la femme n'a pas d'âme, seulement un corps et qu'elle ne doit jamais viser au-dessus de la ceinture. Surtout, ne pas se prendre pour une artiste quand elle n'est qu'une pute. Filmé également à Las Vegas, **Coup de Cœur** de Coppola, montrait le contraire. Ce fut un bide injuste. Souhaitons le même à **Showgirls**, qui le mérite».*

À PRÉSENT, on n'en pense pas moins, et l'auteur de l'article, apparemment bien renseigné sur les lieux de débauche, emploie quand même beaucoup de guillemets pour ne pas se salir. L'homme, également, a l'air d'être très moyennement démocrate : *«Une vinouze de 2 h 11, sordide et sans intérêt, à la limite du "porno hard", sur l'univers impitoyable du spectacle à Las Vegas. Le tout sur un scénario plus mince que la ficelle du string des danseuses. 2 h 11 de pourriture sur le sexe, le pouvoir et l'argent roi, avec des personnages aussi attachants que des cloportes. 2 h 11, façon vitrine de Hambourg, de trop et d'inutile pour du cinéma (?) de "maquereaux" et de "rabatteurs", pour voyeurs démoralisés du kangourou !».*

La morale étant avant tout une affaire de point de vue, on est ravi que STAR CLUB présente comme suit **Showgirls** à ses très jeunes lectrices : *«Mise en scène par le réalisateur de **Basic Instinct**, cette fable sur une jeune américaine en quête d'identité, nous offre ici une superbe leçon de morale !».* Ils vont un peu loin, à STAR CLUB, quand même !

les connaisseurs

Parce que **Showgirls** est assimilé bêtement à un film érotique, certains en profitent pour faire étalage de leur connaissance en la matière

LE COURRIER DE MANTES, par exemple, dont le journaliste a fait un gros travail d'enquête avant de découvrir que *«Comme dans la plupart des productions érotiques, nous avons droit à différentes figures : fille seule, couple, femmes entre elles, deux femmes un homme...»*

Incollable sur le sujet (mais incapable d'écrire le titre du film correctement), FIGAROSCOPE est vert de rage : *«Insipide, vulgaire et sans consistance. **Show Girls** montre une image erronée du milieu des cabarets. Ereinté par la critique américaine, on comprend mal comment il a pu traverser l'Atlantique».* Et d'ajouter, à la surprise générale : *«**Show girl** (...) est bien parti pour faire l'unanimité contre lui. Dans le genre, hot et verticalement X, autant se procurer la cassette **Latex**, chez Anaïs. Torride».* FIGAROSCOPE deviendrait-il un magazine intéressant ?

le fond du panier

Kessquirest ? D'abord une critique extraite du JOURNAL DE SAÔNE ET LOIRE qui a mystérieusement échappé à la fois au secrétaire de rédaction et au correcteur informatique d'orthographe : *«Malheureusement, il ne suffit pas d'aligner une suite de scènes sulfureuses pour faire un bon film et malgrès le luxe des décors et la beauté des chorégraphies le senario trop convenu manque vraiment de consistance et d'intérêt».* Allez, 5/20...

Ensuite, un journaliste de PRESSE-OCEAN sympa, chaleureux et généreux, dont l'exercice critique consiste à raconter non pas le film, mais ce qui se passe dans la salle : *«Trois ans après, les réalisateurs de **Basic Instinct** reviennent à la charge avec **Showgirls**. (...) Un film qui attire autant les hommes que les femmes. Ces premiers sont venus pour le plaisir de découvrir le profil de ces dames, et les secondes par amour de la danse. (...) On a d'un côté les hommes accrochés à l'image, à la moindre scène "osée" et qui dès que le dialogue s'installe dans l'histoire, commencent à tailler une bavette avec leur voisin. Mais quoi qu'il arrive, il y a toujours un copain pour donner le coup d'envoi : "Et ! Regarde ! Ça recommence !"».*

Ne riez pas, il est payé pour ça !

■ **Zébulon** ■



■ LE PAYS L'ALSACE : «(...), *une héroïne (sic) aussi fûtée qu'un manche de pioche et dont l'interprète (...) est constamment dépourvue du moindre charme* ■

Les indiscrétions de CHOUMCHOUM

John Choumchoum est tombé dans une poubelle quand il était petit. Depuis, il ne fait rien qu'à les fouiller. Gare !



■ Le livre le plus lu récemment aux USA ne restera sans doute pas dans l'histoire de la littérature. «You'll Never Make Love In This Town Again» ressemble plus à un monument ordurier qu'à un quelconque travail littéraire. Robin, Liza, Linda et Tiffany, quatre bimbos, moitié actrices moitié prostituées, racontent dans le détail (très croustillant, le détail) leurs aventures sexuelles avec les plus grands noms du showbiz d'Hollywood. Et on en apprend de belles. Bref, ce bouquin est un vrai bonheur pour moi, mon livre de chevet, ma bible, ma référence ultime, ma mine d'or, ce que j'ai toujours rêvé de lire. Pour vous faire baver, voici quelques-unes des révélations de ce merveilleux ouvrage :

- Liza nous raconte que Rod Stewart souffre de problèmes d'éjaculation précoce («Da ya think I'm sex... oups !!») et aime bien faire l'amour dans la chambre à côté de celle de sa femme pendant que celle-ci dort tranquillement.

- Linda nous apprend que Matt Dillon aime bien faire ça dans un sauna et que James Caan est un fan du cunnilingus, à tel point qu'elle se demande comment il fait pour respirer.

- Tiffany nous dévoile la teneur d'une cassette privée visionnée chez le producteur Don Simpson (**Top Gun**, **Flashdance**...). On y voyait le Don mettre la tête d'une jeune fille dans la cuvette des toilettes et lui faire pipi dessus. Charmant, non ?

Le livre fourmille d'anecdotes de ce genre. Et il aurait déjà fait des victimes. On murmure qu'auprès du corps de Don Simpson, décédé récemment, on aurait retrouvé un exemplaire de «You'll Never Make Love In This Town Again». Quant aux «auteurs», la maison d'édition affirme que tout ce qu'elles racontent dans l'ouvrage est véridique. Pour preuve, les quatre filles auraient passé l'épreuve du détecteur de mensonge avant chaque affirmation. Et toujours avec succès.

■ On vous a déjà parlé d'Anna Nicole Smith et de son richissime vieillard de mari. Et bien, la jeune mariée est devenue une veuve en or à peine 14 mois après ses noces. Bien sûr, la famille attaque le testament mais le plus surprenant reste la bagarre que l'opulente jeune femme et la famille du vieux riche se sont livré. L'objet de la bataille : les cendres du vieil homme. Où devaient-elles être exposées, chez Anna Nicole ou chez ses parents moins récents. Les tribunaux ont coupé la poire (et le pépé) en deux. Les cendres seront divisées en deux parts égales dont disposeront les deux plaignants.

■ Tony Scott se trompe de Noir. Le frère de Ridley a enchaîné après **USS Alabama** (avec Denzel Washington et Gene Hackman) le tournage de son nouveau film, **The Fan** avec Robert De Niro et Wesley Snipes. Il paraît que sur le tournage le réalisateur ne cessait de se planter. Il criait «Denzel» chaque fois qu'il avait besoin des services de Wesley Snipes. Par contre, il n'a jamais crié «Gene» quand il avait besoin de De Niro.

■ Récemment, dans une interview, Pamela Anderson a déclaré que son psychothérapeute lui a conseillé d'être un peu plus féminine, de laisser un peu plus parler ses instincts de femme. Du coup, elle a pris rendez-vous chez son chirurgien pour voir s'il était possible de se faire greffer un troisième sein.

■ Bruce Willis aimerait bien, comme son personnage dans **L'Armée des 12 Singes**, voyager dans le temps. C'est lui-même qui le dit : *«Ce serait génial, je pourrais rencontrer Jésus. Je pourrais me revoir avec plus de cheveux. Et, plus important, je pourrais revenir à trois semaines avant que j'accepte de signer pour* ***Hudson Hawk****»*. On commence d'ailleurs à en apprendre de belles sur le tournage du film de Michael Lehman, le réalisateur. Qui n'en serait pas vraiment un d'ailleurs puisque trois personnes tenaient les rênes sur le plateau. Willis, lui-même, Joel Silver, le producteur et le responsable des effets spéciaux. Pendant ce temps-là, Lehman lisait le journal dans un coin et attendait le moment propice pour faire signer une photo à Bruce Willis destinée à son petit neveu.

■ Stallone a récemment déclaré à propos d'**Assassins** que c'est un *«film d'action existentiel. Un film profond, vous voyez. Une œuvre cérébrale. Vous pensez que tout va exploser, mais non. Un peu comme si le film avait été écrit par Sartre et dialogué par Camus»*. Aujourd'hui, Rambo est mort. Ou peut-être hier, je ne sais pas.

■ Être ou ne pas être... un bon acteur. Keanu Reeve a refusé le rôle tenu par Val Kilmer dans **Heat** pour pouvoir jouer Hamlet sur scène au Canada. *«Ça valait le coup pour devenir ce type-là»*, a déclaré avec emphase le gentil Keanu. Par contre, ce qu'on sait moins, c'est qu'avant cela, on a vu le beau Keanu s'endormir pendant le premier acte d'une représentation de la pièce de Shakespeare et puis s'éclipser à l'entracte pour ne plus revenir. Un amateur de belles lettres, sans nul doute.

■ Faut pas emmerder Sharon Stone. Le producteur de **Diabolique** l'a appris à ses dépens. Sur le tournage, il sentait que le film manquait un peu de piquant. Ce ne serait pas plus mal si la belle Sharon se dénudait quelque peu (personnellement, on n'a rien contre). Seulement, le contrat de l'actrice stipulait qu'elle ne devait effectuer aucun effeuillage. Se disant que, quand même, elle pourrait faire un effort vu le fric qu'elle reçoit, il est allé trouver Sharon dans sa loge pour le lui demander gentiment. Le monsieur s'est tout simplement fait jeter de la loge à coups de pied dans le derrière. Te laisse pas faire, Sharon.

■ *Sony* commence un petit peu à faire la gueule. Michael Jackson est bien gentil mais toutes ses histoires fatiguent tout le monde et n'aident pas à faire vendre ses disques. La firme japonaise comptait sur une vente de 20 millions d'exemplaires de son dernier album «HIStory», mais à ce jour ils n'en ont vendu «que» 5 millions. Et son divorce annoncé à grand bruit n'arrange pas les choses. On se demande s'il n'aurait pas mieux fait de rester marié à Lisa Marie. Juste pour le bien des enfants. Pas les siens, les nôtres.



■ John CHOUMCHOUM ■



Un photographe a surpris un Woody Allen peu soucieux de son apparence à la sortie d'un cinéma. On ne sait pas quel film venait de voir [illegible] Personnellement, j'opte pour «[illegible] Adopted Asian Daughter».


EN VENTE
EN VIDEO


UNIVERSAL

vidéo

RAYON INÉDITS

par Marc TOULLEC

Des acteurs ? Mark Dacascos - Lawrence Fishburne - Lance Henriksen - Chuck Norris - William Shatner - Wesley Snipes - Donald Sutherland - Treat Williams

Des réalisateurs ? Peter Hunt - Paul Lynch - Robert Markowitz - Albert Pyun - Victor Salva - Lewis Teague

Leurs films ? Tous inédits au cinéma, en France

La vidéo dans *Impact*, ou quand le petit écran complète positivement le grand



▲ *Kristie Phillips dans **Spitfire*** ▲

spitfire

▲ Prolifique, le réalisateur Albert Pyun semble avoir tourné aussi vite qu'il l'a écrite cette course-poursuite qui part de Rome pour se terminer en Grèce, via une escale à Kuala Lumpur et trente minutes de métrage à Hong Kong. Il ne s'agit là que d'un prétexte pour faire la démonstration des prouesses physiques de Kristie Phillips, championne du monde de gymnastique, dans le rôle de Charlie Case. Les sportives, Albert Pyun semble les affectionner. Les culturistes Kathy Long, Sue Price et Rachel McLish dans respectivement **Knights**, la série **Nemesis** et **Ravenhawk**, ont déjà défilé devant ses caméras. Haute comme trois pommes, Kristie Phillips dérouille dans **Spitfire** quantité de malabars lancés à ses trousses. Ce sont les hommes de main de Carla Davis, une ancienne de la CIA pressée de lui arracher une clef, accès indispensable aux codes de missiles ukrainiens. La méchante porte également la responsabilité du meurtre de sa mère et tient son père espion en otage.
Courir, détaler, cogner, voilà tout ce qui importe à Albert Pyun. Ses comédiens, il les livre à eux-mêmes. Son scénario, il lui laisse perdre des planches au fur et à mesure qu'il «progresse». Bref, **Spitfire**, c'est du travail bâclé. Speed dans son tempo et transmettant une forte impression d'improvisation décontractée, de tac-au-tac. Le meilleur du film : quelques clins d'œil à James Bond au tout début, agrémentés d'un générique qui renvoie directement à ceux de Maurice Binder pour 007.

Delta Vidéo & Imatim présentent ***SPITFIRE*** (USA - 1995) avec Kristie Phillips- Sarah Douglas - Lance Henriksen - Tim Thomerson - Deborah Fondren **réalisé par** Albert Pyun

off limits

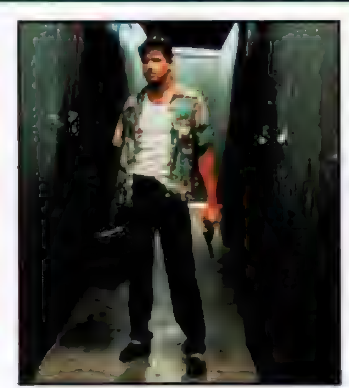
▲ Postulant action star d'**Excessive Force** et aspirant déçu aux lauriers de Steven Seagal, Thomas Ian Griffith se cantonne aujourd'hui à la série B. Un statut mineur pour un comédien-cogneur supérieur au Jeff Wincott et autre Don «The Dragon» Wilson qui phagocytent le marché de la baston-vidéo. Et le revoilà donc dans son emploi de prédilection, à savoir flic coriace que rien n'arrête. Ainsi, après que son petit frère ait été abattu par un psychopathe balafré au service de la Mafia russe, l'agent fédéral Frank Wachinsky s'envole pour Varsovie. D'origine polonaise, il mène l'enquête avec la complicité d'un flic du cru. Il aurait pu se contenter de la mort du Balafré mais son désir de justice lui ordonne de mettre fin aux activités du Docteur Lem (Rutger Hauer), un millionnaire qui prospère en kidnappant des Russes pour prélever leurs organes. Malgré l'hostilité d'un super-flic polonais, son rival côté cœur, Wachinsky persiste à semer la zizanie dans le business de Lem.
Sur une intrigue rabâchée, vengeance sur fond de trafic d'organes, Bob Misiorowski construit un convenable petit film. Faute d'originalité, il se rattrape par une intrigue bien menée, quelques séquences d'action qui, c'est une rengaine depuis deux ou trois ans, renvoient directement aux chorégraphies de John Woo. Il se rattrape encore par quelques considérations bienvenues sur les laissés pour compte de l'ex-URSS servant désormais de ravitaillement aux laboratoires peu scrupuleux en mal de foies, reins et autres cœurs. Une touche sociologique pour un film d'action regardable.

Delta Vidéo & Imatim présentent ***OFF LIMITS (BEYOND FORGIVENESS***, ex-***ANGEL OF DEATH*** - USA/Pologne - 1994) avec Thomas Ian Griffith - Rutger Hauer - John Rhys-Davies - Andrzej Zielinski - Joanna Trzepiecinska **réalisé par** Bob Misiorowski

hard justice

▲ Après que son meilleur ami, taupe dans un pénitencier, ait été refroidi, le flic Nick Adams infiltre le même établissement où règnent des matons très sévères et des détenus qui ne le sont pas moins. Nick Adams ne tarde pas à découvrir que Pike, le directeur, trafique des armes, de mèche avec la mafia chinoise. Des fusils d'assaut, des mitraillettes légères saisis et que la police aurait légalement dû détruire. Les choses se corsent sérieusement pour le policier lorsqu'il se retrouve nez à nez avec Jimmy Wong, gangster qu'il a arrêté peu avant. Plus moyen de sortir de la souricière, malgré l'intervention de sa prétendue avocate.
Un nouveau film sur le pourrissement du système carcéral américain ? Bernique ! Le pénitencier de **Hard Justice** compte certainement parmi les plus invraisemblables reconstitués devant des caméras. Un véritable moulin. Reste que les clichés inhérents au genre ne manquent pas. Passage à tabac, mitard, mutinerie, violence sous la douche, gardien sadique, bagarre au réfectoire... Sorti de ces figures quasi-obligatoires, **Hard Justice** constitue un petit film d'action plutôt vigoureux, complaisant côté violence, caviardé de gunfights et cascades qui pillent le John Woo de **À Toute Épreuve**. À relever : les risques que prend David Bradley lorsqu'une rangée de voitures explosent à quelques mètres de ses talons, et un moment surréaliste quand Charles Napier hystérique, une pétoire dans chaque main, plombe ses détenus détalant comme des lapins apeurés.

Delta Vidéo & Imatim présentent ***HARD JUSTICE*** (USA - 1995) avec David Bradley - Charles Napier - Yuji Okumoto - Vernon Wells - Clabe Hartley - Benita Andre **réalisé par** Greg Yaitanes



▲ *Treat Williams dans **Handgun*** ▲

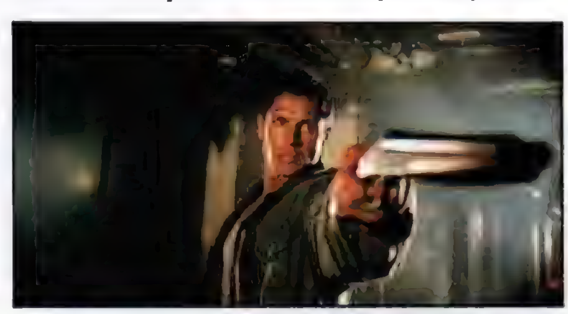
handgun

▲ Plutôt sympa ce petit polar qui embraye d un ton léger à la violence saignante. Tout commence par un braquage sanglant dont Jack McCallister tire 500.000 dollars de butin. Une somme qu'il met aussitôt à l'abri. S'intéressent au magot deux flics ripoux et une bande de fripouilles, lesquels contrarient aussitôt les deux fils du malfrat en cavale. Ce sont Georges, une petite frappe sans scrupule ni conscience, et Michael dont les revenus proviennent de la vente bidon de concessions funéraires à des vieillards. En guise d'héritage, Jack McCallister confie au premier le nom d'un entrepôt et au second une clef. Dur dur de s'entendre et de partager, même lorsqu'on doit faire front commun contre les charognards...
Pas de héros dans **Handgun** sinon des malfrats cupides à l'excès, à commencer par Georges McCallister, un fils ingrat qui ne reconnaît pas son paternel lorsque celui-ci s'écroule dans ses bras, qui le cuisine discrètement pour emporter le demi-million de dollars. Parfaitement amoral. Et c'est justement là la qualité principale du film de Whitney Ransick, très à l'aise dans la peinture de protagonistes qui partagent les mêmes vices, la même rapacité. Mené sans temps mort, souvent drôle et généreux dans la violence, **Handgun** marie donc action trépidante et humour grinçant avec le soutien d'un Treat Williams en grande forme.

20th Century Fox Home Entertainment présente ***HANDGUN*** (USA - 1994) avec Treat Williams - Paul Schulze - Seymour Cassel - Anna Thompson - Frank Vincent - Michael Rapaport - Luis Guzman **réalisé par** Whitney Ransick



▲ *Thomas Ian Griffith dans **Off Limits*** ▲



▲ *David Bradley dans **Hard Justice*** ▲



▲ Don «The Dragon» Wilson dans *Le Cercle de Feu 3* ▲

DOUBLE DRAGON

le cercle de feu 3 & chasse à mort

▲ Quand il tient un filon juteux, Don «The Dragon» Wilson ne le lâche pas. Tant que ça marche, il continue sous la bannière des compagnies *Concorde* (Roger Corman) et *PM Entertainment*, des sociétés qui ont fait leurs choux gras de la popularité du kickboxing. Les séries **Bloodfist** et **Cercle de Feu** en sont respectivement à leur numéro 3 et 7. Plus question de puiser dans le vivier des combats clandestins et de la vengeance, le syndrome **Bloodsport**. Dans **Le Cercle de Feu 3**, par exemple, des gangsters du monde entier (Triades, Yakuzas, Cartel et Russes) se réunissent sous le haut patronage d'un parrain rondouillard. Les malfrats devraient s'unir pour former une internationale du crime dotée de l'arme nucléaire. Reste qu'au terme d'un cambriolage, deux petits voleurs dérobent une précieuse disquette sur laquelle s'inscrivent les réseaux de contrebande des arsenaux atomiques. Par hasard, la disquette tombe entre les mains du Docteur Johnny Woo qui, avec son fiston, prend quelques jours de vacances dans un cabanon au fond des bois. Avec l'aide d'une vaillante garde forestière, le toubib cogneur met en déroute ses adversaires, à savoir un macaroni hystérique, un ancien du KGB qui perd les pédales lorsqu'on l'appelle Boris et une douzaine d'hommes de main.
Des cascades pur jus *PM Entertainment* (gratuites et spectaculaires), du kickboxing, des gunfights bien nourris, un tempo soutenu... **Le Cercle de Feu 3** se laisserait voir et s'oublierait presque aussitôt si les auteurs n'avaient pas pris la peine de dépeindre des seconds couteaux hauts en couleurs, sources d'un humour décalé bienvenu et d'une maligne auto-dérision. Faut tout de même avoir assisté à l'intrusion du méchant Vinny chez Johnny Woo, prétextant la double profession de médecin et de décorateur d'intérieur pour amadouer la bonne !

▲ Pas de disquette volatilisée dans **Chasse à Mort** mais une cassette que recherchent désespérément le ripoux Johnny Marvosa et ses complices gangsters. Responsable désigné de l'assassinat de deux flics, Jim Trudell se retrouve malgré lui au centre de cette affaire de corruption, entraîné par une rencontre charmante dans un bar malfamé, celle de la charmante Stephanie Williams qui disparaît au petit matin. C'est en se lançant sur ses traces que Jim Trudell met le doigt dans l'engrenage et devient un «cop killer» traqué. Heureusement que survivent encore quelques honnêtes fonctionnaires au sein des forces de police...
Comparé au **Cercle de Feu 3**, **Chasse à Mort** fait pâle figure. Don «The Dragon» Wilson court à perdre haleine, saute les clôtures, décoche quelques coups de tatane, passe entre les balles, brise les deux ou trois nuques réglementaires... La routine de l'action de série B. Des péripéties convenues à l'image d'une réalisation elle aussi très routinière, lassante à force de ne prendre aucune initiative.



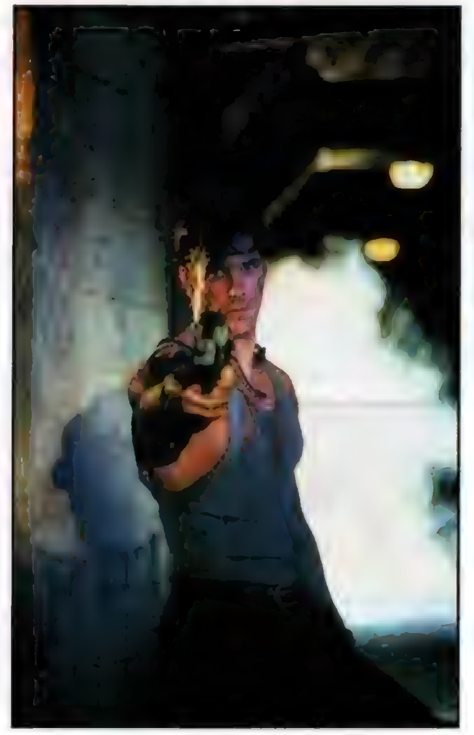
▲ Don «The Dragon» Wilson dans *Chasse à Mort* ▲

Sidonis Productions & Imatim présentent *LE CERCLE DE FEU 3* (*RING OF FIRE 3 : LION STRIKE* - USA - 1994) avec Don «The Dragon» Wilson - Bobbie Phillips - Morgan Hunter - Robert Costanzo - John Del Regno **réalisé par** Rick Jacobson

Free Dolphin Entertainment & Imatim présentent *CHASSE A MORT* (*BLOODFIST VII : MANHUNT* - USA - 1995) avec Don «The Dragon» Wilson - Jillian McWhirter - Jonathan Penner - Steven Williams - Eb Lottimer - Mindy Seeger **réalisé par** Jonathan Winfrey

le scorpion rouge 2

▲ Dolph Lundgren n'étant pas de l'aventure, les producteurs de cette séquelle nourrissent l'idée de la rattacher à l'original par la seule présence d'un vieil instructeur russe, ancien colonel du KGB, portant un tatouage à l'effigie d'un scorpion rouge ! Un tour de passe-passe à la limite de la roublardise. Faute de molosse soviétique perdu dans le désert, nous avons un commando d'élite à la solde d'une agence gouvernementale on ne peut plus officieuse. Son patron, le Colonel West, monte une escouade composée de Nick Stone (désireux de se retirer après cette ultime mission), d'un karatéka (rapidement liquidé), d'un spécialiste en informatique, d'un artificier, d'un tireur d'élite issu des Texas Rangers, d'une recrue de charme au tempérament de feu (Jennifer Rubin !)... Après entraînement à la dure, la brigade passe à l'attaque du repaire d'Andrew Kendrick, leader de Citadel, une organisation néo-nazie qui ourdit le sombre projet de prendre le pouvoir aux États-Unis. Pour Nick Stone et son staff, il faut infiltrer et anéantir Citadel avant que Kendrick, par ailleurs propriétaire illégitime de la lance qui perça le flanc du Christ crucifié, n'ordonne à ses 700.000 hommes de sortir les pétoires... Des méchants qui rateraient un éléphant dans un ascenseur, des gentils qui tirent juste, des explosions abondantes, des ralentis pour faire durer le plaisir, un vilain en chef qui se gargarise de documents sur Adolph Hitler... Rien de neuf à l'horizon du cinéma d'action, sinon une technique éprouvée, du manichéisme à en revendre, une dérive ridicule (lorsque le commando, à l'unisson et au bord de l'eau, prend des postures martiales à la **Karaté Kid** !) et l'émission d'un message fétide soulignant la nécessité d'exterminer les exterminateurs. Vaste débat !



▲ Matt McColm dans *Le Scorpion Rouge 2* ▲

Film Office présente *LE SCORPION ROUGE 2* (*RED SCORPION 2* - USA/Canada - 1994) avec Matt McColm - Jennifer Rubin - John Savage - Michael Ironside - Paul Ben-Victor - George Touliatos - Michael Covert **réalisé par** Michael Kennedy

combat mortel

▲ Deux mois après **Dallas Connection**, une nouvelle production Sidaris qui ne faillit pas à la règle. Pour un Q.I. avoisinant le zéro, Drew et Christian Sidaris, avec la bénédiction de leurs mentors (Arlene & Andy), illustrent une intrigue aussi anémique que sont volumineuses les poitrines de leurs héroïnes. Celles-ci passent le plus clair de leur temps à prendre des douches, à se changer, à se promener en mini-short ou tout simplement en bikini, ou à prendre leur pied dans des séquences érotiques dont le soft remonte à une autre époque. Effectivement, la foufoune est proscrite dans **Combat Mortel**. Pour ce qui relève de l'action, rien que des escarmouches minables, des bellâtres brandissant de gros flingues chromés, des explosions de cabanons, des balades champêtres en moto. Une magistrale fatuité. Le scénario ? Suspendus pour leurs méthodes expéditives, trois agents de la CIA, les gravures de mode Chris Cannon, Mark Austin et la très galbée Becky Midnite, prennent quelques jours de vacances dans les bois du Texas. Là, ils découvrent un trésor, quelques lingots d'or, datant de la Guerre de Sécession. Mais Santiago, trafiquant de drogue revanchard et sa tueuse Jewel Panther, viennent nuire à leur petit séjour au vert. Si vous vous délectez de la prestance de comédiens ringards, recalés y compris dans les patronages, d'interminables et gratuites séquences de strip-tease topless, de mise en images dont le tonus égale celui des épisodes les plus lénifiants de *L'Homme de Picardie*, de séquences d'action aussi molles qu'un caramel sous le soleil saharien, alors oui, **Combat Mortel** s'adresse à vos neurones. Désopilant au troisième degré. Au moins.



▲ Suzi Simpson dans *Combat Mortel* ▲

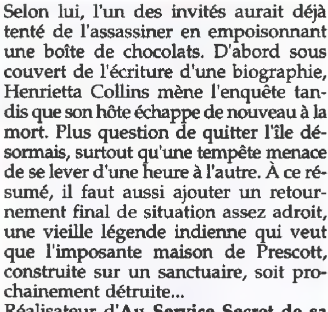
Gaumont/Columbia/Tri-Star Home Vidéo & Fil à Film présentent *COMBAT MORTEL* (*ENEMY GOLD* - USA - 1993) avec Bruce Penhall - Mark Barriere - Julie Strain - Suzi Simpson - Tai Collins **réalisé par** Drew Sidaris



▲ *William Shatner & Barbara Eden dans* ***Complot Sanglant*** ▲

complot sanglant

Merci à Agatha Christie d'avoir inspiré, malgré elle, ce **Complot Sanglant** concocté selon la recette de «Dix Petits Nègres». En guise de Miss Marple, nous avons donc la journaliste Henrietta Collins qui, à la demande de son ancien amant, le milliardaire Chase Prescott (William Shatner), se rend dans sa résidence secondaire située sur une île. Là, le riche homme d'affaires, cependant au bord de la faillite, réunit ses proches, à savoir ses principaux collaborateurs, sa jeune femme (Traci Lords), ses deux fils, une amie comédienne...



Selon lui, l'un des invités aurait déjà tenté de l'assassiner en empoisonnant une boîte de chocolats. D'abord sous couvert de l'écriture d'une biographie, Henrietta Collins mène l'enquête tandis que son hôte échappe de nouveau à la mort. Plus question de quitter l'île désormais, surtout qu'une tempête menace de se lever d'une heure à l'autre. À ce résumé, il faut aussi ajouter un retournement final de situation assez adroit, une vieille légende indienne qui veut que l'imposante maison de Prescott, construite sur un sanctuaire, soit prochainement détruite...

Réalisateur d'**Au Service Secret de sa Majesté** (le **007** maudit avec George Lazenby), Peter Hunt sait ménager un suspense. Huis-clos, éléments déchaînés, fausses pistes, coupables en puissance... Rien ne manque et tout fonctionne selon les normes d'une mise en images conventionnelle. Logique : **Complot Sanglant** est un téléfilm.

20th Century Fox Home Entertainment présente *COMPLOT SANGLANT* (*DEAD MAN'S ISLAND* - USA - 1995) avec Barbara Eden - William Shatner - Roddy McDowall - Traci Lords - Morgan Fairchild - Olivia Hussey - Christopher Atkins **réalisé par** Peter Hunt



▲ *Lance Henriksen & Eric Roberts dans* ***Bad Company*** ▲

bad company

Quand deux individus louches se rencontrent sur les routes désertes du centre des États-Unis, ils n'évoquent pas de vieux souvenirs. Ils se défient, se jaugent, jouent au chat et à la souris. Ainsi, Jack Powell, voyageur de commerce porté sur la bouteille et Adrian, auto-stoppeur porté sur la picouse, en viennent à nouer connaissance alors qu'un serial killer coupe en petits morceaux des innocents dans les parages. Qui est le tueur ? Tout accuse Adrian qui en rajoute dans le trouble, la séduction maléfique, les mœurs dépravées. Jack Powell pourrait fort bien le livrer à son sort, mais un double secret lie les deux hommes, avant que l'un deux décide de se débarrasser de l'autre.

Deuxième film de Victor Salva (réalisateur depuis de **Powder**, un joli mélodrame fantastique), **Bad Company** prend les apparences d'un road-movie. Road-movie à deux qui pourrait sombrer dans la monotonie si les comédiens ne rivalisaient pas d'ambiguïté, un registre dans lequel excellent Lance Henriksen (affublé d'une fausse bedaine déplacée pour un acteur au physique aussi sec) et Eric Roberts. Si le cinéaste s'appuie beaucoup sur la personnalité de ses interprètes pour distiller une tension croissante, il se lâche la bride dans une séquence où l'un des suspects mitonne un shoot mortel (héroïne + whisky injectés par intraveineuse) pour faire cavalier seul.

Delta Vidéo et **Imatim** présentent *BAD COMPANY* (*BAD COMPANY* ou *NATURE OF THE BEAST* - USA - 1994) avec Lance Henriksen - Eric Roberts - Brion James - Frank Novak - Eliza Roberts **réalisé par** Victor Salva



▲ *Shannon Tweed dans* ***No Contest*** ▲

no contest

Piège de Cristal chez les reines de beauté ! Le mercenaire Raymond Brice et quelques complices parasitent le concours de Miss Galaxy situé dans un luxueux hôtel. Après avoir éliminé la lauréate, Miss France, il prennent quelques otages parmi les concurrentes, notamment la fille d'un fortuné sénateur, donateur malgré lui d'une rançon de dix millions de dollars en diamants. Parmi celles-ci se trouve Sharon Bell, une «ancienne», spécialiste des arts martiaux, une *«Bruce Lee avec une paire de gros nichons»* comme dit l'un des affreux. Elle attend la première occasion pour fausser compagnie aux malfrats et jouer les Bruce Willis du bonnet D. Relayée à l'extérieur par un ex-baroudeur boiteux et garde du corps de la fille du sénateur, Sharon Bell élimine les vilains dont le chef a pris le soin de placer une camionnette bondée d'explosifs dans le garage. Malin, il relie le détonateur à un système électronique connecté à son pouls...

Aliens (pour la mitrailleuse-caméra dans l'une des entrées de l'hôtel), **Wedlock** (pour les bracelets qui explosent dès qu'une otage s'éloigne de l'autre) et évidemment **Piège de Cristal**... On ne peut pas dire que **No Contest** innove. Faute de s'adonner à l'originalité, cette série B opportuniste se hisse à une honnête moyenne par une action soutenue, une violence aux limites du sadisme (faut voir l'héroïne tabasser Roddy Piper à l'aide d'un linge rempli de glaçons !) et les coups de tatane d'une Shannon Tweed plus familière du déshabillage dans des thrillers cochons que du registre musclé des gros bras hollywoodiens.

Gaumont/Columbia/Tri-Star Home Vidéo présente *NO CONTEST* (Canada - 1994) avec Shannon Tweed - Roddy Pipper - Robert Davi - Andrew Dice Clay - John Colicos - Nicholas Campbell **réalisé par** Paul Lynch



▲ *Harry Hamlin & Kim Cattrall dans* ***Op Center*** ▲

op center

Romancier à succès, Tom Clancy inspire directement **À la Poursuite d'Octobre Rouge, Jeux de Guerre** et **Danger Immédiat**. Trois films cinéma auxquels il faut désormais ajouter ce téléfilm-fleuve de trois heures, extrêmement bien documenté sur les manœuvres d'une cellule de crise sous la coupe directe de la Maison Blanche.

Trois têtes nucléaires, possédant chacune 25 fois la capacité de destruction de la bombe larguée sur Hiroshima, disparaissent en Ukraine, détournées par un officier félon du KGB. Son objectif : vendre son butin au terroriste Abdul Fazawi, lequel s'empressera ensuite de dresser Arabes contre Israéliens dans un apocalyptique holocauste atomique. Du service qu'il devait dissoudre à la demande de l'Amiral Troy Davis, le fonctionnaire Paul Hood fait le fer de lance dans la traque aux ogives qui, de la mer Noire, passent à la Méditerranée. Avec l'appui d'autorités dans plusieurs disciplines (militaire, espionnage, psychologie, droit international...), Paul Hood suit les pirates depuis son quartier-général de Washington tandis que son mariage bat dangereusement de l'aile.

Plutôt une agréable découverte. **Op Center** restitue très précisément la chronologie d'une opération qui quadrille un large pourcentage du globe. Une opération qui n'hésite pas à compromettre le Président des États-Unis (Tom Clancy le montre déjà du doigt dans **Danger Immédiat**), chaud lapin dont la maîtresse, une «journaliste», travaille pour les Services Secrets israéliens, le Mossad. Une histoire de coucherie très crédible à l'instar des autres éléments, techniques et humains, qui composent **Op Center**. Captivant d'autant plus que le renseignement s'exerce également vis-à-vis des responsables de la cellule de crise, tout problème personnel ne devant pas atténuer les «performances». Quant aux lecteurs de Tom Clancy, déçus par les aventures cinématographiques de Jack Ryan, ils goûteront ici aux saveurs du suspense technologique, à la mécanique de l'espionnage du deuxième millénaire. Une ombre au tableau cependant : les forts relents d'antisémitisme qui découlent de la perfide intervention du Mossad dans l'action.

Film Office présente *OP CENTER* (*TOM CLANCY'S OP CENTER* - USA - 1995) avec Harry Hamlin - Carl Weathers - Lindsay Frost - Kim Cattrall - Wilford Brimley - Rod Steiger - John Savage - Bo Hopkins - Kabir Bedi - Deidre Hall **réalisé par** Lewis Teague



▲ *Wesley Snipes dans* ***Sugar Hill*** ▲

sugar hill

Quartier de Harlem, Sugar Hill abrite le prospère revendeur de drogue Roemello Skuggs, un type brillant, prisonnier de sa condition. En compagnie de son frère Ellas, il mène paisiblement son business jusqu'au jour où le parrain local essaie de lui imposer un nouveau partenaire destiné à partager son territoire, Lolly Jonas, ancien boxeur écoulant désormais du crack. Entre son père héroïnomane et une apprentie-comédienne qui redoute une liaison avec un criminel, Roemello Skuggs cultive, via des flashes-back en noir et blanc, mauvaise conscience, blues et problèmes existentiels. Il se retirerait bien des affaires. Après que son nouveau rival ait dépassé certaines limites, il se résout tout de même à sortir les flingues...

Pilier des séries *Crime Story* et *Deux Flics à Miami*, Leon Ichaso abandonne ses protagonistes à d'interminables parlottes, arrose généreusement la majorité des séquences de **Sugar Hill** des notes d'un saxophone plaintif, prétend à la psychologie au lieu de l'action présagée et réhabilite les gros bonnets du trafic de drogue. Un propos douteux. Voisin de **New Jack City** (également interprété par Wesley Snipes), Sugar Hill mégote donc sur les clichés violents et musicaux du film de gang. Noble intention, mais languissant résultat en dépit de la très belle, la très lumineuse photographie du grand chef opérateur Bojan Bazelli (**King of New York, Body Snatchers**).

TF1 Vidéo présente *SUGAR HILL* (USA - 1993) avec Wesley Snipes - Theresa Randle - Khandi Alexander - Clarence Williams III - Ernie Hudson - Joe Dallessandro **réalisé par** Leon Ichaso



▲ *Lawrence Fishburne dans Air Men* ▲

air men

Cette histoire vraie aurait mérité de tomber en d'autres mains que celles de Robert Markowitz, téléaste consciencieux (quelques épisodes de ***Serpico***, ***Kojak*** et une fournée de téléfilms) mais sans envergure. À cet artisan modeste donc de mettre en images l'apprentissage puis les exploits de la 332ème Aéroportée, une escadrille uniquement composée de Noirs américains. Sur la base de Tuskegee, ceux-ci apprennent le pilotage de chasseurs, les stratégies de combat avant d'affronter la puissante Luftwaffe dans les ciels marocains, italiens puis allemands lors de l'ultime assaut sur la capitale du Troisième Reich. Mais, avant de combattre les nazis, Hannibal Lee et ses camarades affrontent le racisme de l'armée, les préjugés raciaux, les politiciens véreux, les officiers réactionnaires... Dans leur appareil, sous le feu de l'ennemi, ces hommes défendent farouchement leurs idéaux d'égalité et de liberté en même temps que les bombardiers dont ils constituent les convoyeurs.

À ce titre, une séquence d'**Air Men** est particulièrement forte, lorsque, suite à une avarie, les avions d'Hannibal Lee et d'un autre pilote se posent sur une route près de laquelle des matons blancs surveillent des forçats noirs. En voyant les pilotes ôter leur masque pour révéler la couleur de leur peau, les gardiens font une tête qui en dit long. C'est le meilleur moment de ce téléfilm académique dont les séquences aériennes, en dépit d'un vrai souci de réalisme et l'intégration adroite de bandes d'actualité, manquent d'intensité. Quelques giclées d'hémoglobine n'y changent rien.

Sidonis Productions & Imatim présentent ***AIR MEN (THE TUSKEGEE AIR MEN*** - USA - 1995) avec Laurence Fishburne - Allen Payne - Malcolm Jamal-Warner - Courtney Vance - John Lightgow - Cuba Gooding Jr.- Ed Lauter **réalisé par** Robert Markowitz



▲ *Vince Murdocco dans Kickboxer sous contrat* ▲

kickboxer sous contrat

Porteur d'un brushing impeccable, Vince Murdocco, champion du Canada de la savate et héros-queutard du **Retour de Flesh Gordon**, tente de s'imposer sur la scène des kickboxers. Retardataire, il ne récolte que quelques miettes dans ce polar couillu où le gang sud-américain du perfide Raul Guzman contrarie les affaires du prospère parrain Carlo Giovanni. Tacos contre spaghetti, la guerre fait rage. Elle permet à l'ex-flic Jake Quinn, désormais videur dans un bar, de se présenter comme garde du corps de la fille du macaroni. Un poste de taupe qu'il accepte à la condition que les autorités le réintègrent dans la police. Adepte de méthodes violentes, Quinn flirte avec sa protégée et en découd avec Vinny Scoletti, lieutenant de Giovanni qui, limogé, prend le dessus sur les deux gangsters rivaux. Pas content du tout le Vinny que Carla lui préfère les muscles et la mèche laquée de Quinn.

Faute d'un scénario original et d'un héros charismatique, les réalisateurs se vautrent complaisamment dans la violence. Sous la double influence de Van Damme et des classiques du film de mafia (**Les Affranchis** et **Don Angelo est Mort** en tête de liste), ils ne comptent pas les cadavres, de préférence troués comme des passoires. Cerise sur le gâteau : lorsqu'une méchante reçoit en pleine tête un gros couteau. Gore. Ce déferlement de sévices, faute de tirer **Kickboxer sous Contrat** par le haut, a au moins le mérite de tenir le spectateur éveillé.

Gaumont/Columbia/Tri-Star Home Vidéo & Fil à Film présentent ***KICKBOXER SOUS CONTRAT (L.A. WARS*** - USA - 1994) avec Vince Murdocco - Mary Zilba - A. J. Stephans **réalisé par** Martin Morris & Tony Kandah



▲ *Chuck Norris dans Black Bayou* ▲

black bayou

Il s'agit de deux épisodes de la série ***Walker : Texas Ranger*** mis bout à bout pour atteindre le métrage d'un téléfilm standard. Rien donc à signaler dans cette énième enquête d'un personnage construit sur mesures pour Chuck Norris. Son personnage, Randell Walker, se résout à prendre quelques vacances après l'arrestation musclée d'un trafiquant de drogue. Souffrant d'un traumatisme cérébral qui le renvoie à ses souvenirs les plus douloureux du Vietnam, lui et ses complices favoris, son équipier Trivette et le limonadier C.D., décident se mettre au vert à l'invitation du shérif Hugo Le Brun. Et voilà le trio taquinant la perche au fin fond du Bayou de Louisiane. Mais, à la tranquillité souhaitée, se substituent bientôt les ennuis car, dans le coin, prospère un fabriquant local de crack et de drogue synthétique, un dénommé Clayton. Soupçonnant les rangers d'être là dans le seul but de lui nuire, ce dernier et ses fils tentent d'éliminer les texans après avoir incendié leur «alambic», histoire d'effacer quelques embarrassantes preuves.

Plus brutale que la moyenne des séries policières, ***Walker : Texas Ranger*** cible en priorité les trafiquants de drogue. **Black Bayou** ne déroge pas à la règle. Rien que de très ordinaire, sauf qu'ici le décor, les marécages de la Louisiane, offre quelques belles prises de vues qui changent agréablement des faubourgs de Los Angeles ou de Dallas où Randel Walker trimballe habituellement son insigne. Excepté le changement d'air, **Black Bayou** se conforme rigoureusement aux standards de la série, à sa routine, à ses péripéties téléphonées avec une bonne demi-heure d'avance. Le triomphe des télécommunications en somme.

Delta Vidéo & Imatim présentent ***BLACK BAYOU (WALKER : TEXAS RANGER - THE ROAD TO BLACK BAYOU*** - USA - 1994) avec Chuck Norris - Clarence Gilyard - Noble Willingham - Sheree J. Wilson - David Huddleston - Jo Champa - Mike Norris **réalisé par** Michael Preece



▲ *Mark Dacascos dans Kickboxer - La Rédemption* ▲

kickboxer - la rédemption

Les **Kickboxer** se suivent et ne se ressemblent pas. Après Van Damme et Sasha Mitchell, voici le Crying Freeman Mark Dacascos, d'une souplesse à rendre jaloux ses prédécesseurs dans la série. David Sloane (Sasha Mitchell) ayant été assassiné pour n'avoir pas accepté de participer au championnat organisé par le milliardaire-gangster Negaal, Matt Reeves reprend le flambeau. Après que les sbires du malfrat aient envoyé l'un de ses amis sportifs à la morgue, le petit nouveau décide de le venger. Il part donc pour l'Afrique du Sud, repaire de Negaal, et fait équipe avec Paul Croft, initialement libéré de prison pour l'éliminer, pour flanquer quelques sévères corrections aux méchants. Les deux hommes finissent par en découdre avec Negaal lui-même qui, fortune faite avec le trafic de drogue et la prostitution, cherche à s'imposer par le ring, ring dont il fut autrefois exclu pour avoir causé la mort de son adversaire...

À l'origine programmé pour un Sasha Mitchell dirigé par Paul Morrisey, ce cinquième **Kickboxer** vaut tout de même un petit peu mieux que les deux précédents. Mise en images par une transfuge de l'écurie Corman, Kristine Peterson (**Critters 3, The Hard Truth/ Voie sans Issue**), cette séquelle ne déroge pas à la règle du genre. Un vilain sadique, des hommes de main en abondance, une motivation qui s'appelle vengeance, des empoignades toutes les dix minutes, de la camaraderie virile... Rien que de très classique. L'amateur y trouvera néanmoins son compte. En bonus : une promenade touristique en Afrique du Sud et quelques pointes bienvenues d'humour noir. Difficile effectivement de téléphoner lorsqu'on a un cadavre empalé sur l'antenne de la voiture !

American Vidéo & Imatim présentent ***KICKBOXER - LA RÉDEMPTION (KICKBOXER 5 : THE REDEMPTION*** - USA - 1995) avec Mark Dacascos - James Ryan - Geoff Meed - Greg Latter - Tony Caprari - Duane Porter **réalisé par** Kristine Peterson



▲ *Stephen Rea dans Black Bayou* ▲

citizen x

Les Russes aussi ont leur tueur en série mythique, Andre Chikatilo. En une dizaine d'années, ce paisible travailleur massacre et viole 52 adolescents, garçons et filles. Officiellement, probablement beaucoup plus encore. Modeste technicien, rabroué à son travail, enfoncé plus bas que terre par une épouse excessivement autoritaire, il ramasse des gamins dans les gares, le soir en rentrant, puis les conduit par les bois. Là, à l'abri des regards, il les tue à coups de pierres avant d'abuser sexuellement de leur cadavre. Si Chikatilo opère si longtemps, c'est parce qu'il trouve dans la bureaucratie soviétique un précieux allié. Ce n'est qu'après que la Perestroïka ait délié les langues que le flic Viktor Burakov, littéralement obsédé par la personnalité du tueur, boucle enfin celui que l'on appelle le Monstre de Rostov. Huit ans d'une laborieuse enquête soutenue par son supérieur, le Colonel Fetisov, tandis que les officiels de la Nomenklatura lui mettent des bâtons dans les roues, car selon eux, «il n'existe pas de serial killers en URSS. Il s'agit uniquement d'une tare de l'Occident décadent». Mal dit. Faut dire que, suite à la lamentable coordination entre les différents services de police, le tueur arrêté est remis en liberté...

Tourné pour la chaîne câblée *HBO*, **Citizen X** constitue une réussite (récompensé du Grand Prix au Festival de Sitges 1995), un film décrivant avec réalisme les détails de l'investigation complexe et tourmentée de Burakov. Un film sobre aussi, y compris dans la description d'une poignée d'assassinats. Sont privilégiés le facteur humain, l'émotion, la démonstration de l'absurdité d'un système politique. Pour son premier passage derrière la caméra, Chris Gerolmo se montre on ne peut plus convaincant, sans artifice aucun. Plutôt que de perdre 45 francs à **Copycat**, **Citizen X** s'impose.

TF1 Vidéo présente ***CITIZEN X*** (USA - 1995) avec Stephen Rea - Donald Sutherland - Max Von Sydow - Jeffrey DeMunn - Joss Ackland - John Wood **réalisé par** Chris Gerolmo

AUX FRONTIÈRES DU RÉEL

Tee-shirts X-FILES • Manches courtes
100% coton • Sérigraphiés face et dos
Tailles M ou XL

Réf. XF01 — 129,00 F

Réf. XF02 — 129,00 F

Casquette X-FILES • Modèle US
Taille réglable • Brodée face et dos

Réf. XF20 — 99,00 F

Montre X-FILES à quartz 3 aiguilles, lumineuse
Garantie 1 an • Bracelet cuir • Livrée dans sa boîte métal

Réf. XF30 — 379,00 F

Posters X-FILES • Format 92 x 64 cm
Livrés dans un tube

Réf. XF10 — 59,00 F

Réf. XF11

Reproduction encadrée X-FILES
Format 35x28 cm • Série Limitée

259,00 F Réf. XF90

"LA VERITÉ EST AILLEURS" • Fan Club Officiel de X-FILES
C/O DEMANDEZ LE PROGRAMME • 93, av du Gᵃˡ Leclerc • 75014 PARIS

BROKEN ARROW

Tee-shirt BROKEN ARROW • Manches courtes
100% coton • Sérigraphié face et dos • Tailles M ou XL

129,00 F Réf. BK01

Réf. BK20
79,00 F
Casquette BROKEN ARROW
Modèle US • Taille réglable
Brodée face

seven

Tee-shirt SEVEN • Manches courtes
100% coton • Sérigraphié face et dos
Tailles M ou XL

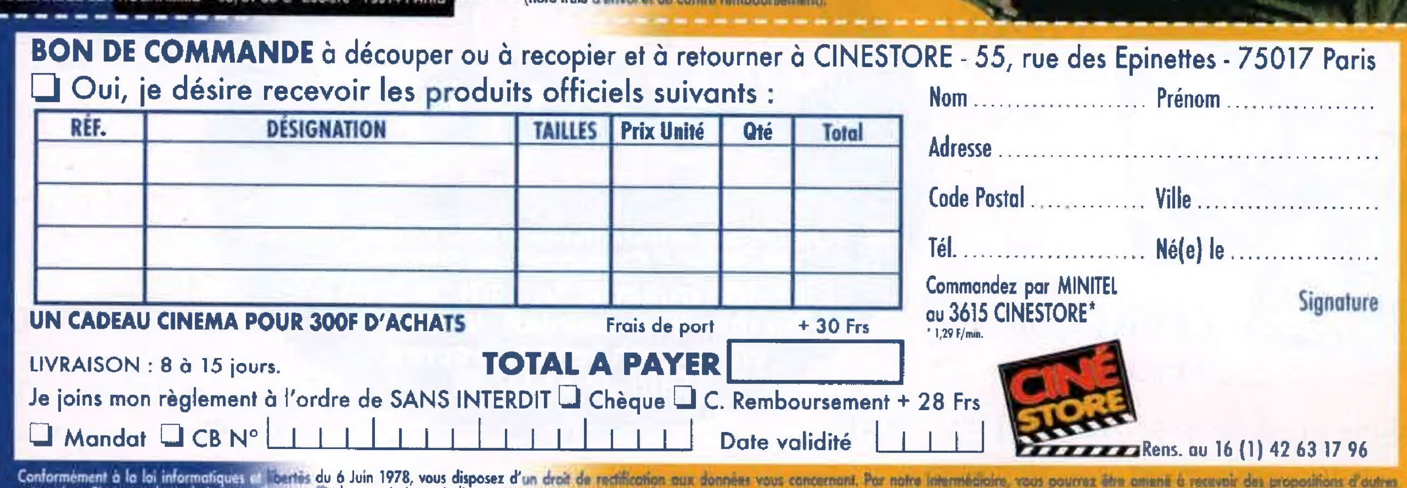
129,00 F Réf. SV01

Casquette SEVEN • Modèle US
Taille réglable • Brodée face et dos

79,00 F Réf. SV20

SATISFAIT OU REMBOURSÉ

Sans la moindre discussion, il vous sera échangé ou remboursé tout article retourné dans un délai de 15 jours (hors frais d'envoi et de contre remboursement).



BON DE COMMANDE à découper ou à recopier et à retourner à CINESTORE - 55, rue des Epinettes - 75017 Paris

❑ Oui, je désire recevoir les produits officiels suivants :

RÉF.	DÉSIGNATION	TAILLES	Prix Unité	Qté	Total

UN CADEAU CINEMA POUR 300F D'ACHATS — Frais de port + 30 Frs

LIVRAISON : 8 à 15 jours. — **TOTAL A PAYER**

Je joins mon règlement à l'ordre de SANS INTERDIT ❑ Chèque ❑ C. Remboursement + 28 Frs

❑ Mandat ❑ CB N° ________ Date validité ____

Nom .... Prénom ....

Adresse ....

Code Postal .... Ville ....

Tél. .... Né(e) le ....

Commandez par MINITEL au 3615 CINESTORE*

* 1,29 F/min.

Signature

CINÉ STORE Rens. au 16 (1) 42 63 17 96

Conformément à la loi informatiques et libertés du 6 Juin 1978, vous disposez d'un droit de rectification aux données vous concernant. Par notre intermédiaire, vous pourrez être amené à recevoir des propositions d'autres entreprises. Si vous ne le souhaitez pas, il vous suffit de nous écrire en indiquant vos noms, prénoms et adresse.

OUVREZ-LA !

errare choumchoum est

Question : quel est le sens de la blague de Choumchoum sur le *Diet Coke* page 44 du n°61 ? S'il y a six suspects sur la pub, c'est que ce sont les héros du sitcom ***Friends***, qui sont aussi dans le spot télé narrant un vol de *Diet Coke* et amenant donc naturellement une identification au commissariat. Je suppose (à tort ?) que Choumchoum sait cela, et que justement là est la blague (ah ah, deuxième degré !). Mais qui connaît ***Friends*** en France ? N'annoncez-vous pas dans Expresso que la série ne passera sur *Canal Jimmy* qu'à partir de mars ?
Deux hypothèses donc : soit Choumchoum ne connaît pas ***Friends*** et il n'a rien compris à la pub, soit il connaît ***Friends*** et sa blague ne fait rire que lui.
Quelle est la solution du mystère ?
Sur cette lancinante question, félicitations pour vos deux remarquables et passionnantes revues.

Antoine Revel-Mouroz

Alors là, je te réponds simplement. D'une part, Choumchoum connaît **Friends** *mais il n'a pas fait le lien avec la pub, ce qui exclue le second degré. D'autre part, il est assez fréquent que ses blagues ne fassent rire que lui, comme en témoignent les tests souvent accablants qu'il fait sur la rédaction.*
Dernier exemple en date : Eh les mecs, vous savez ce qu'il y aura dans le prochain film de Matthieu Kassovitz ? - silence - Vincent Cassel devant une glace en train de se parler : «Est-ce que je peux te faire confiance ? Hein, est-ce que je peux te faire confiance ?» - silence gêné - Mais si, après De Niro dans **Taxi Driver**, *il imite De Niro dans* **Casino**, *vous savez, le «Can I trust you ?» - silence consterné, reprise du travail...*
Comme tu vois, avoir un comique dans l'équipe détend vachement l'atmosphère. On n'ose pas trop lui dire, mais Choumchoum, pour nous, c'est un peu De Niro dans **La Valse des Pantins**...

arrêt sur image

Je tiens à féliciter Mr Behar pour son courrier sur **À Toute Épreuve**. Félicitations vieux. Premièrement, pour t'être enfin rendu compte que le fameux plan séquence est l'assemblage de deux plans-séquences. Deuxièmement, pour avoir crié haut et fort les défauts si discrets du film que l'on attendait depuis si longtemps. Ne joue pas les cinéphiles vieux jeu ou les critiques à la con qui dissèquent les films pour y trouver l'erreur qui servira à détruire. Tous font des erreurs : des plus grands (Kubrick) aux plus minables (Jean-Marie Poiré), tous n'ont pas l'œil et la plume partout, ou les moyens suffisants. (...) Regarde **À Toute Épreuve** (15 fois si tu veux), range-le dans ta vidéothèque et passe au suivant. Ne joue pas au con en passant 3 heures image par image à calculer la différence de lumière entre chaque plan et l'angle de tir du tueur pour trouver, selon statistiques, la position du cadavre.
C'est du cinéma, pas des cours de maths proposés par *Les Cahiers du Cinéma*. Quant aux corps qui s'amoncellent - mais-on-ne-sait-pas-d'où-ils-sortent - **Les Barbouzes** faisait la même chose et on trouvait ça très drôle. Lautner n'est pas John Woo, une caméra contre cinq ne demande pas le même travail.
Laisse-nous rêver, regarde simplement et apprécie. Ne fous pas en l'air les plus grands, ils sont si rares.

Erwann Gobilliard



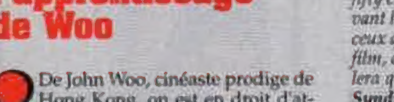
■ *Broken Arrow divise : un film de vendu ou un apprentissage appliqué ?* ■

Woo rentre dans le rang

Bon, n'ayons pas peur de l'avouer, **Broken Arrow** m'a plutôt ennuyé. Ce n'est pas faute, pourtant, d'avoir tenté de passer sous silence les réactions défavorables du n°61 d'*Impact*, alors que débutait la projo du dernier John Woo. Je dois même signaler que la vision en décembre dernier sur *Canal +* de la bande annonce m'avait mis la puce à l'oreille concernant l'intérêt du film. La vue de celle-ci n'avait rien, mais alors absolument rien, de la musicalité du style de John Woo. J'ai néanmoins croisé les doigts et prié pour que cet espèce de patchwork de scènes échappées de **Piège à Grande Vitesse** ne soit qu'une faute de goût de la part des monteurs. Peine perdue hélas, **Broken Arrow** vole à peine plus haut que le dernier Steven Seagal. Adieu donc Mister Woo.

Fabrice Blanchard

P.S. J'ai vu en consultant le box-office américain que **Rumble in the Bronx** de Jackie Chan marche plutôt bien (mieux que le dernier Van Damme). Bravo au grand Jackie, qui mérite depuis longtemps d'enterrer tous ces ahuris de Sly, Seagal, Van Damme et consorts qui, d'ailleurs, lui piquent tous ses plans. Il était temps que le retour de bâton se fasse.



l'apprentissage de Woo

De John Woo, cinéaste prodige de Hong Kong, on est en droit d'attendre beaucoup. Peut-être trop. Ceci expliquerait la volée de bois vert qui accueille en France la sortie de son dernier film **Broken Arrow**. Que les choses soient claires : John Woo n'est plus à Hong Kong. Les massacres ultra-violents qu'il filmait au ralenti pour en décupler l'impact, les gunfights lyriques, les cascades démentielles effectuées par les vedettes de ses films, tout ceci appartient au passé. John Woo travaille aujourd'hui aux États-Unis. Son **Chasse à l'Homme** amputé de près de 40 minutes (trop long, trop violent) annonçait déjà la couleur : il allait falloir s'adapter. Inutile de tourner des scènes qui ne passeraient ni le stade de la MPAA (censure), ni celui de la table de montage (producteurs). Pas moyen non plus de tourner le même genre de film car il n'en resterait rien aux normes américaines. Malgré ces compromis inévitables, John Woo allait-il survivre ?
La réponse se nomme **Broken Arrow** et apparaît plus comme n apprentissage du cinéma hollywoodien (gros budget, stars, trucages optiques...) que comme un film personnel. Illustrateur consciencieux, Woo adopte le Cinémascope plus propice aux explosions spectaculaires, s'échine à conférer au film un maximum de puissance. Son style ne survit pas au savoir-faire de techniciens trop nombreux pour être contrôlés, trop routiniers pour espérer une différence, une singularité, une originalité qui font cruellement défaut au film. Est-ce à dire que **Broken Arrow** est le navet décrié par une horde de puristes qui renient une œuvre reconnue par son auteur ?
Certes non ! Car pour qui ignore tout de John Woo (et ils sont nombreux), **Broken Arrow** est un formidable film d'action. Le visuel est soigné, les décors sont magnifiques, et les cascades et explosions font facilement oublier ce que l'histoire peut avoir de convenu. Les acteurs ? OK, peut-être la faiblesse du film. Travolta en fait trop, Slater pas assez. Quant au pot de fleurs, je n'ai pas retenu son nom (*Samantha Mathis, NDLR !*). Mais merde, ça vaut amplement les 9/10èmes des productions Joel Silver ! Bien sûr, j'espère qu'un jour prochain, sous l'égide d'un producteur indépendant (*Miramax ?*), Woo reviendra aux gunfights titanesques qui ont fait sa gloire. En attendant pourquoi faire la fine bouche ?

Eric Hilaire

Pour **Broken Arrow**, *c'est vraiment du fifty-fifty chez les lecteurs, l'opinion variant suivant le degré d'indulgence de chacun. Pour ceux qui, terriblement déçus par son dernier film, ont déjà enterré John Woo, on rappellera qu'à Hong Kong, avant de réaliser* **Le Syndicat du Crime** *puis les chefs-d'œuvre qu'on connaît, le maître n'était qu'un «yes man» alignant des produits totalement impersonnels ! Réussira-t-il la même chose dans un système hollywoodien réputé impitoyable ? L'avenir nous le dira...*

Un monde au-delà de vos rêves.
Un film au-delà de votre imagination.

DINO DE LAURENTIIS présente

DUNE

LE FILM CULTE DE DAVID LYNCH

KYLE MAC LACHLAN
JOSE FERRER — MAX VON SYDOW — STING
JURGEN PROCHNOV

Scénario David Lynch • d'après le roman de Frank Herbert • Montage Antony Gibbs • Effets spéciaux mécaniques Kit West
Effets spéciaux photographiques Barry Nolan • Effets spéciaux visuels Albert Whitlock • Superviseur des créatures Carlo Rambaldi
Musique Toto, Brian Eno • Costumes Bob Ringwood • Décors Anthony Masters • Directeur de la photo Freddie Francis
Producteur assistant Jose Lopez Rodero • Bande originale du film disques et cassettes Polydor
Produit par Raffaella De Laurentiis

HI-FI STEREO

LASER DISC
SON DIGITAL STEREO

Gaumont — Columbia — HOME VIDEO

SORTIE NATIONALE LE 19 MARS 1996

VERSION ENTIÈREMENT RÉNOVÉE
FORMAT RESPECTÉ - SON DOLBY STÉRÉO



DISPONIBLE EN VIDEOCASSETTE ET LASERDISC
• VERSION FRANÇAISE & VERSION ORIGINALE SOUS-TITRÉE


SORTIE AVRIL 96 EN VIDÉO
Par le studio créateur d' AKIRA
Durée 2h10
KAMUI
Une aventure fantastique au cœur du Japon du XIXe siècle
KATSUMI VIDÉO
Avenue Maurice Ravel - B.P. 104 - ANTONY CEDEX
Tél. : (1) 46 74 26 00 - Fax : (1) 46 74 27 90 - Telex 634 928 F
DISTRIBUTION EXCLUSIVE
PolyGram Video